

L'aventure de
MOUNA
aux confins de la faim



Roman

LUDOVÍC FERIER



ApAdum

Ludovic Ferrier

L'aventure de
MOUNA
aux confins de la faim

Roman

 AmpAdum

Copyright © 2016 L. Ferier

All rights reserved.

ISBN: 978-2-9601400-1-9

www.apadum.com

ferier.lu@gmail.com

*À tous ceux qui luttent pour
garder, gagner, ou perdre du poids...*

1

Mouna fêtait aujourd'hui ses seize ans. Comme à chaque anniversaire, elle fit un vœu. Elle leva les yeux vers le haut de la montagne et pria pour qu'un jour elle devienne la reine de ce palais qui la couvrait.

Elle avait grandi dans une oasis au pied de ce monstre de pierre. Des nomades essoufflés de voyager s'y étaient installés puis avaient été rejoints par d'autres aventuriers, parfois accompagnés de leur famille. Ainsi l'oasis s'était transformée en village avant de prospérer et de se déployer en ville. Elle comptait maintenant trois centres commerciaux, des centaines de boutiques et autant de fast-foods, quatre cinémas, deux piscines municipales, deux bowlings... tant et tant d'espaces de loisirs qu'il était impossible de les énumérer tous. On pouvait y vivre bien sans jamais en sortir.

Mouna n'avait jamais emprunté l'unique route qui se faufilait au travers des montagnes. Elle ignorait

tout de ce que cachait les sommets et qui entretenait les légendes. Elle ne cherchait pas à savoir. Elle ne voulait pas partir à la découverte de cet inconnu. Elle préférait contempler ce palais juché sur la falaise qui avait traversé les âges sans modeler son image sur celle du temps.

Elle ne s'autorisait ce doux rêve que ce jour de fête, une fois l'an. Elle en avait eu d'autres dans sa petite enfance, mais le sable du désert et l'arrivée de la modernité les avaient effacés.

En ce jour de ses seize ans, elle s'imagina léviter vers le ciel et ouvrir de son souffle séraphique la porte du palais. Mais elle n'alla pas plus loin. Elle referma la porte et redescendit sur cette terre ferme qu'elle ne voulait plus quitter, même en songe. « À quoi bon Mouna. Regarde-toi. Tu croules sous ton poids. Tu as du mal à courir et tu voudrais t'envoler vers le ciel? » Elle se parlait à haute voix en se regardant dans une flaque d'eau. Elle ne pouvait se voir en entier, car la flaque était bien trop petite. Elle pensa que le responsable était son énorme corps, et que tous les lacs du monde n'auraient pas suffi à le refléter dans son entièreté. Elle ne se ménageait pas plus que les enfants railleurs qui la surnommaient *gros baba Mouna*, en référence à son postérieur proéminent.

Autrefois, des rondeurs comme les siennes ne faisaient l'objet d'aucune brimade. Les corps des femmes les plus avenantes dessinaient de grandes courbes audacieuses. Les hommes les admiraient et les sifflaient parce qu'ils voyaient en elles de la grâce. Autrefois, la graisse était gracieuse. Autrefois... Mais aujourd'hui il fallait être gazelle aux longues jambes interminables pour plaire et éviter les moqueries. La ville avait enflé, empiétant sur l'espace réservé jadis

au corps qui devait maintenant s'affiner.

Mouna errait dans les rues avec l'unique but d'échapper aux félicitations des membres de sa famille pour avoir atteint cet âge de maturité. Elle n'était vraiment pas d'humeur à faire la fête. Tout à coup, elle sentit deux mains se plaquer dans son dos. Elle se trouva projetée violemment en avant et emmenée dans une course folle. Elle tenta à maintes reprises de s'arrêter et de se retourner, mais son équilibre incertain l'en empêcha. Lorsqu'elle comprit où cet homme la conduisait, elle renonça à résister. Plus vite que jamais, tout droit et sans détour, elle rentra chez elle.

L'inconnu stoppa net sa poussée devant sa maison. Il lui fit face. Elle ne l'avait jamais vu. Il était grand, mince, et tout de noir vêtu. Il avait le visage dur de quelqu'un qui avait appris à se faire respecter. Sans dire un mot, il pointa la porte de l'index. Intimidée, Mouna obéit et entra.

L'atmosphère était lourde. Sa mère était assise à la table basse du salon et son père lui tournait le dos, agenouillé près du feu. Deux hommes au regard sombre les fixaient, comme pour les contraindre à rester immobiles. L'un d'eux interrogea sans ménagement la mère : « C'est elle ? » Elle acquiesça d'un signe de tête. Tout se passa ensuite en silence. Les deux hommes se dirigèrent vers Mouna et lui agrippèrent les bras. Elle attendit une réaction de ses parents, un élan de courage pour empêcher ces malfaiteurs d'enlever leur enfant. Mais ils ne bougèrent pas. Ils restèrent assis dans l'ombre de la lumière vacillante du photophore. Exténuée par sa course, elle tenta en vain de se débattre ; elle avait consommé toutes ses forces. La vive

émotion du moment l'emporta. Dans un dernier sursaut, elle s'évanouit en tombant dans les bras d'un de ses ravisseurs.

2

Mouna se frotta les yeux pour effacer ce qu'elle croyait être un mirage. Sa vision resta inchangée, et l'image de cette chambre enchantée lui fit oublier, le temps d'un soupir d'émerveillement, sa triste condition. Elle retrouva ses esprits petit à petit, en même temps que son corps endolori. Elle était allongée sur un lit à baldaquin démesuré qui aurait pu accueillir une famille tout entière. Les draps enlumines devaient être brodés d'un fin fil d'or et le voile qui flottait au-dessus de sa tête confectionné de la plus légère des soies. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie d'un autre âge. Les personnages illustrés par centaines étaient vêtus en hommes de guerre. Les plus prestigieux franchissaient rivières et montagnes à dos de cheval, les autres à dos de mulet. Quelques aventuriers touaregs sillonnaient le désert, seuls avec leurs chameaux, et distants les uns des autres de deux ou trois dunes tout au plus. Des guerriers mongols marchaient d'est en ouest à travers

d'interminables steppes, trois drakkars emportaient trois Vikings sur les flots de l'Atlantique, des tartanes traversaient la Méditerranée du nord au sud avec en leur bord des pêcheurs armés de dagues et d'écus, des harponneurs inuits quittaient leur Grand Nord... une multitude d'hommes voyageant seuls, même sur les embarcations les plus imposantes. Tous confluèrent vers un même point, aux confins de leur voie toute tracée, vers ce lieu sacré du Sahara protégé par une petite dune, une nebka aux dimensions très modeste et qui se perdait dans l'œuvre immense. Mouna regarda plus attentivement, affinant l'œil pour essayer de voir l'objet de la quête. À cette distance de la tapisserie, elle ne percevait qu'un petit point rouge auréolé d'un anneau de lumière.

— C'est une pomme ! lança une voix tapie dans l'ombre du coin le plus reculé de la chambre.

— Pardon ? s'écria Mouna, plus étonnée par la présence de ce fruit sur la tapisserie que par celle de l'homme dans la pièce.

— Ils se dirigent tous vers une pomme. Ou plutôt devrais-je dire vers La Pomme !

La voix calme, posée et rassurante, lui était inconnue, tout comme la silhouette qui se tenait debout près de la porte. Il parlait avec un accent de pays d'Europe ou d'Amérique mais elle n'en était pas certaine : elle manquait de références car les rares touristes qui traversaient sa ville ne lui adressaient jamais la parole. Elle détailla à nouveau la tapisserie avec ravissement en oubliant qu'elle était observée.

— Pourquoi vont-ils tous vers... Elle s'arrêta net : elle venait de réaliser qu'elle conversait sans doute avec un des auteurs de son enlèvement.

— Mais qui êtes-vous ? Où suis-je ? Que me voulez-vous ? Pourquoi m'avez-vous faite prisonnière ? cria-t-elle en prenant appui des deux mains sur le matelas.

— Une question à la fois s'il te plaît ! lui répondit la voix avec le même calme olympien.

— D'abord qui êtes-vous ?

— Tu peux m'appeler monsieur le Baron. Ici, c'est comme ça que tout le monde m'appelle.

— Très bien monsieur le Baron ! lança-t-elle d'un air narquois. Pouvez-vous me dire où je suis monsieur le Baron, si ce n'est trop vous demander bien sûr ?

— Vérifie par toi-même.

La silhouette tendit le bras vers la fenêtre. Mouna s'extirpa du lit et compta les pas qui la menaient jusque-là. Vingt-cinq ! Il lui fallait vingt-cinq pas pour atteindre la fenêtre, presque le nombre nécessaire pour faire le tour complet de la cahute qu'elle habitait.

Elle écarta le rideau et cilla de vertige. Le nez collé contre la vitre, elle voyait, à plus de deux cents mètres en contrebas, le seul et unique paysage de toute sa vie : sa ville qui à cette hauteur pouvait tenir dans le creux de la main, et sa maison dans un grain de poussière...

3

Le Baron avait profité de ce mélange d'effarement et d'enchantement pour disparaître. Mouna ne décollait plus son visage de la vitre. Elle était comme aspirée par le vide. Elle dessinait le contour de sa ville du bout de l'index, et les rues qu'elle empruntait chaque jour du bout de l'ongle. Seize fois elle avait prié pour devenir la princesse de ce palais ; jamais elle n'avait pensé cependant qu'elle en serait un jour prisonnière.

Monsieur le Baron avait laissé la porte ouverte derrière lui, voulant ainsi lui faire comprendre qu'elle devait le suivre. Elle dut ajouter trente pas aux vingt-cinq précédents pour sortir de la pièce et découvrir un gigantesque hall circulaire en marbre blanc. La sobriété de ce blanc éclatant contrastait fortement avec la décoration de la chambre qu'elle venait de quitter.

Le Baron n'y était pas. Il y avait tout autour du hall une dizaine de portes, toutes similaires. Les murs ne se chargeaient d'aucune fioriture et le plafond comptait

pour seul ornement un modeste lustre doré. En plein milieu se dressait un guéridon, sur lequel trônait une pomme écarlate, enfermée sous une cloche de verre. Mouna se demanda depuis combien de temps elle n'avait plus mangé. Ses entrailles gargouillaient de peur et de faim. Elle s'approcha pour s'emparer du fruit, mais constata qu'il était impossible de le sortir de la cloche. Le verre était trop épais pour le briser, et son socle présentait une serrure ancienne qui attendait une clef pour se désolidariser de l'ensemble. Un rapide coup d'œil aux abords du guéridon permettait de voir qu'elle ne s'y trouvait pas. Elle fit le tour de l'objet en observant minutieusement la pomme. Elle avait été croquée avec prudence, près de la queue. Sa morsure lui faisait penser à celle que laisserait un enfant hésitant qui goûterait pour la première fois un aliment inconnu. Chose étonnante, la pulpe visible était restée toute blanche alors qu'il ne lui faut généralement pas très longtemps avant de brunir au contact de l'air.

Mouna tenta une avancée vers la porte en face d'elle, mais fut arrêtée par la voix proche et maintenant familière du Baron.

— Mouna, petite fille au prénom délicieux. Tu sais ce que ce prénom désigne également ?

— Non, répondit-elle avec un total désintéret.

— Un gâteau, parfumé à la vanille et au citron. Un régal pour les palais !

Il avait surgi de nulle part. Une certaine sérénité se lisait sur le visage de cet homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux et à la barbe blancs. Il avait pour seules rides celles d'expressions rieuses et tendres, de joie de vivre, d'envie d'aimer. Une sensation de puissance rassurante émanait de lui. Mouna n'avait jamais vu un homme âgé aussi beau. Elle se dit que si Dieu voulait un jour se faire un

visage, il devrait le façonner à l'image de celui qu'elle avait sous les yeux.

Le Baron fit encore quelques pas et posa sa main sur l'épaule de Mouna. Une chaleur lénitive lui traversa le corps et dégela les extrémités de ses membres restés jusque-là glacés.

— Ne crains rien, je ne te veux aucun mal, lui murmura-t-il.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Si vous avez l'intention de demander une rançon à mes parents, ça ne sert à rien, ils sont très pauvres, mâchonna Mouna avec amertume, en se remémorant la passive attitude dont ils avaient fait preuve à son enlèvement.

— Ce n'est pas mon but, et ils savent que tu es ici, lui répondit le Baron délicatement, comme s'il regrettait de l'avoir d'une quelconque manière bousculée.

Il marqua une longue pause. Mouna perdait patience. Elle voulait percer le mystère de sa capture, tout en sachant qu'elle n'était point en position de force face à son ravisseur. Le Baron comprit qu'il ne devait pas prolonger l'intrigue.

— Tu t'es souvent demandé ce que pouvait bien receler ce palais n'est-ce pas ?

— Oui, comme beaucoup de gens en bas.

— Et bien tu vas le découvrir par toi-même. Je t'invite à choisir une porte.

Il dessina dans l'espace un arc de cercle de la main en direction des portes closes. Mouna fonça vers celle dont elle était la plus proche et l'ouvrit d'un coup sec. Elle faillit tomber dans un énorme précipice dont la profondeur s'étendait à perte de vue. Elle la referma aussitôt.

— Oh là, pas si vite ! s'écria le Baron. Je t'ai demandé de choisir une porte, pas de l'ouvrir. Tu vas devoir écouter attentivement ce qu'on te dit. Ça

t'évitera beaucoup d'ennuis.

Mouna ressentit la remarque comme une menace. Risquer sa vie par manque d'écoute? N'était-ce pas exagéré? Elle allait protester, mais le Baron entrava sa révolte.

— Tu as vu en ouvrant la première porte qu'il est parfois dangereux de se précipiter dans un choix irraisonné.

— Irraisonné? interrompit Mouna encore sous le choc.

— Oui, irraisonné. Tu t'es ruée sur n'importe quelle porte sans même avoir pris la peine de réfléchir et d'observer un instant. Quelle dangereuse impatience!

Mouna recula et se positionna au centre de la pièce, près du guéridon. Elle voulait avoir une meilleure vue d'ensemble. Peut-être que quelque chose lui avait échappé? Au bout de quelques secondes, elle s'avoua vaincue par son manque de patience et de concentration.

— Toutes les portes sont identiques, comment voulez-vous que je puisse savoir laquelle choisir? dit-elle en se tournant vers le Baron dans l'espoir que celui-ci lui fournisse la solution.

— Tu as pris de la distance pour mieux tout observer. C'est bien! Mais parfois il faut au contraire aller au plus près des choses, dans leur cœur. Si tu regardes un peu plus attentivement, tu verras qu'elles sont toutes différentes. Tu dois apprendre à être attentive aux symboles et aux détails, les plus petits qu'ils soient. Regarde bien!

Le Baron répéta le même arc de cercle de la main. Mouna avança lentement près de la deuxième porte, l'observa minutieusement, puis fit de même avec les suivantes. Il y avait effectivement un détail qui les rendait chacune unique : les ciselures sur les

poignées.

— Tu vois mieux maintenant ?

— Je vois des gravures sur les poignées, répondit Mouna en les passant en revue une nouvelle fois. Je crois distinguer un dé, une maison, de l'argent, une couronne, une voiture, une balance à plateaux, un coeur, un poisson, la silhouette d'une femme enceinte, une montagne et sur la poignée de la porte que j'ai ouverte, c'est une...

— Une tête de mort ! interrompit le Baron. On peut dire que tu n'as pas de chance, ajouta-t-il d'un ton badin.

Mouna était désespérée. Elle avait failli périr et le Baron semblait s'en amuser.

— Te voici face à la grande loterie de la vie ! Nombreux sont ceux qui sont confrontés comme toi à ce dilemme. Certains choisissent directement la bonne porte et trouvent rapidement l'objet de leur quête. Pour d'autres en revanche, le chemin peut être beaucoup plus long. C'est à toi maintenant de faire un choix et de te lancer dans l'aventure.

Le Baron porta sa main au menton et regarda fixement Mouna. Il attendait qu'elle réagisse.

— Je ne comprends pas, de quoi me parlez-vous ? Quelle aventure ? Quelle quête ? Que dois-je chercher ? interrogea-t-elle, exaspérée par l'écheveau d'intrigues qu'elle était impuissante à démêler.

— As-tu déjà entendu parler de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? murmura le Baron, comme s'il voulait lui révéler le plus grand des secrets.

— L'arbre du jardin d'Eden ? s'esclaffa-t-elle en haussant les épaules.

— Oui, d'où provient la pomme du péché originel et...

— Qui est enfermée sous la cloche au milieu de

cette pièce vous allez me dire, dit-elle en ricanant.

— L'arbre se trouve ici, dans un domaine caché derrière l'une de ces portes, ajouta le Baron sans prêter attention à son air incrédule.

— Vous vous moquez de moi? répliqua Mouna irritée.

— Accrochée à l'une de ses branches, tu trouveras la clef qui te rendra ta liberté, expliqua sereinement le Baron.

— Mais, cet arbre est une légende biblique et...

— Dans ce cas tu ne trouveras rien, et tu resteras à jamais prisonnière de ce palais.

Mouna retint ses larmes. Elle se sentait en proie à la folie d'un illuminé qui voulait l'emmener dans une quête perdue d'avance. Elle regarda la porte de la chambre d'où elle sortait, puis le guéridon, la pomme sous la cloche et enfin les onze portes blanches. Armée de la conviction que le Baron ne lui dirait rien de plus, elle réfléchit un instant et fixa son choix sur l'une d'entre elles. Décidée à partir, elle agrippa la poignée dont la gravure représentait une maison. Elle fut coupée dans son élan.

— Il y a deux conditions pour que la clef te permette de gagner ta liberté, ajouta le Baron. La première, c'est que toi seule dois décrocher la clef et personne d'autre. La deuxième c'est que, pour pouvoir la décrocher, tu devras avoir le corps et l'esprit sains.

— Comment? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Un esprit sain est un esprit qui réussit à chasser toutes les mauvaises pensées et à se concentrer sur les bonnes. Un corps est sain quand il a réussi à chasser toutes les mauvaises nourritures. Il faut généralement un jeûne total d'au moins quarante-huit heures pour y parvenir.

Deux jours complets ! Mouna ne pouvait s'imaginer rester sans manger pendant deux jours. C'était pour elle quelque chose d'insensé. Mais le Baron lui, semblait avoir fait de l'absurde son credo.

— Avant d'entrer Mouna, tu as le droit de faire un vœu. Choisis-le bien, car ton voyage au-delà de ces portes en dépend. Ce vœu ne doit que te concerner toi, et uniquement toi. Il doit se rapporter à une partie de ton être que tu aimerais changer. Et si tu y crois vraiment, alors il se réalisera en même temps que tu trouveras la clef. Allez, vas-y maintenant.

Mouna, même si elle n'y croyait pas, se dit qu'elle n'avait rien à perdre. Elle ferma les yeux et prononça intérieurement ces paroles : « Je veux devenir mince ». Elle ouvrit ensuite la porte qui se referma violemment derrière elle après l'avoir happée.

Sur ces entrefaites, un nain sortit de la chambre qu'elle avait occupée et rejoignit le Baron.

— Alors, qu'en penses-tu Athos ? lui adressa le Baron.

— La porte de la maison... hum... Vous avez encore une fois gagné, monsieur le Baron.

— Effectivement Athos. Nous verrons comment elle s'en sortira. Tu ne la perdras pas de vue n'est-ce pas Athos ?

— Bien sûr que non, monsieur le Baron. Vous pouvez avoir confiance en moi, vous le savez.

— Bien sûr Athos, bien sûr. Te souviens-tu de ton vœu la première fois que tu es arrivé ici ?

— Oui, comme si c'était hier, monsieur le Baron. J'avais désiré devenir grand, dit-il en fixant le Baron d'un air complice.

— Et tu n'as pas été déçu n'est-ce pas ?

— Non, monsieur le Baron, vraiment pas...

4

« Est-ce que quelqu'un pourrait allumer ? », « La lumière, s'il vous plaît ! », « Lumièèèèrrrrreeeeuuu ! ». Mouna ne voyait rien. Elle avait crié au moins dix fois avec toutes les intonations possibles, de la plus amicale à la plus belliqueuse. Sans succès. Sa voix s'était perdue à l'infini devant elle. Sur les flancs et au-dessus de sa tête, elle semblait avoir percuté de la matière un peu rugueuse. Mouna se trouvait à l'entrée d'un couloir étroit. La porte s'était refermée dans un bruit de tonnerre en haute mer. Puis elle était restée figée là, avant qu'un déluge lui tombe dessus et la pousse à s'encourir. Elle prit ses jambes à son cou et tendit les mains droit devant comme pour écarter l'obscurité qui obstruait son chemin et le liquide qui jaillissait de partout. Elle avait d'abord pensé avoir affaire à de l'eau, mais sa texture était visqueuse et bien trop épaisse. C'était une matière collante étrange qui l'engluait chaque fois un peu plus et qui ralentissait fortement sa course. Alors

qu'elle s'arrêtait pour récupérer, paniquée et éreintée, une nouvelle menace se pointa : les murs, qu'elle avait effleurés à plusieurs reprises en se précipitant maladroitement dans le couloir, se rapprochaient. Elle cria de toutes ses forces : « Aidez-moi ! À l'aide ! Je vais mourir ! » Pour échapper à la pression des parois qui touchaient maintenant ses épaules, elle pivota sur son profil. Mais elle avançait du même coup beaucoup moins vite, car il lui était presque impossible de courir latéralement. Ses jambes s'entrechoquaient dans un mouvement de nage désynchronisée. Elle continuait à s'époumoner dans des appels à l'aide, mais l'écho de sa voix s'écourtait progressivement, autant que ses espoirs. Le mur derrière elle se plaquait à présent dans son dos, tandis que celui devant elle renvoyait son haleine. Prisonnier également de ce rapprochement infernal des parois, le liquide montait dangereusement. Il était passé des chaussures à la taille en un clin d'œil. Un autre clin d'œil avait suffi pour qu'il vienne chatouiller les narines de Mouna. Elle ne courait plus, elle se débattait comme un mauvais nageur englouti par un torrent. Elle n'avancait presque plus. Elle était complètement prise au piège et buvait la tasse qui lui donnait envie de vomir. Elle ne pouvait plus bouger et allait bientôt mourir écrasée ou noyée. Mais alors qu'elle se croyait perdue, alors qu'elle se demandait vers quoi orienter ses dernières pensées, les murs s'écartèrent et le liquide baissa. Elle pouvait enfin respirer. Elle pivota pour faire face au couloir qui s'ouvrait à nouveau. Mais si les murs s'étaient séparés devant elle, à l'arrière au contraire, ils se rapprochaient et la poussaient en lui donnant de petits coups brusques. Chaque brique qui le constituait sortait de l'ensemble pour venir la percuter

avant de céder sa place à une autre qui ne l'épargnait pas plus. « Aïe, aïe » criait Mouna. Et les briques frappaient inlassablement. Puis les mouvements s'arrêtèrent. Les murs s'écartèrent et tout redevint normal. Le liquide disparut. Plus rien. Le calme après la tempête. Et avant la tempête suivante. À peine Mouna avait-elle eu le temps de récupérer que le cycle infernal reprit. Le liquide qui montait, les murs qui se rapprochaient, les briques qui la frappaient... Tout se reproduisait à l'identique. Jusqu'à ce qu'un coup un peu plus puissant la propulsa plus loin en avant et l'envoya percuter une paroi de plein fouet. Elle s'écroura. Le sol sous ses pieds s'ouvrit comme une trappe et l'avalait. Elle tomba dans un boyau dont le diamètre était heureusement irrégulier ; sa chute libre ne dura pas. Elle resta coincée dans un léger rétrécissement quelques mètres après avoir entamé sa dégringolade. Pour la première fois de sa vie, elle était contente d'avoir de l'embonpoint. Ses rondeurs l'avaient sauvée. Mais la joie fut de courte durée. Une nouvelle douche de liquide visqueux lui tomba sur la tête. Elle se retrouva complètement huilée. Son corps, n'adhérant plus au boyau, se faufila au travers de l'engorgement pour recommencer à chuter. Encore... et encore... le même cycle... toujours...

Pendant combien de temps? Mouna n'en avait aucune idée. Trop longtemps certainement. Elle ne ressentait plus rien. Elle était étendue sur le sol, à moitié inconsciente. Elle s'était évanouie et reprenait peu à peu ses esprits, ouvrant les yeux sur son nouvel environnement. Elle se trouvait dans une petite pièce sombre très étroite, avec des parois aux nombreux replis. Elle entrevoyait tout autour d'elle dans la pénombre des formes immobiles indistinctes. Une puanteur atroce l'empêchait de respirer à pleins poumons.

Elle essayait de rassembler tous ses souvenirs olfactifs pour définir ce qu'elle sentait. On aurait dit une odeur d'animaux morts en décomposition, mêlée à celle de fruits pourris, de beurre rance, de... Elle arrêta de réfléchir. Une des formes bougeait. Elle se dandinait sur place, comme prise d'un fou rire nerveux. Intriguée, Mouna se leva et s'en rapprocha. Mais la chose, qui n'avait rien d'humain, n'était pas en train de s'amuser. Elle se faisait dévorer par de petites boules de poils qui se jetaient sur elle par milliers. Mouna baissa les yeux et vit que le sol en était rempli. Le temps de relever la tête, la forme avait disparu : les boules de poils avaient terminé leur festin sans pour autant être rassasiées. Elles se dirigeaient toutes vers Mouna avec l'intention de passer au plat de résistance. Elle tapa des pieds pour les écraser mais elles étaient trop nombreuses. Des centaines d'entre elles eurent vite fait de grimper le long de ses jambes et de la mordre dans la chair comme de petits piranhas affamés. Mouna gesticulait pour s'en débarrasser, mais elles restaient bien accrochées. Les petites morsures lui brûlaient la peau des jambes, des bras, du tronc et bientôt du cou. Heureusement, aucune n'alla plus haut. Car chaque bestiole qui la mordait tombait raide morte, et les congénères vivantes semblaient avoir compris qu'il valait mieux éviter de la manger. Mues par un instinct de survie grégaire, elles se concentrèrent à l'instar de centuries romaines et avancèrent en rang vers une autre proie indistincte tapie dans l'ombre. Mouna n'avait pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Elle voulait sortir de là au plus vite. Et son vœu fut exaucé. Une force invisible, semblable à un vent violent, la poussa à travers la pièce et la fit entrer dans un gros tuyau à l'odeur de purin. Un dernier

mouvement de constriction l'expulsa à l'air libre, dans un bruit de flatulence que même le meilleur des coussins péteurs n'aurait égalé.

5

Après avoir été éjectée d'un long conduit, Mouna avait atterri dans une verte prairie qui s'étendait à perte de vue. Elle baignait dans une matière brunâtre, à l'odeur et à la texture de... à l'odeur et à la texture de...

— De la merde! s'écria une voix qui termina la pensée de Mouna. Elle se retourna et vit, assis à cheval sur le bout de tuyau d'éégout qui l'avait expulsée et qui sortait de terre, un homme à peine plus haut que trois pommes. Athos balançait ses jambes et rigolait en la pointant du doigt.

— Tu nages dans du caca de première qualité! Tu aimes ton nouveau parfum, petite fille? Athos se mit à rire de plus belle.

— Je ne trouve vraiment pas ça drôle, dit Mouna. Je voudrais bien t'y voir. Ah, mais bien sûr, je ne risque pas. Car avec ta taille, si c'est toi qui étais ici, je ne te verrais même pas, car tu serais complètement submergé dans cette... dans cette merde.

D'habitude, Mouna ne se moquait pas des gens. Et si peut-être il lui était arrivé de le faire et de l'avoir oublié, elle était certaine que jamais elle ne s'était raillée de quelqu'un sur base de son apparence physique. Elle savait que la parole pouvait être une arme bien plus tranchante que l'épée et qu'elle infligeait à l'âme des plus sensibles de profondes entailles inguérissables. Elle n'avait jamais haï personne au point de vouloir l'amputer de quoi que ce soit, même pas de la confiance en soi. Mais quand ce petit bonhomme arrogant qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam lui avait ri au nez, elle avait vu rouge. Elle avait lancé son venin comme un serpent en lutte avec une mangouste. Mais l'agresseur n'en était pas à sa première morsure. Athos semblait immunisé, et prêt à réattaquer.

— Oui, ça, c'est vrai, commenta Athos sur un ton faussement sérieux. Tandis que toi avec ton volume, il faudrait la bouse de cent milles vaches pour te recouvrir entièrement ! Et il s'esclaffa à nouveau.

Mouna le fixait méchamment tout en essayant de se décrasser. Elle se leva pour sortir de sa mare d'excréments, mais glissa et retomba, la tête la première. Athos arrêta de rire. Il prit appui des deux mains sur le tuyau, sauta et atterrit les deux pieds au bord de la marre à caca, là où il y avait peu de profondeur. Des éclaboussures fécales jaillirent de ses baskets et s'écrasèrent directement sur le visage de Mouna qui s'était redressée.

— Un peu plus ou un peu moins, au point où tu en es, ça ne changera rien, ironisa-t-il. Par contre, pour mes baskets blanches toutes neuves, c'est plus embêtant si ça ne part pas. Surtout l'odeur qui s'incruste et qui... Je parle trop on me l'a déjà dit. Laisse-moi t'aider. Les vrais amis sont là pour t'aider

à te sortir de la merde. Athos agrippa les deux bras de Mouna et se pencha en arrière pour l'extirper de la gadoue malodorante en faisant contrepoids.

— Un vrai ami ? contesta Mouna. De la façon dont tu t'es moqué de moi, je ne crois même pas que tu saches ce que ça signifie. Et en plus je ne te connais pas.

— C'est exact, excuse-moi, je ne me suis pas présenté. Athos fit un grand mouvement des mains et les porta à sa poitrine. Je suis Athos, vaillant chevalier et je... Son intention n'avait pas été mauvaise. Mais en alliant le geste théâtral à la parole chevaleresque, il avait lâché Mouna qui avait basculé à nouveau dans sa flaque. Il la regarda et d'un air confus lui dit : « Après tout tu as peut-être raison. Je ne suis pas un vrai ami. Mais que cela ne m'empêche pas d'être un vaillant chevalier et de t'aider ! » Arborant un sourire affecté, il tendit encore une fois les mains à Mouna qui les repoussa.

— Ça suffit comme ça, je m'en sortirai très bien sans toi.

— Comme tu veux, mademoiselle... ?

— Mouna. Je m'appelle Mouna.

— Entendu Mouna, c'est toi le chef. Mais sache que si tu changes d'avis et que tu as besoin d'aide, je suis là.

Mouna se dégagea, seule. Elle frotta son visage pour le nettoyer sur la partie de sa manche restée propre. Tout était parti sans trop d'effort. Mais les excréments qui lui collaient aux vêtements eux, étaient beaucoup plus tenaces. Elle décida de se rouler dans l'herbe pour en extraire le plus possible. Athos la regardait faire. Il se mit à courir à ses côtés, alors qu'elle continuait à tourbillonner.

— Tu sais, tu as eu de la chance Mouna. Ton corps

est tellement infesté de toxines que les gloutons n'ont pas pu faire leur travail. Ils ne t'ont pas dévorée. Ils t'ont rejetée indemne et entière, comme tu es entrée.

Mouna s'arrêta de tourner, la tête étourdie.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que... rien d'important. Mais si tu veux, je connais une rivière où tu pourras te décrotter. Ce n'est pas que ta technique me semble dénuée d'intérêt c'est juste que...

— Tais-toi ! cria Mouna fermement, et emmène-moi à cette rivière.

— Inutile de s'énerver ! C'est bon. Suis-moi.

Mouna se leva et tituba avant de suivre Athos. Malgré sa petite taille, il faisait des pas de géants. Il marmonnait des choses insensées qu'elle n'essayait même pas de comprendre. Sa seule envie était d'arriver à un point d'eau. Ils marchèrent ainsi pendant des heures. Les verts bocages vallonnés se succédaient sans fin, séparés par des haies de baies rouges. Mouna, épuisée, voulut faire un break et en extraire quelques-unes.

— Mais tu es folle ! Tu ne peux pas manger ça ! Tu n'as donc jamais été à l'école ? On ne t'a jamais appris qu'il fallait se méfier de la couleur rouge dans la nature ? Athos était vert de colère.

— Je ne voulais pas les manger je voulais juste les sentir et...

— C'est ça oui ! Tu pensais que c'était des fleurs peut-être et que tu pouvais t'en faire un beau bouquet parfumé ? Lâche ça tout de suite.

Mouna s'exécuta et les laissa tomber. Les baies délaissées, comme attirées par un aimant, décollèrent du sol et s'envolèrent jusqu'à la haie, reprenant leur position respective.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? dit-elle en s'écartant

de la haie.

— Ça, ce sont des baies de plongia. Si tu en manges trop, elles te donnent des douleurs de ventre atroces pendant plusieurs jours. Les gens qui s'en sortent ont tellement souffert qu'ils en restent traumatisés à vie. Ils ne peuvent plus rien voir de rouge sans avoir l'impression que leurs entrailles se déchirent.

— Mais si je n'en abuse pas ?

— Alors là c'est différent. Elles te font faire des bonds de plusieurs mètres. Tu sautes comme une puce géante. C'est très amusant. Et délicieux aussi. Très désaltérant. Ces baies sont très juteuses. Il suffit d'en manger une pour être rassasié. Elles sont tendres, et douces, et...

Athos rêvait éveillé. Il avait vraisemblablement vécu une expérience magique qu'il ne voulait pas que Mouna connaisse. Elle salivait en l'écoutant.

— Mais alors pourquoi je ne peux pas en manger ? Ça a l'air si bon quand tu en parles !

— La quantité adéquate est très difficile à doser. En fonction de ton poids, de ton âge, de ton ossature, de ton humeur aussi, et de beaucoup d'autres paramètres, tu pourrais en manger quelques centaines sans rien avoir, ou juste la demi d'une seule et tomber malade. Je ne suis pas expert en plongia, je ne connais pas les calculs pour les autres, seulement pour moi. J'ai vu des gens obèses en manger une quantité infime et se rouler par terre de douleur. Alors que d'autres, bien plus minces, se sont enfilé des pleines poignées sans souffrir d'aucun mal. Ils faisaient de ces bonds après ça ! Il fallait les voir. Quelques sauts et hop ils arrivaient à la riviè... euh, ils étaient hors de portée de vue. Incroyable !

Mouna avait relevé l'intention du nain de ne pas mentionner la rivière. Elle voulut approfondir le sujet.

— Et la rivière, elle est encore loin ?

— Et bien, euh, à vrai dire, à cette allure, il nous faudra quelques bonnes heures. Trois, ou quatre. Enfin, si nous avançons dans la bonne direction.

— Quoi? s'écria Mouna, tu n'es pas sûr du chemin ?

— C'est que tout se ressemble par ici. J'avance un peu au feeling. Il est très bon... en général. Ne t'inquiète pas... trop.

Mouna soupira. Bien sûr qu'elle s'inquiétait en cette terre inconnue avec pour unique guide ce drôle d'énergumène. Mais sa curiosité continuait à la titiller.

— Il y a-t-il quelqu'un qui pourrait me renseigner sur le nombre de baies que je pourrais manger? demanda-t-elle pour en finir avec le sujet.

— Le vieux sage qui m'a indiqué la quantité à prendre est mort depuis longtemps maintenant, et je ne connais personne d'autre. Désolé. Moi par exemple, je peux en manger huit tous les quinze jours, quand je suis de bonne humeur, et seulement six quand je suis un peu irrité. Là pour l'instant je me sens bien, en pleine forme. Il faut aussi que le soleil soit au zénith, qu'il y ait au moins 25 degrés avec un vent du nord-est, que je sois en équilibre sur le pied gauche et que je ferme l'œil droit quand j'avale les baies, deux par deux. Cela demande du savoir, de la réflexion et de l'application. Alors si tu veux bien te retourner un instant, j'aimerais manger ma ration sans être déconcentré. En plus je ne crois pas que tu aies envie d'assister à mon festin !

Mouna au contraire en mourait d'envie. Mais elle avait conscience que ce serait insupportable de le voir se régaler tout en restant sur la touche. Puis elle se rappela ce qu'avait dit le Baron. Pour décrocher la

clef, elle devait être à jeun depuis 48 heures. Mieux valait commencer tout de suite. Triste et déçue, elle se retourna et regarda autour d'elle. Elle voulait penser à autre chose qu'à sa faim. Mais à quoi ? Il n'y avait que des prairies partout. Alors elle se remémora sa capture dans son village, la chambre où elle s'était réveillée, le Baron et son histoire de clef. Et dire qu'elle devait trouver un jardin avec cette clef suspendue à un arbre. Et puis, en imaginant qu'elle y arrive, encore fallait-il se rappeler le chemin du retour. Elle regrettait maintenant son vœu. Elle pensait qu'elle aurait dû souhaiter être pourvue d'ailes pour rentrer immédiatement chez elle. Mais elle ne savait pas ce qui l'attendait derrière la porte qu'elle avait choisie et qui l'avait menée ici. Et il est toujours facile après coup de juger ses décisions avec dureté, une fois qu'on en connaît les conséquences.

— Tu as fini ? interrogea Mouna.

— Je termine, un petit instant.

Elle entendait Athos émettre des onomatopées de satisfaction. Slurp, miam, ouah ! Elle avait le sentiment qu'il en rajoutait pour lui donner envie.

— Voilà, c'est bon, j'ai eu mon quota. On peut y aller maintenant.

Athos scruta l'horizon. Prêt à s'élancer, il se mit en position de sprinteur sur ses startingblocks. « Trois, deux, un, go ! » Il bondissait comme une puce incontrôlée. En moins de cinq sauts, il avait franchi deux haies.

— J'ai un peu perdu l'habitude. Mais c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Suis-moi. J'ai vu que nous étions sur la bonne voie. C'est droit devant.

Alors qu'Athos s'éloignait, Mouna eut un dernier regard en direction de la haie. Furtivement, elle empoigna trois baies et les empocha. Sait-on jamais,

pensa-t-elle. Les baies s'agitèrent dans sa poche. « Chut, calmez-vous. » Elle n'avait jamais eu de baies de plongia et n'avaient aucune idée de ce qu'il fallait faire pour les calmer. Après quelques mètres, les baies arrêtaient de bouger et se figèrent. Sans doute que la puissante force d'attraction de la haie mère sur ses bébés avait ses limites territoriales et que Mouna les avait dépassées. Elle les remercia en tapotant doucement sa poche, ça ne coûte rien pensa-t-elle, et donna un petit coup d'accélérateur pour essayer de rattraper Athos. Elle hésitait encore à le considérer comme quelqu'un en qui elle pouvait avoir confiance ou au contraire quelqu'un dont elle devait se méfier...

6

Athos s'éclatait en sautant. Mouna avait tenté plusieurs fois de le retenir calmement auprès d'elle avec des questions, mais la brièveté des réponses ne le maintenait pas en place longtemps. Ainsi elle avait appris qu'elle marchait dans les prairies sans nom du pays sans nom en direction de la rivière sans nom. Ou Athos jouait les imbéciles, ou il n'avait vraiment pas la mémoire des noms. Elle se demandait encore comment il était possible qu'un espace aussi vert se trouve si près de chez elle, dans une région si aride. Peut-être l'aurait-elle découvert plus tôt si elle avait osé traverser les montagnes. Mais de tous ceux qui étaient partis à l'aventure et qui en étaient revenus, jamais aucun n'avait parlé de ces bocages aux haies bien étranges.

Quand ils arrivèrent à la rivière, après trois heures de bonds divertissants pour Athos et de marche éreintante pour Mouna, elle eut un sursaut d'étonnement.

— Mais ce n'est pas de l'eau, c'est du sang !
s'écria-t-elle en voyant la couleur de la rivière.

— Non, ce n'est pas du sang rassure-toi. Enfin, il y en a peut-être un peu. Il y a toujours des enfants distraits qui travaillent à l'usine et qui se coupent un doigt ou une jambe avec les machines. Mais c'est plutôt rare. Ce rouge provient des colorants utilisés dans la fabrique de textiles située en amont.

— Des enfants qui se coupent avec des machines ?

— Rien de bien grave. Les aléas de l'industrialisation.

Mouna n'en croyait pas ses oreilles. Comment Athos pouvait-il parler de faits aussi préoccupants avec autant de désinvolture ?

— Tu penses trop Mouna. Ce ne sont que quelques substances chimiques inoffensives mélangées à de l'eau.

— Mais que font-elles là ces substances ?

Elle était écœurée. Elle avait vu quelques reportages à la télévision sur la pollution de l'eau, mais jamais elle n'avait été en contact avec cette réalité. La seule rivière qu'elle connaissait était celle qui traversait sa ville. Elle s'écoulait directement de la montagne et fertilisait les terres. Elle était sacrée et on la surnommait *la Précieuse*. Elle assurait le travail de dizaines d'agriculteurs dont la survie en dépendait. Des rares traditions qui avaient perduré, la profession annuelle à la rivière était la plus respectée. Et personne n'aurait osé balancer quelque chose dans *la Précieuse* qui ne soit pas sacralisé par les anciens ! Alors, comment expliquer un tel gâchis ?

— Où veux-tu que les usines déversent leurs déchets ? Il faut bien qu'ils partent quelque part. L'eau est un moyen pratique et bon marché pour charrier les matières toxiques loin du lieu de production.

Athos paraissait réellement sans éthique. Il commençait à déplaire fortement à Mouna.

— Tu as dit matières toxiques? releva-t-elle. Ce n'est donc pas si offensif que tu le prétendais !

— Je voulais dire topique, ma langue a fourché.

— Mais ça ne veut rien dire des matières topiques ?

— Tu m'embêtes avec tes questions. Tu n'as qu'à chercher au dictionnaire. Cette eau est bonne, juste un peu colorée. J'en boirais.

— Vas-y, je t'en prie.

Athos s'approcha de la rivière. Les deux mains jointes pour former un bol, il se pencha pour en extraire de l'eau, mais se ravisa au dernier moment. Sa moue en disait long sur son dégoût.

— Euh... Je n'ai pas soif.

— Après tout ce qu'on vient de marcher ?

— Les chameaux du désert m'ont enseigné leurs astuces. Je peux rester des jours sans boire une seule goutte.

— N'importe quoi !

— Et puis les baies m'ont désaltéré. Je crois d'ailleurs qu'elles ont arrêté de faire de l'effet. Regarde.

Athos sautait pour s'envoler, les deux bras tendus vers le ciel. Mais il sautait en vain, car superman ne décollait du sol que de quelques centimètres et retombait aussitôt.

Mouna n'était pas dupe ; Athos voulait détourner son attention. Elle rageait de sa mauvaise foi. Elle savait aussi que continuer cette conversation ne mènerait à rien. Elle décida de l'abandonner et de se concentrer sur son problème. Elle ne pouvait pas rester dans cet état malpropre. De loin, un observateur aurait pu croire qu'elle était recouverte de chocolat ; de près, l'odeur et la texture ne laissaient aucun doute.

Elle tourna le dos à Athos et vit une cane suivie de ses canetons cheminer vers la rivière. Les cinq canetons s'alignèrent à côté de leur mère, tout au bord. La mère se pencha, y trempa le bout du bec et l'en sortit immédiatement. Elle se mit à courir et à cancaner bruyamment, tout en secouant le bec et en battant des ailes. Ses petits l'observaient. Ils scrutèrent la rivière puis s'en détournèrent pour suivre leur mère qui s'éloignait. Tous, à part un. Le dernier caneton avait décidé de tenter sa chance. Il prit son élan et sauta dans l'eau. Quand il refit surface, il se mit à se débattre et à cancaner comme sa mère l'avait fait, mais avec plus d'intensité. On aurait dit qu'il ne savait pas nager. Le comble pour un canard ! En réalité, ce qu'il fuyait n'était pas les premières frayeurs d'un apprenti nageur, mais bien cette eau colorée qui lui brûlait les ailes. Alors qu'il continuait à vouloir s'échapper de la rivière qui semblait l'aspirer vers le fond, son cancanage et son plumage se modifiaient. Il muait autant des plumes que de la voix. Sa peau rose était maintenant visible sur tout son corps. Toutes ses plumes avaient fondu comme neige au soleil. Ses coin-coin juvéniles s'étaient convertis en rugissements de bête féroce. Il finit, non sans peine, par sortir. Il avait triplé de volume. Sans attendre, il se mit à courir derrière ses frères et à les dévorer, un par un, avant de se lancer à la poursuite de sa mère. Tous deux disparurent derrière une petite colline. Mais le cri qui perça ensuite le silence traduisait le dénouement : la mère n'avait pas échappé à son petit monstre.

— J'espère qu'on ne le reverra pas celui-là. Quelle agressivité ! Et regarde le chantier qu'il a laissé derrière lui. Quel manque de respect pour la nature ! Athos jouait l'indigné.

Mouna considéra les restes des corps des quatre canetons qui jonchaient les alentours. Elle avait la nausée.

— Quelle horreur ! s'écria-t-elle. Tu as vu ce qui s'est passé ? Et tu vas encore me dire qu'il n'y a pas de danger ?

— Faut-il encore prouver que c'est l'eau qui en est la cause. Tu as des preuves ?

— Non, mais laisse-moi te jeter dedans pour qu'on en ait le cœur net.

Elle s'avança d'un pas décidé vers Athos et lui agrippa le bras. Elle l'emmena au bord de la rivière et lui fit basculer la tête pour qu'il en observe bien le détail. En plus de sa couleur rouge, de petites bulles éclataient à la surface.

— Tu es prêt à te baigner ?

— Ça va, ça va, tu as gagné. Laisse-moi partir !

Athos se débattit pour sortir des griffes de Mouna. Elle le lâcha. Il courut se cacher derrière un monticule de terre. Il réapparut au bout de deux minutes, vraisemblablement calmé. Il avait préparé sa défense et retrouvé son insolence.

— Hum... Parfois les substances chimiques sont un peu agressives avec les matières organiques. C'est le cas aujourd'hui, me semble-t-il.

— Il y a deux minutes tu me disais que...

— Je te disais que cette eau était bonne, oui. Un peu comme un médicament est bon pour la santé. Mais il faut suivre la prescription du médecin et lire attentivement la posologie avant de le prendre. C'est toujours plein de contre-indications. Tu dois connaître toi-même tes intolérances, tes allergies, tes dérèglements. Parfois tu risques de prendre du poids, parfois tu deviens irritable, parfois même tu perds tes cheveux. Chacun réagit différemment. Et

ce canard n'a pas fait attention, il est certainement trop sensible à un ou plusieurs des composants.

— Mais c'est un canard ! Et les canards ne lisent pas les posologies à ce que je sache !

— Et bien c'est un tort, ils devraient. Ça leur éviterait ce genre d'accident.

— Accident ? Ils ne voulaient que faire trempette dans de l'eau. De l'eau ! Quoi de plus normal pour un canard ?

— Oui, pour un canard instruit immunisé contre certaines toxines. Ce n'est pas à moi à faire leur éducation. Quand on a un doute, on s'abstient. Regarde, toi par exemple, tu as hésité et tu ne t'es pas jetée à l'eau sans réfléchir.

— Pas grâce à toi en tout cas.

— Mais de toute façon on n'est pas ici pour se baigner. Tu voulais laver tes vêtements n'est-ce pas ? Et bien, vas-y.

— Tu es fou.

— Non. Tu devrais juste éviter que l'eau rentre en contact direct avec ton corps. C'est un peu comme ces pommades que tu mets autour des yeux, mais qui irritent et peuvent te rendre aveugle si...

— Oui, je sais. Tu es fou, répéta-t-elle.

— Tu peux tremper une chaussette pour commencer, tu ne risques pas grand-chose.

Mouna le fixa et réfléchit.

— Après tout, tu as peut-être raison. De toute façon, si je ne tente rien, mes vêtements sont bons pour la poubelle.

Elle s'assit, retira ses chaussures puis ôta une chaussette qu'elle embrocha comme une guimauve sur une branche morte. Elle s'approcha prudemment de la rivière et l'y plongea. Contre toute attente, la chaussette ne se désintégra pas. Au contraire, elle

semblait reprendre vie : son blanc était plus blanc qu'à son origine. Fabuleux !

— Tu vois, je te l'avais dit, s'enorgueillit Athos. Il y a plus d'un marchand de poudre à lessiver qui serait comblé de posséder cette rivière !

Mouna ne lui prêta pas attention. Elle était à la fois heureuse d'avoir peut-être trouvé une solution pour se décrotter, mais malheureuse que cette solution provienne des conséquences d'une contamination.

— Il va falloir que tu te retournes le temps que je me déshabille.

— D'accord, je ne regarderai pas.

Elle ôta ses vêtements et les trempa un à un. Le résultat était surprenant. Le nettoyage était quasi instantané. Il n'y avait plus aucune trace de saleté. Elle étendit ses habits sur le sol pour les faire sécher et pria Athos de patienter avec elle. Elle les récupéra une fois secs et les enfila à la hâte.

— Je suis prête, on peut y aller.

— Où ça ? demanda Athos.

— Est-ce que tu connais un jardin avec un arbre qui... Mouna se ravisa. Non, je voudrais que tu m'emmènes voir cette usine.

— D'accord, suis-moi c'est par là.

Mouna emboîta le pas rapide du nain. Mais déjà elle commençait à regretter d'avoir trempé ses vêtements dans la rivière. Car au fond, elle s'était habituée à sa puanteur au point de ne presque plus la sentir. Et à part Athos, elle n'avait rencontré personne. Pas de raison donc d'être gênée. Elle aurait pu encore continuer comme ça jusqu'à trouver une meilleure solution. Tout ce qu'il lui aurait fallu était un peu plus de patience. Mais maintenant, ce qu'elle ignorait, c'était la conséquence de son choix. Ce qu'elle craignait, c'était d'avoir pris la mauvaise

décision et qu'elle soit irrémédiable. Ce qu'elle ne savait pas, c'est combien de temps elle pourrait tenir avec ses démangeaisons : elle se grattait à sang, sur tout le corps, comme pour extraire des fourmis rouges qui la rongeraient par-dessous la peau. Et dans sa tête, elle se repassait l'image de ce caneton transformé en monstre partant à la conquête de sa mère pour la dévorer.

7

Mouna avait continué de se gratter pendant quelques kilomètres, avant que les démangeaisons ne se dissipent et que les images du caneton meurtrier cessent d'occuper son esprit. Elle n'avait eu aucune envie de dévorer Athos (juste de l'étrangler parfois pour le réduire au silence), n'avait pas gonflé et n'avait perdu aucun cheveu. Elle était sauvée, même si son corps allait mettre du temps à faire disparaître les plaques rouges qui le recouvraient.

Au fur et à mesure que Mouna et Athos s'étaient rapprochés de l'usine, le paysage avait changé. Les charbonnages avaient écrasé les pâturages. Tout était noir, à part le ciel et la rivière qu'ils avaient suivie. Le rouge de l'eau contrastait et donnait à l'environnement un caractère de champ après bataille, comme si le sang des soldats coulait encore le long des terres sur lesquelles ils avaient combattu. Le ciel lui, était gris : il résistait et n'avait pas été complètement englouti par cette noirceur vorace ambiante.

L'usine était grise également, sur sa face nord. Mais de l'autre côté, sur la partie ouverte à la clientèle, elle s'était parée de ses plus beaux atours : une pelouse artificielle, une cascade artificielle, des arbres artificiels, des moutons, des agneaux, des animaux de toutes sortes eux aussi artificiels... Un vrai parc d'attractions ! Même le panneau qui portait le nom de la fabrique et son slogan semait la confusion : « *Textiland. Le pays du textile heureux.* » En dessous, en petits caractères, on pouvait lire : « Venez admirer nos tissus. Découvrez leur confection en visitant gratuitement notre fabrique. »

À l'entrée, deux gigantesques vaches en plastique, dressées sur leurs pattes arrière, agitaient de grandes feuilles de palmier de part et d'autre de la porte. Original, se dit Mouna. Le lieu ne ressemblait en rien à l'image qu'elle s'en était faite. Elle était un peu déboussolée. Elle s'était imaginé entamer une croisade contre un vil pollueur sans scrupule et arriver à son usine délabrée et puante avec la volonté de tout détruire pour libérer les enfants esclaves (même si elle savait qu'elle n'en aurait pas eu la force) ; elle se retrouvait maintenant plutôt à Disneyland. Partir à la recherche de Donald ou de Mickey pour les réprimander n'avait pas le même impact sur la motivation. Sa colère était retombée aussi vite qu'un gâteau pas assez cuit sorti du four.

Elle décida d'entrer. Athos la suivit, sans broncher. Elle marqua une pause entre les deux ventilateurs bovins pour profiter de l'air frais puis franchit le seuil de la porte.

Elle traversa la grande pièce carrée en foulant d'un pas sûr le tapis persan qui la recouvrait et s'adressa à la femme de l'accueil.

— Bonjour. Nous aimerions visiter votre fabrique.

— Si vous voulez bien patienter, notre guide est occupé, mais il va arriver tout de suite. Ah mais, justement le voilà !

Le guide s'approcha et serra la main de Mouna avec la poigne d'un frappeur de baseball, puis celle d'Athos avec la délicatesse d'une dentellière.

— Jafar, pour vous servir ! Vous voulez donc faire un tour de notre usine ? Qu'est-ce qui vous intéresse en particulier ?

— Nous sommes de passage et nous ne savons pas encore.

— Des touristes ?

— Oui, des touristes indécis, mentit Mouna.

— Très bien. Mais asseyez-vous, je vous en prie. On peut vous offrir un thé à la menthe ? Ou un café ?

— Bien volontiers, répondit Athos en s'affalant dans l'immense salon oriental qui faisait tout le périmètre de la pièce.

— Non merci, nous n'avons pas beaucoup de temps, s'empressa de répliquer Mouna. Je préférerais faire la visite tout de suite. C'est par où ?

— Euh, c'est par ici. Allons-y.

Athos se renfrogna et se leva du sofa. Face à la détermination de Mouna, ni lui ni le guide n'avaient insisté.

Mouna n'avait pas compris elle-même sa précipitation. Elle aurait pu s'asseoir et se réhydrater en demandant un verre d'eau. Après tout, le Baron n'avait pas dit qu'elle ne pouvait rien boire. Elle devait juste avoir un corps sain. Et l'eau, c'est pur non ? Lui revint alors l'image de la rivière. Non ! Dans cette région elle n'avait rien de pur. Mieux valait s'en abstenir. Elle avait eu raison de refuser l'invitation.

« Tadam ! »

Jafar venait d'ouvrir une petite porte dissimulée sous un tapis mural qui donnait sur une pièce magistrale !

— Alors, éblouis ? ajouta-t-il fièrement. Vous pouvez regarder, à distance, mais pas toucher. Il ne faut pas perturber l'harmonie de nos travailleurs !

Ils se tenaient tous les trois sur une passerelle métallique en haut d'une rampe d'escalier, entourée par une barrière. En contrebas, un deuxième escalier dont l'accès était obstrué par une chaîne et un panneau interdit descendait vers un espace gigantesque aux allures de pleine de jeux. Là, une dizaine de femmes tissaient de la laine en chantant sur des métiers chromés insonores. Des enfants souriants jouaient dans des zones vertes à côté de femmes souriantes qui tondaient des moutons, des agneaux, et des animaux de toutes sortes eux aussi souriants ! Des oiseaux volaient en chantant, des danseuses faisaient la danse du ventre en riant sur les rythmes entraînants des percussionnistes eux aussi souriants. Même le flûtiste arrivait à sourire en jouant. Un peu plus loin, des travailleurs tannaient des peaux et d'autres agenouillés, s'inclinaient devant eux.

— Que font ces hommes là-bas ? demanda Mouna.

— Ils prient. Ils remercient Dieu de leur avoir apporté un travail admirable et salubre, ainsi que leur grand chef, le patron de *Textiland*, le *pays du textile* qui les rend si *heureux*. Ils encouragent leurs collègues à mettre tout leur cœur à l'ouvrage. Ils remercient également l'animal qui s'est sacrifié au profit des hommes.

— Comment un animal peut-il s'offrir aux hommes ?

— Nous avons une équipe d'interprètes, les palliateurs, qui comprennent le langage des bêtes. Ils traduisent leurs signes de faiblesse quand ils

arrivent en fin de vie et déchiffrent les messages de certains d'entre eux qui expriment le désir de s'en aller plus tôt. Les palliateurs se chargent de leur expliquer qu'ils ont la possibilité de servir une bonne cause et que leur mort ne sera pas inutile. La plupart acceptent de donner leur chair à ceux qui les ont si bien nourris et choyés pendant toute leur existence.

Mouna était sceptique, elle avait du mal à croire à cette histoire. Elle demanda si elle pouvait rencontrer ces palliateurs, mais le guide lui répondit que non, qu'il fallait respecter le dialogue qui s'établissait entre les animaux et eux, sans les déranger. Une pièce spéciale, interdite aux visiteurs, leur était réservée. L'abattage, l'euthanasie comme il le nommait pudiquement, était également un rituel tenu privé pour ne pas stresser la bête qui devait s'en aller en toute quiétude. Mouna le comprenait, ça avait du sens. Sans même qu'elle ait eu à le mentionner, Jafar entama un autre sujet délicat :

— Vous avez peut-être entendu ces rumeurs qui disent que l'on fait travailler des enfants. En vérité, comme vous le voyez, il y a bien des enfants. Ils adorent venir jouer ici après l'école. Et leurs mères sont très contentes de les avoir près d'elles. C'est comme ça à *Textiland, le pays du textile heureux*.

Les enfants ne ressemblaient en rien à des esclaves. Même si leurs jeux paraissaient un peu répétitifs, ils semblaient s'amuser comme des bambins normaux, juste un peu au ralenti. Sans doute avaient-ils appris à jouer plus sagement pour ne pas déranger le travail de leurs parents. Une bonne éducation donc, se dit Mouna. Satisfaite par ce qu'elle voyait, elle pria le guide de bien vouloir lui expliquer la pollution de la rivière.

— Toujours ces mauvaises langues qui dénoncent

des matières toxiques qui soi-disant sortiraient de nos usines. Mais voyez par vous-même, nous n'utilisons que des produits naturels ! Ça ne vient pas d'ici. Nous ne sommes pas les seuls le long de la rivière, mais nous sommes bien les seules victimes de ces ragots. Nous en souffrons beaucoup vous savez, nous qui faisons tout pour rendre les gens heureux à *Textiland, le pays du textile heureux*.

Et le guide se mit à pleurer. Il sortit un mouchoir de sa poche pour essuyer ses larmes et y plongea son visage.

Mouna se tourna vers Athos et le regarda d'un mauvais œil. C'était ça son usine polluante où se tuaient des enfants au travail ?

Athos lui demanda de s'abaisser et lui murmura à l'oreille : « Méfie-toi des apparences, elles sont souvent trompeuses. »

Mouna descendit la première rampe d'escalier et fit quelques pas en direction de la deuxième. Jafar, qui l'avait suivie de près, comprit ses intentions.

— Tu ne peux pas aller par là, dit-il en la retenant. C'est une zone interdite.

Animé par sa volonté de l'empêcher d'aller plus loin, le guide perdit une petite bille qui s'échappa de son mouchoir et qui tomba aux pieds de Mouna. Elle la ramassa et identifia tout de suite à son odeur et à sa texture le bulbe : un oignon. Jafar le lui arracha violemment des mains. Il l'emballa dans son mouchoir puis fourra le tout dans sa poche.

— J'ai des problèmes de santé, s'excusa-t-il. L'oignon est bon pour ce que j'ai. Puis il haussa les épaules, autour de son visage qui ne portait plus une trace de sa tristesse.

Mouna, fâchée de cette interdiction, allait le bombarder de questions et de remarques quand un

grand boum résonna dans toute la pièce. Derrière Jafar, un chétif ouvrier venait de s'écrouler. Curieux, se dit-elle, qu'un petit bonhomme comme lui produise un tel vacarme.

— Bien, il faut y aller maintenant, la visite est finie. Jafar pressa le pas. Il avait vu l'homme tomber, mais ne voulait pas que l'on s'attarde sur son sort.

— Je crois qu'un des travailleurs a un problème. Il a besoin d'aide. Encore une fois, Mouna tenta d'enfreindre le règlement. Mais la rapidité de Jafar l'en empêcha.

— Ne t'inquiète pas, ses collègues vont s'occuper de lui. Viens, c'est par ici.

Le guide enroula un bras autour de sa taille et attrapa la main d'Athos qui les avait rejoints. Au pas de course, il les entraîna vers la sortie qui se trouvait de l'autre côté de la passerelle.

— Mais... mais... attendez ! avait vociféré Mouna. Et Jafar avait fait la sourde oreille jusqu'à ce qu'ils soient dehors.

Avec le même sourire d'avant visite, le guide reprit :

— J'espère que le tour vous a plu. Et n'oubliez pas qu'en achetant les produits de qualité de *Textiland*, le pays du textile heureux, vous contribuez au bonheur de milliers de travailleurs. Faites-vous plaisir, en leur faisant plaisir ! Si vous voulez bien me suivre.

Athos avait eu raison. Sous ses airs idylliques, cette usine devait cacher bien d'inavouables secrets. Mouna se rappela également une chose qui l'avait frappée. Suite à une erreur d'Athos, dont le sens de l'orientation laissait à désirer, ils étaient arrivés par l'arrière, là où jamais aucun visiteur n'était censé aller. Et ça n'avait rien à voir avec la façade ! De

plus, quand Jafar avait refermé brusquement la porte de la grande salle, elle avait eu l'impression que la vie s'y était arrêtée. Alors qu'aucun musicien n'avait prêté attention à la chute du travailleur — à vrai dire, maintenant qu'elle y réfléchissait, aucune autre personne non plus ne semblait y avoir réagi — ils avaient stoppé de jouer à la fermeture de la porte. Décidée à ne pas en rester là, elle voulait retourner voir. Dans le couloir qui menait à la sortie du bâtiment, à la vue du panneau des toilettes, elle eut une idée.

— Excusez-moi, mais j'ai un besoin urgent. Allez-y, continuez sans moi, je trouverai le chemin toute seule.

Jafar signala qu'ils pouvaient l'attendre. Mais Athos, comprenant que Mouna tramait quelque chose, insista auprès du guide pour sortir prendre l'air, feignant un malaise. Bon gré mal gré, Jafar se résigna.

— Bon d'accord, dit-il. Ne tarde pas trop. C'est facile c'est toujours tout droit. On t'attendra à l'entrée.

Mouna les laissa la distancer. Quand ils furent hors de vue, elle courut vers la grande salle. Alors qu'elle ouvrait la porte après s'être assurée qu'il n'y avait personne autour d'elle, elle entendit un petit clic. Un mécanisme diabolique se mettait en marche : à l'ouverture, tout s'animait; et à la fermeture, tout s'éteignait. Tout était du toc, du chiqué! Les travailleurs étaient des mannequins qui s'articulaient dès que la porte s'ouvrait et que la lumière s'allumait. Les percussionnistes, les danseuses, les enfants... tout le monde s'activait automatiquement. Mouna observait le stratagème. Elle était tombée dans le piège comme sans doute des milliers d'autres personnes avant elle. Elle décida d'aller voir de plus

près et de transgresser l'interdit. À hauteur des ouvriers, les détails n'auraient trompé personne. Mais depuis la passerelle tout en haut, c'était bluffant. Elle fit le tour de plusieurs mannequins, de machines, puis s'arrêta devant un colossal coffre dérobé derrière un des métiers à tisser. Tout en bois, au couvercle arrondi et aux charnières potelées, il était semblable à celui d'un film de pirates. Elle souleva le couvercle. Le coffre était un leurre, lui aussi. Il dissimulait une échelle qui s'enfonçait dans les profondeurs obscures du sous-sol de la fabrique. Elle hésita, avant de descendre. Sa curiosité, autant que sa panique, était sans borne. Elle atterrit dans une longue galerie faiblement éclairée par quelques lampes de sanctuaire pendues au plafond, et au fond de laquelle elle apercevait un étrange fourmillement qui ne faisait aucun bruit. Mais ce silence était rompu régulièrement par un claquement qui lui faisait froid dans le dos. Elle avança, irrésolue, longeant les murs, la peur au ventre. Tous les cinquante mètres environ, des niches dans les parois lui permettaient de s'écarter du trajet rectiligne qui la menait vers cette cohue qui prenait forme. Plus elle s'en approchait, moins elle se sentait sûre de vouloir lever le voile sur le mystère. Dans le dernier renforcement, le onzième, Mouna resta clouée : les fourmis n'étaient autres que des enfants qui travaillaient dans une mine au rythme sec et cinglant du fouet. Elle voulut s'enfuir, mais elle se tétanisa : un des deux gardes qui se tenaient à l'entrée semblait l'avoir repérée. Il fit quelques pas dans sa direction, la main sur son sabre, puis le tira de son fourreau et frappa par terre comme un fou. Des étincelles jaillissaient de la lame qui percutait le sol. Le malabar courait dans tous les sens après quelque

chose, sous les yeux impassibles de son compagnon d'armes. Il asséna plusieurs coups vers cette petite chose rapide sans l'atteindre, avant de lui porter le coup fatal et de la couper en deux. Il rangea son sabre et retourna à son poste. Mouna avait échappé belle. Elle avait été sauvée par un rat qui avait surgi du couloir. Son cœur battait la charade et ses jambes flageolaient. Elle avait mis sa main sur sa bouche pour ne pas crier et elle n'osait la retirer de peur que sa respiration se fasse entendre. Les deux gardes étaient vraiment impressionnants. Ils lui rappelaient les deux vaches à l'entrée de l'usine. Ils avaient des allures d'eunuques. Le sabre à la ceinture, la tête enturbannée d'un tissu blanc contrastant avec les couleurs vives de leur toge, ils fixaient le vide, imperturbables. L'habit trop étroit laissait entrevoir leur nombril. Leur panse, qui n'était pas le résultat d'une castration mais bien de l'abus de bonne chère, semblait vouloir enfanter. Et si leurs bedaines faisaient penser à celle d'une femme enceinte, la similitude n'allait pas plus loin. Ils n'étaient pas là pour mettre au monde. Bien au contraire, ils s'occupaient d'expédier dans l'autre monde tout enfant qui désirait s'enfuir de la mine. Car ils ne gardaient pas un harem de concubines voluptueuses, ni même un jardin d'enfants bienheureux, mais un bagne d'enfants esclaves. Derrière eux sur le flanc gauche, des enfants en guenilles tiraient à l'aide de cordes des charriots remplis de bidons sur des rails de chemin de fer. Chaque bidon était ensuite transporté par un autre enfant qui, après avoir grimpé un interminable escalier, le versait dans d'énormes cuves d'où s'échappait une fumée rouge nauséabonde. Des gardes portant des masques de protection les fouettaient sans relâche en leur criant

qu'ils devaient accélérer la cadence. Sur le flanc droit, des animaux étaient jetés vivants dans des broyeuses après avoir été dépecés par des barbares sanguinaires qui ne prenaient même pas la peine de leur donner la mort avant de les balancer dans les machines. Des femmes maussades arrachaient la peau de moutons, d'agneaux et d'autres animaux avec des couteaux mal aiguisés. Les bêtes criaient, les hommes frappaient, les enfants croulaient sous le poids de leurs fardeaux... Une vision infernale ! Mais un élément étranger se tenait au milieu de ce tableau d'horreur : un homme distingué en costume gris et cravate noire tendait une valise en cuir à un des gardes qui l'accueillait avec joie. Ils discutèrent un instant, puis l'homme prit congé du garde et sortit du cadre visible de la mine.

Mouna sentait les larmes couler sur sa main qui n'avait pas quitté sa bouche. Elle la recouvrit avec la deuxième et serra fortement pour s'empêcher de crier, recouvrant également la base de son nez, l'empêchant de respirer. Elle ferma les yeux et s'accroupit, priant pour que ce spectacle horrible prenne fin.

« Allez viens Mouna, lève-toi. »...

Elle ignorait comment elle avait trouvé la force pour se lever et se laisser entraîner à l'aveugle par une petite main qui s'était emparée de la sienne. Elle avait marché comme un robot déglingué, téléguidée, sans conscience. Elle s'était emmurée dans sa tête, coupée des sons extérieurs, des odeurs, des sensations. Et elle s'était retrouvée là, étendue dans la fausse herbe devant l'usine. Jafar et Athos étaient penchés sur elle, le regard inquiet, attendant qu'elle refasse surface.

— Je crois que toi et moi nous avons mangé quelque chose qui ne passe pas, dit Athos en lui faisant un clin d’œil. Allez, lève-toi maintenant. Nous ne pouvons pas retenir monsieur Jafar plus longtemps.

Mouna se leva, muette, salua le guide et suivit Athos. Ils marchèrent un quart d’heure en continuant le long de la rivière, sans échanger le moindre mot, jusqu’à ce qu’elle ait recouvré ses esprits et qu’elle rompe le silence.

— C’est toi qui m’as sortie de l’usine ?

— Oui.

— Tu connaissais donc bien les lieux, tu savais ce qui s’y passait n’est-ce pas ?

— Oui.

— Et pourquoi n’as-tu jamais rien fait ?

— Fais quoi ?

— Agir pour sauver ces gens, ces enfants, ces animaux.

— Parce que je ne peux rien y faire. Je suis un spectateur, comme toi.

Mouna réfléchit à ce qu’il venait de dire. Elle ne pouvait pas nier avoir vu des reportages sur le sujet. Devant son poste de télévision, elle s’était indignée du travail infantile et des conditions déplorables au sein des usines de textiles. Mais elle n’avait pas résisté à l’appel des boutiques de fringues. Frappée d’amnésie post-télé, elle avait acheté ces vêtements tachés d’infanticide qui dans son cas, allaient si bien camoufler ses rondeurs. Elle avait été spectatrice, comme le disait si bien Athos. Mais les gens enfermés dans la télé étaient sans relief, sans vie. Sa proximité avec les personnes de la mine lui avait fait prendre conscience qu’il y avait bien une réalité tragique indélébile qui se cachait derrière.

— Non Athos. Je ne peux pas l’accepter, je ne

peux plus l'accepter. Il doit bien avoir un moyen d'arrêter ça.

Elle reprit son souffle.

— Il n'y a pas de police dans ce patelin ?

Athos s'immobilisa et la regarda. Il sourit.

— J'ai peut-être une meilleure idée. Nous pourrions aller voir monsieur le maire. C'est l'homme le plus puissant dans la région. Il aimerait renouveler son mandat aux prochaines élections. Il prendra le temps de t'écouter si tu ne lui dis pas que tu viens d'un autre pays et qu'il ne pourra pas gagner ta voix. Il est en période de campagne électorale et les derniers sondages donnent la victoire à son adversaire, avec seulement une voix en plus. Il est très superstitieux et croit aux sondages comme une ouaille en son pasteur. S'il pense avoir une chance de conquérir ton vote, il t'entendra. Et peut-être qu'il agira s'il peut passer ainsi pour un héros. Mais tu devras accepter que ce soit lui le héros, et pas toi.

— Je m'en fous, dit Mouna. Tout ce que je veux c'est mettre fin à ce commerce meurtrier.

— Très bien, suis-moi.

8

Mouna et Athos s'étaient éloignés de l'usine et du cours d'eau. Ils avaient retrouvé les vertes prairies désertes avant de croiser quelques personnes avec lesquelles ils avaient échangé un salut de la tête d'une civilité toute convenue, puis ils étaient arrivés dans une petite ville. Les maisons entièrement de bois étaient nombreuses, modestes et construites dans le même moule : le numéro sur chaque façade était l'unique élément distinctif qui permettrait à un homme trop saoul de ne pas forcer la porte de son voisin. Chaque propriété était entourée d'une barrière métallique anthracite qui délimitait un jardin digne des greens les mieux entretenus des plus beaux parcours de golf ; chaque brin d'herbe y avait été coupé avec la minutie d'un coiffeur de stars. À travers les rideaux des fenêtres, on devinait des tables de salon dressées dans la perfection des jours de grande réception : les assiettes de porcelaine, l'argenterie et les verres en

cristal attendaient leurs invités pour offrir un spectacle fastueux. Dans les avenues rectilignes asphaltées, l'agitation était perceptible, et les véhicules nombreux : calèches, carrioles et chariots se dirigeaient tous dans la même direction. Les pédaleurs et les chevaux y menaient la danse, mais on ne voyait aucun chauffeur de voiture motorisée.

Mouna et Athos suivirent le mouvement populaire et arrivèrent devant la salle municipale. Au centre de la ville, flanquée d'un côté d'une église et de l'autre d'une mosquée — les seuls monuments qui venaient rompre la monotonie du paysage urbain —, la salle ressemblait à un temple.

Les gens y affluaient des rues adjacentes. Il s'y passait quelque chose.

— C'est la grande assemblée du parti de monsieur le maire, déclara Athos en désignant l'affiche électorale à l'entrée.

Effectivement. Le public était accueilli avec une attention toute particulière. Les enfants recevaient un sachet de bonbons, les hommes un porte-clefs et les femmes un parfum. Tous les cadeaux étaient à l'effigie du numéro un de la liste un, qui tenait aujourd'hui son meeting.

Mouna et Athos refusèrent leur cadeau. Mouna refusa également le sachet de bonbons qu'on lui proposa à la place, mais Athos l'accepta, l'ouvrit et dévora son contenu devant la gentille dame qui le lui avait offert. Il lui demanda poliment s'il pouvait en avoir un autre, elle lui répondit politiquement qu'il en fallait pour tout le monde.

La salle était bondée. Assise à la dernière rangée, Mouna ne voyait pas grand-chose. Elle se balançait de droite à gauche en espérant apercevoir la scène que les têtes devant elle dissimulaient. Irritée, elle

baissa le regard vers Athos qui se tenait à côté d'elle bien sagement. Il haussa les épaules en souriant, et Mouna lui rendit son sourire, honteuse de vouloir se plaindre de ce petit désagrément que le nain vivait lui au quotidien. Athos lui demanda de s'approcher ; il avait une révélation à lui faire.

— Avant que ça ne commence, tu dois savoir que le maire est atteint depuis peu d'une maladie inconnue qu'aucun médecin n'a pu soigner. Le problème est le suivant : dès qu'une phrase se termine par le son *a* ou *oi*, monsieur le maire ne peut s'empêcher de rajouter « et blablabla ». Il semble ne pas en avoir conscience et personne n'ose le lui dire. Ne t'étonne pas si son discours te paraît curieux.

Monsieur le maire fit son entrée sous une pluie d'applaudissements. Son grand meeting commençait. Le numéro un de la ville monta sur le podium, fit signe aux plus enthousiastes de se rasseoir et prit la parole.

Mesdames, Messieurs, chers concitoyens, chères concitoyennes, chers amis, chers militants, chers sympathisants, chers fidèles, chers électeurs qui m'avez apporté votre voix, et blablabla,

C'est avec fierté que je me présente à vous aujourd'hui, mais aussi avec joie, et blablabla.

Fier de ce que j'ai accompli, et heureux que vous soyez si nombreux à vous joindre à moi, et blablabla.

J'ai conscience que ces dernières années, il a été difficile pour beaucoup d'entre vous de réaliser ô combien le travail que j'ai accompli a été colossal. Vous avez été nombreux à venir les mercredis à ma permanence. Et j'ai eu le regret parfois, et blablabla,

de ne pouvoir être là, et blablabla. Car ma fonction m'obligeait à me déplacer, à voyager, à partager de somptueux dîners luxueux afin de trouver les moyens qui me permettraient de vous sortir de cette crise économique dévastatrice qui mettait tout le pays en émoi, et blablabla.

J'ai conscience également que les derniers scandales à mon sujet évoqués dans la presse mettent certains d'entre vous dans l'embarras, et blablabla.

Mais ce ne sont que des contre-vérités persistantes. Je n'ai fauté en rien. Et même si les ragots, comme les mégots, laissent souvent des traces qui sont difficiles à faire partir, j'espère que vous oublierez vite ces sales histoires mensongères qui ne me concernent pas, et blablabla. Car la vraie coupable au fond, c'est la crise, vous le savez comme moi, et blablabla. C'est sur elle qu'il faut se concentrer. Et je suis venu vous annoncer une bonne nouvelle : le temps de la récupération est venu, le temps de la disette révolu. Car je vous le dis, ce n'est point timidement, sur la pointe des pieds, que nous sortons de cette crise, mais bien au contraire rapidement, fièrement et à grands pas, et blablabla. Terminé ce temps où un ouvrier, un enseignant ou même un chirurgien devait travailler toute sa vie pour atteindre le montant du salaire qu'un footballeur ou un trader gagnaient en un mois, et blablabla ;

terminé ce temps où tous les membres adultes d'une famille se tuaient au travail, sans relâche, à la sueur de leur front, pour percevoir un salaire de misère qui les empêchait de remplir l'âtre pour se chauffer tout l'hiver, faute de pouvoir se payer suffisamment de bois, et blablabla ;

terminé ce temps où d'honnêtes gens contactaient

leurs religieux plutôt que leurs médecins, car dans l'impossibilité de se payer des médicaments, ils ne pouvaient pour guérir que compter sur leur foi, et blablabla ;

terminé ce temps où des gens commettaient des vols pour subsister, parce qu'ils n'avaient pas d'autres choix, et blablabla.

Terminé ? Cela dépend de VOUS. Car comme vous le savez, j'ai besoin de VOUS pour renouveler mon mandat, et blablabla.

Et si je suis réélu, je vous promets à chacun d'accroître votre pouvoir d'achat, et blablabla, d'avoir votre propre toit, et blablabla, assez de chauffage pour vous protéger du froid, et blablabla, assez de nourriture pour ne plus jamais devoir sauter un repas, et blablabla... Et tout ça, et blablabla, à cette seule condition : apposer à côté de mon nom, une petite croix, et blablabla. Alors je vous le répète : VOTEZ POUR MOI, et blablabla. Citoyens, quand vous serez devant l'urne, dimanche prochain, n'hésitez pas, et blablabla : donnez-moi votre voix, et blablabla. Merci.

S'ensuivit un tonnerre d'applaudissements. Le public était conquis. Les enfants, voyant l'admiration portée à cet homme par leurs parents, avaient un nouveau héros. Leur traditionnel jeu du gendarme et du voleur venait de tomber aux oubliettes, au profit de monsieur le maire et de ses adversaires politiques. Déjà à côté de Mouna, deux enfants avaient commencé les hostilités. Le plus dominant courait après le plus faible en le menaçant de l'annihiler avec son arme la plus redoutable : le blablabla laser. L'autre, qui vraisemblablement n'avait pas apprécié son petit cadeau, lui répondait

qu'il avait une arme tout aussi redoutable qu'il n'hésiterait pas à lui cracher à la figure pour se défendre : les bonbons du maire. Puis ils entamèrent une course-poursuite, se faulant entre les partisans qui se dirigeaient vers le buffet.

Monsieur le maire n'avait pas fait les choses à moitié. Il avait mis les petits plats dans les grands, et il y en avait pour tous les goûts : végétarien, carnivore, kasher, halal, light, gras... Dans un souci évident de tranquillité, il avait veillé à éloigner le plus possible les uns des autres les plats qui avaient tendance à attirer de farouches adversaires. On trouvait par exemple les plats de viande et le kasher à un bout de la longue table, alors que l'halal et le végétarien se trouvaient à l'autre extrémité. Seule une catégorie de mets semblait ne pas craindre les conflits d'obédience : les desserts, au centre de la table, était un territoire qui, au contraire d'un no man's land, devait assurer la rencontre paisible des estomacs bien repus de tous les hommes, quels qu'ils soient.

L'ambiance était à la fête, et Mouna pensait qu'elle n'aurait pas pu tomber à un plus mauvais moment. Athos lui, estimait qu'il fallait sauter sur l'opportunité : un jour comme celui-là, le maire ne pourrait rien refuser. Mais pas évident de l'atteindre. Car il était très convoité et s'affairait, allait et venait d'un groupe d'individus à un autre sur un rythme effréné de serremments de mains. Mouna n'avait pas entendu le message qu'Athos avait soufflé à l'oreille de son voisin et qui était transmis au gros bonhomme chauve, à la dame en fourrure, au jeune homme en costume de groom puis à la demoiselle en robe à fleurs pour arriver enfin au maire, mais le résultat était que le politicien se dirigeait maintenant vers elle.

Il salua d'abord Athos puis la regarda fixement.

— Je tiens à vous dire que vous êtes ravissante, mademoiselle.

— Euh, merci, balbutia Mouna.

— Lorsque je vous ai vue dans cette foule pendant que je faisais mon discours, j'ai été tellement aveuglé par votre beauté rayonnante, qu'il m'a presque été impossible de le terminer.

Ce charmeur a tout du renard dans la fable de la Fontaine, pensa Mouna. S'il croyait tomber sur un stupide corbeau, c'était raté !

— Des rumeurs courent comme quoi vous seriez une indécise, que vous n'auriez pas encore choisi pour qui voter ? demanda le maire, ne voulant pas perdre plus de temps dans la flatterie. Mouna savait donc quel fromage il convoitait.

— J'espère que ce ne sont pas les mêmes rumeurs auxquelles vous faisiez référence dans votre discours, monsieur le maire, répondit-elle sur un ton badin.

— Oh que non ! Mes gens sont sérieux ! Mais au fait, est-ce que mon discours vous a convaincue ?

Certaines oreilles indiscretes aux alentours écoutaient la conversation, c'était le bon moment pour attaquer.

— Justement. J'aurais voulu un complément d'information. Je ne vous ai pas entendu parler du problème de l'usine de textile et je...

— Mouna, et blablabla, c'est votre nom n'est-ce pas, et blablabla ? Le maire, dont le visage s'était déformé, l'avait interrompit brutalement.

— Oui, mais...

— C'est curieux que je ne vous aie jamais vue. Et vous habitez dans quelle rue ?

Monsieur le maire n'avait pas l'intention de la laisser continuer. Sa question la mit mal à l'aise. Elle n'avait

aucune idée du nom d'une rue de cette ville et allait en inventer un quand Athos vint à la rescousse.

— Avenue Quisilie, s'empressa-t-il de répondre.

— Quel numéro ?

— 27, enchaîna-t-il.

— Code postal ?

— 1410.

— Et quel âge avez-vous ?

— Seize ans ! s'écria vaillamment Mouna, contente de pouvoir enfin donner une réponse.

Oups ! se dit-elle. Merde ! se dit Athos. Quels scélérats, et blablabla ! pensa le maire. Car tous les trois savaient qu'à seize ans, on ne vote pas. Le maire leva la main pour appeler quelqu'un qui se trouvait dans le dos de Mouna et Athos. Il leur présenta l'homme qui avait accouru à sa demande, sur un ton dénué de toute affabilité.

— Voici Arthur, mon bras droit, et blablabla. Il va vous raccompagner à la sortie. Je dois aller m'occuper de mes concitoyens, ceux qui comptent. Mais si vous avez des questions, et bien, gardez-les pour vous, méditez-les, et revenez me voir dans deux ans, si je suis toujours là, et blablabla.

Le maire tourna les talons et s'en alla, sans faire de tralala. Mouna resta coite devant son attitude grossière, mais aussi devant le costume d'Arthur qui venait d'apparaître. Car si elle ne reconnaissait pas son visage, elle était par contre certaine d'avoir reconnu ce costume gris et cette cravate noire tendre une mallette à un garde dans la mine. Alors à moins que quelqu'un d'autre ait enfilé ses habits, il s'agissait bien du même homme. Et il était donc bien au courant de ce qui se passait dans l'usine.

— Mais je vous connais vous ! Vous étiez dans la mine...

— Taisez-vous et suivez-moi si vous ne voulez pas avoir d'ennuis.

Arthur poussa Mouna et Athos jusqu'à une pièce à l'arrière de la scène. Il fit signe de déguerpir aux deux militants qui enrroulaient des affiches de monsieur le maire et leur ordonna de ne pas le déranger. Comme un tireur d'élite usant d'une mitraillette, il cribla Mouna de questions : qui était-elle, d'où venait-elle, comment avait-elle entendu parler du maire, comment avait-elle découvert l'existence de la mine... Il soupçonnait qu'elle était une journaliste à la solde des adversaires politiques du maire, qu'elle voulait pondre un article de plus pour le décrédibiliser afin qu'il perde les élections. Mais Arthur n'était pas le bras droit du maire pour rien, et il comprit très vite que les intentions de Mouna n'étaient pas celles qu'il craignait. Elle n'avait que seize ans, était étrangère et n'était au pays que depuis un jour seulement. Elle n'aurait donc aucun crédit auprès de la population, face à la vieille institution que représentait son patron.

Arthur, rassuré, se calma, observant plus qu'écoutant Mouna qui s'était lancée dans un débat idéologique qui ne l'intéressait pas. Elle lui rappelait sa fille rebelle de 15 ans, toujours prête à vouloir aider les plus démunis quand il s'agissait d'ajouter son nom sur une liste de défenseurs des droits de l'homme ou des animaux, mais toujours abonnée absente quand il s'agissait de se mobiliser physiquement.

Peut-être était-ce pour cette ressemblance qu'il lui accorda un temps de parole bien plus long que ce qu'il accordait généralement à d'autres accusateurs. Ou peut-être simplement parce que ça lui permettait de souffler un peu au milieu de toute cette agitation préélectorale. Lorsqu'il émergea de ses pensées, il se

rendit compte que Mouna avait terminé sa harangue et qu'elle attendait une réaction de sa part.

— Vous ne m'écoutez pas, je le vois bien, ragea-t-elle.

— Si si, répondit-il vaguement.

— Alors, qu'est-ce que je disais ? insista Mouna, certaine que son interlocuteur ne pourrait pas répéter.

Et comme si son inconscient avait tout enregistré, à son grand étonnement, Arthur s'écouta répondre : « Tu disais que c'était honteux et qu'on faisait tout ça pour le fric ! » Mais comme il n'avait aucune idée de ce que Mouna avait dit avant, ou du contexte de sa phrase, il enchaîna rapidement, crispé d'avoir été pris au piège et voulant s'en sortir au plus vite :

— Est-ce que tu as idée de combien coûte une campagne électorale ?

— Non, répondit Mouna. Elle ignorait tout de la politique dans sa ville, il n'y avait aucune chance qu'elle sache comment ça fonctionnait dans ce pays.

— Et bien tant mieux, cela ne te regarde pas, proféra Arthur qui avait mentalement décidé d'accorder encore deux minutes à cette conversation, mais pas une de plus. Et ce n'est pas non plus à monsieur le maire de se soucier de la provenance de ses fonds de campagne, il a déjà assez de travail pour se faire réélire.

— Ah, mais moi je sais, je connais les chiffres, dit Athos en levant le bras et en sautillant. Enfin, je connais les plafonds des budgets de campagne imposés par la loi et que les candidats ne peuvent pas dépasser. Et à ce que je vois, ils sont largement dépassés.

— Ah toi, le nain, ferme-la, riposta Arthur qui n'avait plus aucune envie de retenir sa langue. Je ne

t'ai rien demandé. Si demain la loi dit qu'il faut au moins avoir un mètre soixante pour avoir le droit à la parole, tu fais quoi? T'arrêtes de parler? Et si toi la grosse la loi t'impose de faire régime, tu peux m'assurer que tu ne mangeras pas en cachette? Et bien pour monsieur le maire, c'est pareil. Il essaie de suivre le régime qu'on lui impose, mais parfois il craque. La loi est un mauvais diététicien qui impose le même régime à tout le monde, sans tenir compte de la physionomie de chacun. J'aide monsieur le maire à respecter le régime le plus possible, tout en lui accordant des petits écarts de temps en temps. Les régimes stricts ne sont bons pour personne, on ne le dira jamais assez.

Le ton d'Arthur avait monté. Il savait frapper là où ça faisait mal et traiter Mouna de petite grosse était le genre de coup bas qu'il assénait sans état d'âme.

— Mais le régime de votre maire est celui d'un ogre dévoreur d'enfants! s'insurgea Mouna. Je les ai vus travailler comme des esclaves à la mine. Rien ne peut justifier ça, surtout pas les besoins d'un mégalo. C'est dans leur famille et à l'école que ces enfants devraient se trouver, une école payée par votre patron!

Mouna s'étonna elle-même d'avoir plaidé en faveur de l'école. Car s'il y avait bien un endroit où elle se sentait mal, c'était là. Elle y avait subi les plus fortes moqueries. Mais elle se rendait compte aujourd'hui que, par rapport aux mauvais traitements des enfants esclaves dans les mines, ce qu'elle avait vécu relevait de l'anecdote.

— Ces enfants n'ont plus de famille, ils sont orphelins. Et ils devraient aller à l'école? Pour quoi faire? Pour qu'ils apprennent à compter de l'argent

qu'ils n'auront jamais et à lire des romans qu'ils ne pourront jamais acheter? L'école est menteuse et cruelle. Elle donne des espoirs aux enfants orphelins que leur vie adulte aura vite fait d'enlever. Alors que là-bas, à l'usine, on ne ment pas. On leur fait gagner du temps. Ils apprennent directement le métier auquel l'école les aurait de toute façon menés. Là-bas, ils ont un toit et de la nourriture.

— Bien sûr! Si vous appelez toit une grotte, je me demande à quoi ressemble ce que ce vous nommez nourriture!

— Tu as quelque chose contre les troglodytes?

— Non, mais...

— Et ce qu'on leur donne à manger, tu l'as vu?

— Non, mais j'imagine...

— Oui, tu imagines beaucoup jeune fille. Tu as l'imagination débordante!

— J'ai vu de mes propres yeux les coups qu'on leur assénait comme à des animaux maltraités!

— Une méthode à l'ancienne qu'il faut peut-être un peu revoir, j'en conviens. Mais il faut bien maintenir l'ordre.

— Vous m'écoeurez, vous êtes infâmes! En plus des enfants il y a l'eau que vous polluez, les animaux que vous massacrez...

— Et les gens que nous habillons et que nous nourrissons! Je crois d'ailleurs reconnaître les vêtements que tu portes. Quand tu les as achetés, tu ne t'es pas souciée de savoir d'où ils venaient. Et si même tu l'avais su, est-ce que tu y aurais renoncé? Arthur affichait un sourire narquois.

Meurtrie par l'estocade qu'il lui avait portée, Mouna marqua un temps de réflexion trop long qui bénéficia à son adversaire.

— Je...

— Rien du tout ! J'en ai fini avec toi et le nain. Que je ne vous revoie jamais dans les parages. Monsieur le maire a le bras droit très long, et vous ne vous imaginez pas de quoi je suis capable.

Mouna était choquée, estomaquée. L'homme n'avait répondu à aucune de ses questions et il s'en était sorti en faisant des pirouettes rhétoriques, en remplaçant une réponse par une autre question, en mentant, en déformant, en ironisant, en menaçant. Face à cette mauvaise foi au service de l'inhumanité, elle était impuissante. Elle avait l'impression d'être David face à Goliath. Sauf qu'autour d'elle, il n'y avait aucune pierre à catapulter pour renverser le géant. Voyant son désespoir, Athos la prit par la main.

— Viens, ça ne sert à rien Mouna, allons-nous-en.

Elle se laissa tirée par Athos jusqu'à la sortie, inerte, comme un vieux chêne abattu.

Dehors, l'obscurité envahissait les rues. Athos, qui ne voulait pas s'éterniser dans les parages, lui proposa d'aller passer la nuit dans une grange du village voisin. Elle opina du bonnet et le suivit, amorphe et voûtée, comme si le poids de toute la médiocrité humaine lui était tombé dessus.

9

Tout le long du chemin, Athos avait travaillé à lui remonter le moral. Et il faut dire qu'il y était arrivé. Il l'avait fait rire en imitant des animaux. Mais il lui avait fait peur aussi, en se cachant derrière un arbre et en réapparaissant derrière un autre en grognant comme un monstre. Les idées sombres de Mouna s'étaient éclipsées aux dernières lueurs du soleil et ses sens étaient à nouveau en éveil.

L'étable n'était pas très grande. Il ne restait pas beaucoup d'espace libre. Un bœuf énorme et un âne au volume de cheval se dressaient sur leurs pattes au milieu de celle-ci. Ils mastiquaient de la paille en se regardant, comme de vieux amis cowboys qui chiqueraient ensemble du tabac en se racontant des histoires autour d'un feu de camp.

Athos, qui n'avait pas froid aux yeux, se fit son petit coin et s'endormit, entre le bœuf et l'âne gris. Il avait à peine fermé l'œil qu'il annonçait déjà que la

nuit allait être longue : son ronflement aurait tenu éveillé un sourd ! Mouna siffla, chanta, lui donna de petits coups de coude dans les côtes. Rien. Il ne bronchait que des bronches.

C'était la première fois que Mouna couchait dans une étable. Elle ne savait pas comment se mettre et se retournait sans cesse pour trouver une position confortable. Il lui manquait quelque chose. Elle attrapa un ballot de paille pour s'en faire un oreiller. Trop épais. Elle en défit le lien et commença à en retirer des tiges en vue de l'aplatir. Satisfaite de sa nouvelle épaisseur, elle le remit sous sa tête et ferma les yeux. Mais il y avait encore quelque chose qui la dérangeait. Elle sentait qu'à un endroit de son oreiller, sa consistance était anormalement dure. Elle se releva et le tapota. Sa main choqua contre quelque chose. Elle creusa davantage en écartant prudemment la paille. Au centre du ballot, dont il ne restait à présent presque plus rien, elle découvrit un objet étrange qu'elle ne reconnut pas tout de suite. Elle pensa d'abord à une cruche, mais sa taille était trop petite et sa forme trop allongée. C'est alors qu'elle se rappela avoir vu dans un livre d'images cet objet de porcelaine. Il s'agissait d'une saucière. Elle était toute blanche, avec un fin filet doré sur son pourtour et un couvercle. Un peu de terre la tapissait et rendait une inscription sur son flanc illisible. Mouna la frotta. À sa grande surprise, de la fumée qui piquait au nez, aux yeux et à la gorge sortit du bec verseur. Mouna la lâcha, toussa, éternua et se retourna pour respirer. Quand elle fit à nouveau demi-tour, un petit homme bronzé avec un sombrero se tenait debout, le dos collé contre le cul du bœuf. Il tirait sur un gros cigare qui fumait plus que les cheminées d'une usine à charbon. Il avait une

guitare en bandoulière autour du cou, qu'il fit sonner en plaquant quelques accords bien rythmés.

— Hola qué tal?, Yé souis lé yénie mariachi de la lampe, chanta-t-il.

Et il joua un autre riff dévastateur.

— Tu n'es pas sorti d'une lampe, mais d'une saucière, lui rétorqua Mouna étonnée.

— Carajo, yé encore atterri au mauvais endroit, dit le génie en lâchant la guitare.

— Pour un génie, tu n'as pas l'air très malin !

— Si tou continues yé m'en vais. C'est ça que tou vou... vi... veueux ?

— Non, excuse-moi. Je ne voulais pas te vexer. Reste, s'il te plaît. Encore un susceptible, se dit-elle.

— Très bien. Yé ne demande pas à me faire prier, mais quand même, yé ma fierté. On est ouin poco à l'étroit ici. Désolé pour la fougée. La Havane n'est plous ce qu'elle était. Dans le temps ces cigares étaient bien meilleurs, bien plous pous. Mais maintenant ça ne vaut plous rien depuis les accords avec... Bon, assez discouté on va commencer. Il va falloir faire vite parce que yé souis pressé. Yé d'autres lamp... enfin, récipients, à vissiter.

— Tu peux m'exaucer trois vœux ? demanda Mouna tout excitée.

Elle avait lu Aladin et rêvé qu'un jour un génie jaillisse d'une lampe (même si elle n'avait jamais pensé en voir jaillir un mexicain). Lorsqu'elle tombait sur une lampe, au détour d'une boutique des souks, d'un grand magasin ou d'ailleurs, elle ne pouvait s'empêcher de l'astiquer, prétextant retirer la poussière de l'objet. Sans jamais avoir rencontré de succès, elle n'avait jamais préparé d'autres vœux que celui de s'envoler vers le palais que maintenant elle connaissait. Elle n'avait donc jamais pensé à ce

qu'elle pourrait demander d'autre. « Comme c'est stupide, se dit-elle. Avec ce génie pressé, je vais être sous le stress, perdre mes moyens, et je n'aurai pas le temps de trouver des idées avant qu'il ne s'en aille. »

— Non, yé n'exhausse pas de vou, de vi, de veueueu, bredouilla le génie énervé par ses difficultés de prononciation. Cependant, ajouta-t-il après avoir pris une longue respiration pour se calmer, yé beaucoup voyayé et yé connais tous les recoins de l'Ounivers et...

— Ce qui ne t'empêche pas de confondre une saucière avec une lampe, interrompt Mouna en souriant.

— Tou recommences ?

— Excuse-moi, continue.

— Tou dois avouer qu'ils ont la même forme, c'est trompeur. Yé dissais donc que rien de l'Ounivers, ou presque rien, n'est oun secreto pour moi. Tou peux me posser trois questions auxquelles yé répondrai. Choisis-les bien, car tou n'auras pas droit à oun seule de plous.

Mouna était un peu déçue. Elle espérait tomber sur un vrai génie et non pas sur ce « monsieur je sais tout » qui voulait tester ses connaissances comme dans un quizz télévisé. Elle réfléchit. Et pourquoi ne pas commencer avec une question existentielle qui lui apporterait un savoir unique et appréciable ? Le sens de la vie, la raison d'être sur terre, voilà certainement un des grands mystères qu'elle aimerait élucider. Elle hésitait, et son génie s'impatientait. Il avait écrasé le reste de son cigare dans la saucière et tapait du pied. Mouna pensa au monde, à la... Ça y est, elle avait trouvé.

— Qu'il y a-t-il après la mort ?

Le mariachi s'immobilisa. Il n'y avait plus un bruit, à part celui d'une mouche qui tournoyait au plafond. Il inclina la tête vers le haut pour l'observer et ses gros yeux globuleux suivirent son mouvement. La mouche se rapprocha de lui. Avec la précision d'un horloger et la rapidité d'un jaguar, le génie la saisit d'une main et la plaqua contre le dos de l'autre, comme on le fait en jouant à pile ou face avec une pièce de monnaie. Il leva la main et regarda l'insecte écrasé. Il semblait y voir quelque chose. Il semblait lire dans les entrailles de la mouche comme un augure romain pouvait le faire dans les viscères d'une pie ou d'une corneille. Puis il toisa Mouna.

— Yé né sais pas, mauvaise question. Autre question. Il ne t'en reste plous que deux.

— Mais c'est de l'arnaque!, hurla Mouna. Tu fais ton malin, mais tu ne sais rien. Tu es un génie de pacotille. Tu...

— Oh là! On se calme yeune fille! Yé dit que tou avais droit à trois questions, yé n'ai yamaï dit que tou aurais trois réponses satisfaisantes. Et puis yé dit trois, car comme ça y'avais plous de chance de pouvoir répondre correctement à au moins l'oune d'entre elles.

— Tu te fous de moi ?

— Non. Ah, elle était facile celle-là. Plous qu'oune question et yé m'en vais.

— Argh! Espèce de... Mouna se tut. Elle ne voulait pas perdre sa dernière chance. Il fallait qu'elle se concentre. Plus qu'une question. Mais oui! C'est bien sûr! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt? Si le génie avait autant voyagé, il n'aurait pas de mal à répondre.

— Où se trouve l'arbre de la connaissance ?

— Dans le jardin d'Eden, pardi ! Et hop, ça fait trois. Hasta la vista, baby ! Le mariachi claqua des doigts et disparut.

Il n'y a pas que les cigares havanais qui ne sont plus ce qu'ils étaient, les génies non plus, pensa Mouna.

Elle se pencha et vit l'inscription en petits caractères sur la saucière. Elle la ramassa et lut : « Propriété de monsieur le Baron. »

« Pffft, vraiment aucun intérêt. » Elle jeta la saucière plus loin dans l'étable et se coucha. Athos n'avait pas bougé mais ses ronflements s'étaient estompés. Mouna se lova dans la paille et tenta de s'endormir. Mais son esprit gambergeait. Elle revoyait sa journée, les horribles personnages qu'elle avait croisés sur son chemin. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas du tout avancé dans sa quête de la clef. Pire encore, personne n'était au courant, même pas Athos. Dans ces conditions, comment pouvait-elle espérer la trouver ? Seule, elle n'y arriverait pas. Elle doutait de l'existence de cette clef, mais si elle rencontrait quelqu'un qui en aurait entendu parler, au moins ça lui donnerait de l'espoir. Elle devait se bouger au plus vite. Mais une bonne nuit de sommeil lui serait très favorable. Elle se retourna plusieurs fois dans la paille avant de trouver une position vraiment confortable. Elle sentit la fatigue la gagner peu à peu.

10

Cette première nuit, le Baron lui apparut en songe. Il se tenait debout à côté du guéridon dans le grand hall de marbre. Il avait l'air tellement réel que Mouna voulut le toucher. Et c'est là qu'elle se rendit compte que c'était un rêve, car jamais dans la vie réelle elle n'aurait eu besoin de toucher quelqu'un pour vérifier qu'il existait vraiment.

Elle ouvrit la bouche pour lui parler, mais aucun mot n'en sortit. Elle ne pouvait que l'écouter, avec toute son attention.

« Enfin au repos ! Ton corps est allongé, il se repose, il est au garage pour la nuit. Et c'est le moment que choisit ton esprit pour faire un bilan. Car ton corps est une machine Mouna, et rien de plus. Une machine assez complexe certes, mais qui demande le même type d'entretien que celui qu'apporte un conducteur à sa voiture. Un nettoyage régulier, du bon carburant, un petit entretien, un grand, puis un check-up annuel pour voir si tout fonctionne bien. Et bien sûr, la faire tourner

régulièrement. Une fois que tu as compris son principe de base, tu peux l'entretenir sans trop d'efforts.

Par contre, l'esprit lui, c'est autre chose. Son mécanisme est d'une complexité sans égal, à part peut-être les lois qui régissent l'Univers.

Ton esprit te réclame des aliments, alors que ton corps lui ne te réclame que des nutriments. Ton esprit veut du goût, de la variété, du sucré, du salé... alors que ton corps a besoin de combustible pour faire avancer sa machine, peu importe son goût ou son odeur pourvu qu'il soit celui adapté à sa mécanique. Ton esprit réclame de la quantité et de l'abondance pour assouvir ses besoins, ton corps demande de la qualité et de la juste mesure pour assurer son bon entretien. Ton esprit répond à toutes sortes de stimulus visibles et invisibles, à des croyances, à des humeurs, à des sentiments, alors que ton corps ne répond qu'à son environnement et à ce que lui transmet ton cerveau. Ton esprit est infini alors que ton corps est limité par son enveloppe. C'est cette dualité qu'il faut apprendre à gérer et à unifier, grâce notamment à ce que tu manges. Car la nourriture est le lien qui permet la survie de l'esprit au sein de la matière. C'est donc quelque chose de très important. Si tu espères faire tourner un moteur à essence avec du diesel parce que ça coûte moins cher ou que tu préfères son odeur, c'est peine perdue, tu sais que ça ne marche pas. Et tu crois que c'est une idée plus intelligente quand tu essaies avec ton corps ? Quand tu imposes à ton corps un régime qui ne lui convient pas, il tombe en panne, comme ta voiture. Il y a de ces pannes sans importance auxquelles on ne prête pas beaucoup d'attention. On se dit que ce n'est pas grave et que ça passera. Et parfois ça passe, mais

parfois ça casse. Alors pour que ça passe, parfois, tu donnes un petit coup de pouce à ton véhicule. Tu changes son alimentation, comme ça, sans savoir, sur base de ce que tu as lu dans un magazine people ou après avoir vu les résultats d'un régime miracle sur un ami déprimé. Et tu te dis que c'était bien peu de choses après tout, et que tu peux reprendre la route. Au jour le jour, sur de petits trajets, ça roule bien. Mais dès que les distances s'allongent, tu t'essouffles rapidement et te rends vite compte que ton véhicule peut lâcher à n'importe quel moment. Tu es nerveuse, mal assise, hésitante, apeurée... et tu ne profites plus du voyage, du paysage, de la vie. Tu appuies sur l'accélérateur pour arriver plus vite à destination. Et plus tu accélères, plus tu consommes ; au plus tu consommes, au plus il faut faire le plein. Aveuglée par le besoin d'arriver rapidement à bon port, sans même te rappeler vraiment la raison d'avoir pris cette route, tu fonces avec tes œillères sur ces autoroutes balisées qui te rassurent, mais qui au fond, t'ennuient. Car ton esprit éveillé se sent inutile dans un corps amorphe. Il a besoin de lui pour faire ses escapades. Si tu lui donnes la liberté qu'il demande, si ton corps peut l'emmener découvrir des terres inconnues qui vont éveiller et entretenir sa curiosité, alors il commencera lui-même à se transformer et à veiller à apporter à ton corps ce qui lui assurera sa plus grande mobilité, afin de partir toujours plus loin, à l'aventure. Il le nourrira de choses saines et choisira le bon carburant pour lui assurer le meilleur voyage possible. Ouvre ta conscience pour savoir ce qui est bon pour toi et ne la referme pas autour de ta connaissance. Car le monde change, et ce qui est bon aujourd'hui ne le sera peut-être plus demain.

« Fais attention aux difficultés sur ta route et reste vigilante. Lorsque tu risques l'accident et que tu cherches à éviter un obstacle, concentre-toi sur la route qui te permettra de l'éviter et non sur l'obstacle lui-même. Car ton véhicule ira là où tu porteras ton attention.

Alors tant que tu as des problèmes de poids et que tu focalises ton attention sur eux, tu fonces droit dessus. Au moment de l'impact, au moment où tu te rends compte que c'est trop tard, ça fait mal. Horriblement mal. Le choc est terrible et la convalescence peut prendre des années à la suite d'un grave accident. Parfois même, elle laisse des cicatrices dont on ne guérit pas.

Comme tout le monde, tu prends du poids petit à petit, à la manière d'un conducteur qui se laisse gagner par la fatigue. Le poids et la fatigue sont insidieux. Au moment où tu perçois que tu en as trop, quand tu as perdu le courage de lutter, l'un et l'autre te font fermer les yeux et t'en remettre aveuglément à la fatalité. Tu continues de rouler, d'avancer, inconsciente, vers l'accident. Alors, ne te mets pas en pilote automatique Mouna. Sois consciente. Toujours. Et si la route est longue et difficile, arrête-toi en chemin et repose-toi. Car ce n'est pas parce que ton esprit pilote ton corps que ta vie doit être une course sur un circuit monotone. Respire, prends plaisir, prends le temps, découvre. Vis. »

Le Baron se rapprocha de la porte dont la ciselure sur la poignée représentait une balance à plateaux, l'ouvrit, et fit signe à Mouna d'y entrer. Elle se retrouva dans un tribunal où se tenait un procès. L'accusé, un petit garçon qui devait avoir à peine dix ans, attendait le verdict devant la foule et la Cour. À

côté de lui, un arbitre en polo rayé noir et blanc, le bras levé, regardait le cadran du pèse-personne sur lequel le garçon se trouvait. Tout le monde retenait son souffle, jusqu'à ce que l'arbitre baisse le bras et crie : « Honte ! » Et toute l'assemblée se mit à huer l'enfant. Un policier le fit descendre et le raccompagna à la sortie comme un prisonnier à sa cellule. La foule se calma aussitôt. Le Baron se tourna vers Mouna et lui dit que c'était à son tour. Elle devait passer à la pesée. Elle s'avança d'un pas de condamné dans un silence de mort. Elle regarda le cadran du pèse-personne et s'aperçut qu'il n'avait pas de chiffre. Les mots remplaçaient les kilos. « Honte ». Le poids du petit garçon avait été celui de la honte. Elle mit un pied sur la balance et les mots défilèrent : joie, tristesse, avarice, compassion... « On ne triche pas, lui cria l'arbitre. On met les deux pieds dessus et on ne bouge plus. » Mouna monta, ferma les yeux et attendit le jugement. Elle sentit sur son visage le vent produit par le bras de l'arbitre qui tombait comme un couperet. Elle ne comprit pas ce qu'il avait dit, mais elle fut soulagée quand elle entendit la foule l'acclamer. « Bravo Mouna... félicitation... Continue ! » Elle rouvrit les yeux et lut son poids : « conscience ». Un homme vint la chercher et la reconduisit dans le couloir. Monsieur le Baron la félicita et l'invita à retourner dormir pour récupérer des forces. Car demain allait être une longue journée...

11

Mouna se leva du bon pied, malgré un réveil brutal : le coq s'était égosillé comme un chanteur enrhumé aphone qui cherchait désespérément à moduler sa voix. Elle avait eu un sommeil réparateur et bien qu'elle n'avait rien mangé ni bu depuis plus d'un jour, elle se sentait comme rassasiée. « Qui dort dîne », pensa-t-elle. Mais elle eut le sentiment en se remémorant son rêve que le sommeil à lui seul n'avait pu remplacer un bon repas. « Qui rêve dîne », corrigea-t-elle. Là maintenant, elle était d'accord. Athos dormait toujours et n'avait pas bougé d'un fétu de paille depuis la veille. Elle attrapa le saucier du génie et lui porta un regard neuf. « Propriété de monsieur le Baron ». Un bien bel objet, à la lumière d'un jour nouveau. Elle se mit à rire. Le saucier reflétait son visage, en lui donnant un peu plus de courbes que ce qu'il en avait déjà. Et ces courbes étaient celles d'un portraitiste bien maladroit qui tremblait affreusement du crayon ! Sur

le fond plat de l'objet par contre, le dessinateur s'était beaucoup plus appliqué. Mouna se voyait telle qu'elle était vraiment. Enfin, telle que la percevait le cul d'une saucière ! Elle remarqua un petit quelque chose sur sa figure qu'elle ne pouvait identifier ni même cibler, mais qui lui rappelait sa mère. Le fameux air de famille sans doute. Elle laissa de côté la saucière et, après s'être assurée qu'Athos dormait toujours, elle commença à se tâter les bras, le ventre, puis les cuisses... toutes les parties de son corps qui lui semblaient disgracieuses. Là aussi, il y avait un air de famille. Son père était assez mince, mais, ayant un faible pour les femmes fortes, il avait épousé sa mère, dont Mouna avait épousé les formes. L'hérédité physique dans sa famille était une histoire de femmes. La mémoire généalogique de sa mère ne remontait pas plus loin qu'à l'arrière-grand-mère de Mouna et clairement, elle avait été une femme forte, comme toutes ses descendantes. La lignée masculine quant à elle tirait son hérédité sur les bonnes mœurs de son époque, s'affinant à travers les temps, de génération en génération. Mouna était fille unique et elle se demandait si elle n'aurait pas été jalouse de son frère, si comme sa mère, elle en avait eu un qui soit resté tout aussi longiligne. Mais elle se dit que, ayant également hérité de son caractère affable, elle ne lui en aurait pas tenu rigueur et elle aurait aimé son frère avec la même intensité que sa mère aimait le sien.

En se palpant les hanches, elle pensa à son amie Léa, une petite grosse comme elle. Léa avait perdu beaucoup de poids il y a deux ans, suite à un régime draconien. Mais elle avait gardé le bassin large et les sales gosses du collège se moquaient toujours de sa silhouette, la comparant au ballon qu'utilisait le prof

de chimie pour faire ses expériences, là où anciennement ils la comparaient à un gros ballon de baudruche. Elle avait repris ses kilos, et quelques-uns en prime de fidélité. Mais pendant la reprise de poids de sa copine, Mouna avait observé que, lors de sa transformation, entre les deux extrêmes, il y avait eu ce moment parfait où toutes les justes proportions semblaient avoir été atteintes. Mais ce qui fonctionnait pour Léa ne marchait pas pour elle. Sa perfection à elle devait certainement se situer plus proche de la maigreur. Ou peut-être pas finalement, songea-t-elle.

« Bon, ce n'est pas tout ça, mais il va falloir que je trouve cette clef », murmura Mouna pour se motiver à bouger.

Elle secoua Athos qui se réveilla enfin, en ronchonnant ; il n'était pas du matin. Mouna lui expliqua toute son histoire (elle ignorait qu'Athos la connaissait déjà !) : son enlèvement, sa rencontre avec le Baron et son besoin de trouver la clef pour être libérée. Quand elle eut fini, Athos lui fit un grand sourire : « Il fallait me le dire plus tôt. Je sais où est ta clef, je peux t'y emmener. » Le visage de Mouna s'illumina. Elle n'avait bien sûr pas totalement confiance en lui, mais il y avait quand même une lueur d'espoir. Elle le pressa de se préparer à partir, ce qui ne prit que quelques secondes vu qu'il n'y avait rien à préparer. Ils saluèrent le bœuf et l'âne en les remerciant de leur passif accueil et s'éclipsèrent dans la campagne. Ils marchèrent à travers des prés, puis des bois et arrivèrent à une cascade. Elle s'écoulait du haut d'une falaise dont la roche argentée se reflétait dans l'eau. Les rayons du soleil ricochaient sur la cascade et éblouissaient Mouna qui, figée d'admiration, ne pouvait s'empêcher de cligner des yeux.

— C'est beau hein ?

Absorbée par le paysage, Mouna ne répondit pas. Elle s'assit en tailleur et respira profondément. L'air avait cette odeur d'après orage qu'elle adorait. Elle médita un instant, puis se leva et rejoignit Athos qui l'attendait au pied de la falaise, à quelques pas du bassin dans lequel se déversait la chute d'eau.

— C'est par ici Mouna.

— Par ici quoi ?

— Le jardin dont tu m'as parlé.

Non, il devait se tromper. Le creux dans la roche par lequel il fallait passer était plus étroit que le profil de Mouna.

Athos lui expliqua que se faufiler était tout à fait possible, il l'avait déjà fait. Ça demandait juste un peu d'adresse. Il avait conscience que pour elle ce serait sans doute plus compliqué. Mais qui ne tente rien n'a rien, lui avait-il dit. Et qui tente de forcer un passage trop étroit reste coincé, lui avait-elle répondu. Après lui avoir lancé un regard assassin, Mouna s'y était essayée, sans succès. Fort heureusement elle n'était pas restée coincée longtemps, car Athos l'avait dégagée avec une force qui lui avait presque arraché le bras. Mouna cherchait farouchement une solution.

— Je ne passerai jamais par là, je suis trop grosse. On peut peut-être escalader la falaise ?

— Impossible, c'est bien trop haut et bien trop dangereux.

— Alors il me faut un outil pour élargir l'entrée.

— Tu veux résoudre le problème par le mauvais bout Mouna. Tu n'as aucune chance d'agrandir l'ouverture.

— Pourquoi ?

— Tu penses pouvoir atteindre l'Eden à l'aide d'un marteau piqueur ? Vraiment ? Cette roche est la plus

précieuse et la plus dure qu'il existe. C'est de la lonsdaléite. Et tu ne trouveras aucun outil dans la région pour en retirer ne fût-ce qu'un éclat de la taille d'une tête d'épingle.

— Que dois-je faire alors ?

— Prendre le problème par l'autre bout.

— Hum... Si je ne peux pas agrandir l'ouverture, j'imagine que c'est mon corps que je dois amincir c'est ça ?

— Exactement.

Mouna analysa la situation. Non seulement elle devait rester à jeun pour décrocher la clef, mais en plus elle devait s'affiner pour atteindre le jardin. Elle regarda à nouveau le passage pour en évaluer le diamètre. Combien de temps cela allait-il lui prendre ? Des jours, des semaines, des mois ? Elle ne voulait pas s'éterniser en cette terre hostile. Mais elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas de solution.

— Aide-moi Athos, s'il te plaît.

— Ce qu'il te faut, c'est perdre des kilos rapidement.

— Mais je ne mange rien, je ne crois pas que je peux maigrir plus vite que ça.

— Peut-être que si. Nous pouvons aller voir l'une ou l'autre personne du pays qui pourrait t'aider. Je peux te guider si tu veux.

— Bien, on fait ça alors. Par où commence-t-on ?

— On peut essayer le gymnase. Rien de tel qu'un peu de sport pour éliminer les kilos. Mais je te conseille de boire avant de partir. Rien n'est plus pur que cette eau et tu n'en trouveras pas de meilleure ailleurs.

Dans ce cas, Mouna n'y voyait pas d'opposition. Elle porta un peu d'eau à sa bouche et se mit à frissonner. Elle avait imaginé le goût de la pureté comme quelque chose de neutre, sans saveur. Mais au

contraire, ce qu'elle buvait avait le goût de la vie et de sa diversité.

Il lui suffisait de penser à une saveur pour que l'eau s'en imprègne. Du lait, des pommes, des ananas, des fraises, des tomates, des carottes, du miel, du chocolat... Elle passait mentalement en revue tout ce qu'elle aimait et qui donnait à chaque fois une nouvelle saveur au liquide. Elle serait restée des heures à étancher sa soif plus que de raison si Athos ne l'avait pas rappelée à l'ordre : à la gym !

12

« Je rêve ou je viens de voir entrer un indien dans la salle de sport ? »

Mouna ne rêvait pas. Athos lui expliqua qu'elle avait aperçu un des rares aborigènes qui restaient dans la région. Quelques tribus seulement avaient résisté à l'invasion moderne. On en ignorait le nombre exact, mais on estimait qu'ils étaient moins de mille individus à continuer de mener une vie nomade, loin de toute civilisation. De temps en temps, la curiosité poussait un petit groupe d'entre eux à venir explorer les environs. Le plus souvent, on les laissait faire car ils ne représentaient aucune menace. Il arrivait quelquefois qu'on leur prie de quitter les lieux quand leurs questions devenaient trop embarrassantes.

Mouna entra la première dans le gymnase flambant neuf qui proposait à tout nouvel arrivant une séance gratuite d'entraînement suivie par un pro du sport et de la nutrition. En plus de suer sur les machines, les

conseils d'un expert allaient certainement lui être utiles pour accélérer sa perte de poids.

À l'accueil, elle s'adressa à la coach Marie en lui demandant si elle pouvait profiter de l'offre tout de suite. La coach l'invita à attendre Tony l'expert, To le pro pour les habitués, qui ne saurait tarder. Et pour patienter, elle lui donna le formulaire à remplir impérativement avant de commencer l'entraînement.

Mouna et Athos s'assirent autour d'une table, non loin de la petite tribu d'aborigènes composée d'une quinzaine d'hommes qui observaient les gens dans la salle. Tous étaient pieds et torsos nus, vêtus de pagnes et de coiffes en plumes. Leur peau était tatouée et peinte de signes tribaux, incompréhensibles aux yeux des non-initiés dont elle faisait partie. Ils s'agitaient et désignaient régulièrement un type qui se trouvait dans l'autre coin de la pièce. Celui-ci faisait un jogging sur un tapis roulant, entouré de machines de musculation. Il avait tout d'un homme moderne : son training était fluo, ses baskets étaient fluo, et même les écouteurs sur ses oreilles étaient fluo. Mouna s'imagina que dans l'obscurité, il aurait pu être vu depuis l'espace.

Marie jetait un œil inquiet sur le groupe d'aborigènes. Hésitant entre intervenir et laisser faire, elle donna un coup de téléphone qui apaisa sa tension. Elle se plongea dans son ordinateur, soulagée de pouvoir les ignorer. Une voix criant son nom s'éleva de l'arrière-salle que dissimulait son comptoir. Elle s'empressa de répondre qu'elle arrivait tout de suite et disparut.

À peine Marie avait-elle fermé la porte derrière elle qu'un des aborigènes s'avança d'un pas décidé vers l'homme sur le trotteur. Il avait la plus haute coiffe, le corps le plus couvert de peintures et l'allure la plus guerrière. Sans nul doute, il était le leader de la tribu.

— Excusez-moi, je peux savoir qui vous êtes et

qu'est-ce que vous faites ? demanda le chef à l'homme moderne.

Celui-ci retira ses écouteurs et répondit au sauvage, d'un ton sec et sans équivoque quant à sa volonté de couper court à la conversation.

— Je suis James Watson et je suis PDG de Tord Pharmaceuticals.

— Euh, PDG vous avez dit ?

Face à la confusion de l'indigène, le businessman, consterné, fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Oui, PDG de Tord Pharm... Peu importe, tu n'en as certainement jamais entendu parler. Je suis le grand chef d'une grande tribu de centaines de personnes ! Ça te va comme ça ?

Le contentement se lisait sur le visage de l'indigène. Il comprenait maintenant pourquoi son interlocuteur était arrogant. Sa tribu à lui ne comptait qu'une trentaine d'individus et déjà il avait dû apprendre à donner de la voix pour se faire respecter. L'homme en face de lui était chef d'une tribu beaucoup plus vaste et il ne pouvait sans doute pas afficher le moindre signe de faiblesse. Même s'il était d'un rang inférieur, l'indigène se sentit quand même rassuré. Il allait pouvoir s'adresser à un autre chef, et parler de chef à chef.

— Je ne connaissais pas les attributs que vous portiez ni la signification de leurs couleurs. Vous vivez ici ou vous venez d'une autre région ?

Le businessman, qui continuait à trotter, se frotta la sueur du front du revers de la main avant de répondre.

— Je vis très loin avec toute ma tribu.

— Mais où allez-vous là maintenant ? demanda le chef intrigué.

— Comment ça, où je vais ? rétorqua James

Watson d'un ton saccadé, essoufflé par l'effort.

— Et bien, je suis à côté de vous, sans bouger, alors que vous vous courez vers une destination qui a l'air de vous tétaniser, car vous n'avancez pas. C'est curieux...

— Ne sois pas stupide ! Tu ne comprends pas que la destination n'est pas le but ?

— Vous voulez dire que vous ne savez pas où vous allez ?

— C'est un tapis roulant, il ne sert pas à aller quelque part. Abruti !

L'indigène ne releva pas l'insulte. Peut-être n'en saisissait-il pas le sens. Il était d'ailleurs étonnant que ce primitif parle aussi bien notre langue. Sans doute l'avait-il apprise par la force auprès d'un quelconque colonisateur venu s'emparer de ses terres. Il se mit à côté de James et imita le mouvement de ses bras et de ses poings fermés, tout en tapotant des pieds. Il semblait amusé.

— Vous courez donc sur place ? ajouta-t-il le sourire aux lèvres.

— Je cours pour me dépenser, pour perdre les calories que j'ai prises en mangeant, rétorqua le businessman, presque au bout du rouleau.

— Quoi ? répond le chef de tribu, vous voulez perdre quelque chose ?

— Non, enfin oui. Tu ne comprends pas, bredouilla James. Je cherche à me débarrasser des aliments que j'ai mangés, voilà tout.

— Mais pourquoi vous faites ça ? Il ne vous restera plus d'énergie pour chasser.

L'indigène commençait à douter des propos de son interlocuteur. Avait-il les pleines capacités mentales requises pour être chef ? N'était-il pas plutôt un fou qui se croyait chef ? Il dodelinait de la tête tout

en regardant James sur son trotteur.

— Ce n'est pas le jour de chasse aujourd'hui, je n'y vais que deux fois par mois, répondit le businessman gêné par la minutieuse attention que lui portait l'indigène.

— Et ça vous suffit pour nourrir votre famille ? dit le chef interloqué par le peu de temps que consacrait l'homme à la chasse.

— C'est que je ne chasse pas pour me nourrir moi monsieur, je suis un homme moderne. Je chasse pour le plaisir.

— Vous tuez par plaisir ?

— Non, non, tu n'y es toujours pas. Je vais chasser, car j'aime être au contact de la nature, et tuer fait partie de la chasse.

— Mais alors, pourquoi courez-vous sur ce tapis, enfermé dans cette pièce ? Ne préféreriez-vous pas faire ça dehors en plein air ?

— Rrrr, laisse-moi tranquille à la fin. Tu ne comprends rien espèce de primitif. Tu vois cette peau flasque qui me boudine la ceinture ? dit James énervé, en se pinçant les poignées d'amour. Je veux que ça disparaisse. Et c'est pour cette raison que je suis ici.

Le chef regarda les bourrelets de James Watson puis baissa les yeux vers ses propres hanches. Il n'avait jamais observé autant de graisse s'accumuler autour de la taille d'un homme. Quelques femmes de sa tribu, dont la seule activité était de piler le grain toute la journée avaient les mêmes rondeurs, mais aucun mâle. Il eut un doute et détailla James en passant en revue les formes de son visage puis celles de son corps. Son doute s'était maintenant estompé. James Watson n'était pas un travesti.

« Décidément, cet homme est vraiment insensé. Il doit être enfermé ici, pour éviter que sa folie se propage. Il

vaut mieux s'en aller avant d'être contaminé », pensa le chef de tribu ironiquement. Il prit congé du businessman et alla retrouver les siens. Ils avaient assisté à la scène de loin et attendaient des explications. Le chef affichait un air dubitatif.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit, pourquoi fait-il ça ? demanda le plus petit de la tribu, mais aussi sans doute le plus téméraire.

Le chef prit une profonde inspiration puis expira bruyamment. Il considéra chacun des membres de sa tribu à tour de rôle, avant de lever les mains et les yeux au ciel. Puis, après avoir baissé le regard et mené les deux mains au menton il leur dit : « Je crois que c'est un fou qui essaie de devenir comme moi. Mais ça ne marche pas. Il s'y prend mal. Il n'a pas l'air sain d'esprit et j'ai peur que sa folie soit contagieuse. Allons-nous-en d'ici. » Et tous les indigènes suivirent leur chef dans un silence monacal.

Le silence fut rompu par l'entrée fracassante de Tony. Le micro à la bouche, relié aux enceintes de la salle, il annonçait sa venue sur une musique royale comme à l'arrivée d'un athlète dans un stade olympique.

« Me voici me voilà, celui que vous attendiez tous, et surtout toutes, en pleine forme comme toujours, prêt à vous faire vibrer, à vous faire suer, à vous embellir pour l'été. Vous m'avez reconnu, je n'ai plus besoin de me présenter : je suis le grand Tony ! » Des trompettes de la gloire sonnaient dans les haut-parleurs pendant que Tony le bodybuildé prenait des poses : double biceps de face, double biceps de dos, triceps, dorsaux de dos, épaules de côté, cuisse gauche contractée en avant, puis la droite, et enfin relevé du T-shirt avec contraction des abdominaux. L'exercice de style prit fin avec les applaudissements des hommes transpirants et

des femmes en chaleur qui avaient tous mis en pause leur entraînement pour admirer la bête. Tony fit le tour des douze personnes de la salle en leur offrant indifféremment son plus beau sourire, avec des poignées de main bien viriles pour les hommes et des baisers aguicheurs pour les femmes. En moins de 30 secondes, il était de retour à la case départ et chacun avait repris son activité sportive. Il ne fallut pas plus longtemps pour que Tony se présente à Mouna — comme s’il était encore nécessaire de le faire — qu’il lui dise qu’elle lui fasse signe quand elle aurait terminé de remplir le formulaire, que si elle avait un souci elle pouvait appeler Marie réinstallée derrière son guichet et qu’il reviendrait de toute façon dans 20 minutes après s’être changé au vestiaire.

Le formulaire était en réalité un questionnaire qui allait bien au-delà des données d’identité, d’adresse et de profession. Des questions sur son alimentation, sur les produits minceur et beauté qu’elle utilisait, sur ses antécédents médicaux, sur ses amis ou membres de sa famille qui n’étaient pas encore inscrits dans un club de fitness, mais qui en auraient bien besoin, etcétera, etcétera. La liste était interminable. Mouna prit son courage à deux mains et commença à remplir le document. Très vite, elle fut distraite par un monstre de muscles qui était entré dans la salle et qui s’était assis à une machine après avoir mis la charge au maximum. D’une seule main, il tirait la barre à sa poitrine. À côté de lui, sur un engin identique au sien, un gringalet tirait comme un forcené sur sa barre qui descendait à peine. Lorsque ce dernier se baissa pour diminuer la charge qu’il devait soulever, il s’aperçut qu’elle était au minimum. Ses yeux s’écrouillèrent quand dans sa remontée il observa le mouvement ascendant et descendant des poids de son voisin qui

venait de changer de bras et dont une seule des cuisses était plus épaisse que tout son corps à lui. Après une vingtaine de tractions qui ne devaient être qu'un échauffement, le colosse relâcha la barre. En se levant, il laissa tomber sa serviette sur laquelle il était assis. Il essaya d'abord de la récupérer avec le pied en la jetant en l'air, mais son déplacement trop lent la fit à peine décoller du sol. Il tenta ensuite de porter le pied couvert de la serviette à ses mains, mais sa jambe trop lourde retomba aussitôt, faisant trembler tout le bâtiment, alors que ses mains désynchronisées battaient désespérément l'air pour attraper la serviette, immobile sur le sol. Il changea encore de tactique. Si le pied ne pouvait aller au buste, c'est le buste qui irait au pied. Mais la stratégie ne fut pas meilleure. Il ne s'arqua pas plus qu'un octogénaire occidental exécutant un salut traditionnel nippon. Embêté, il se tourna vers son voisin :

— Excuse-moi, tu peux... m'aider... à... ramasser... ma... serviette? Le malabar éprouvait autant de difficultés à parler qu'à se baisser. Il était aussi raide du corps que de la tête.

Le maigrichon, paniqué autant par les troubles d'expressions de la montagne de muscles que par la prééminence de ses veines bleues sur son cou rouge, crut qu'il avait un malaise, qu'il faisait une thrombose ou quelque chose comme ça.

— Ça ne va pas monsieur? Vous voulez que j'appelle quelqu'un? Vous avez des difficultés à parler? Est-ce que vous me comprenez? Est-ce que vous voyez les doigts que je tends devant vous? Combien en voyez-vous?

Le colosse remua mollement la tête en guise de désapprobation.

— Non. C'est... normal... juste les... effets... secon...

daires... des... euh... vita...mines que je... prends.

— Des vitamines ? répéta le maigrichon.

— Euh... non. Des com... pléments ali...mentaires.

Il reprit son souffle puis continua :

— Après l'en... trai... ne... ment ça i... ra mieux !

Parler le faisait plus transpirer que lever de la fonte.

— Vous êtes sûr que ça va ?

Le balèze opina de la tête. Le gringalet se calma, ramassa la serviette, la lui rendit puis s'éclipça dans les vestiaires.

Le colosse se dirigea vers une autre machine, pour les jambes celle-là, mis la charge au maximum et entama une nouvelle routine comme si de rien n'était, entre une femme poids plume qui venait de se faire éjectée d'une plate-forme vibrante mal réglée et un homme qui criait à l'aide sous des haltères trop lourds pour lui.

Mouna n'était plus très convaincue de vouloir faire une séance gratuite. Elle appela Marie.

— Je n'ai pas trop le temps aujourd'hui pour remplir tout ça.

— Ce n'est pas grave, on peut compléter ensemble l'essentiel et tu le finiras la fois prochaine.

— Je vais plutôt le prendre chez moi pour le lire à mon aise et...

Marie plaqua violemment une main sur le formulaire pour le bloquer.

— Non, ce document ne peut pas sortir d'ici. Mais je suis sûre que tu as bien cinq minutes. Tu as déjà mis ton nom, prénom... Ah, je vois que tu as oublié de nous donner ton adresse et ton numéro de compte et de carte de crédit. Et puis surtout, tu dois signer.

— Je ne vois pas pourquoi je dois vous fournir un

numéro de compte pour une séance gratuite.

— C'est pour les assurances, tu sais, s'il t'arrive quelque chose en t'entraînant et qu'il faut payer ton hospitalisation par exemple.

— Mouais... Et il y a beaucoup à lire au dos des feuilles.

Marie repoussa la main de Mouna qui voulait retourner le formulaire.

— Rien de bien important, juste les conditions générales, les trucs habituels.

— Un contrat donc ?

Marie rougit.

— Directement les grands mots. Disons plutôt un engagement à faire les choses bien.

Mouna en avait assez vu et entendu.

— Vous savez quoi ? Merci, mais non merci. Viens Athos, on s'en va.

Sans laisser le temps à Marie de réagir, ils sortirent de la salle et Mouna prit une grande bouffée d'air frais.

— Ça sentait vraiment le renfermé là dedans. Tu ne trouves pas Athos ?

— Oui.

— Tu as une autre idée de l'endroit où l'on pourrait aller ?

— Hum... Il y a bien quelqu'un qui pourrait peut-être t'aider.

— Qui ça ?

— C'est un homme qui sait beaucoup de choses sur beaucoup de sujets. Il habite dans la montagne. Il possède des milliers d'hectares de terres, de gigantesques serres, des dizaines de laboratoires... C'est quelqu'un de très influent dans la région et bien au-delà. On le surnomme le roi de la transformation. Il s'appelle en réalité monsieur San Manto, et ici tout le

monde a entendu parler de lui. Et si quelqu'un prétend le contraire, c'est parce qu'il le connaît sous le sobriquet du Japonais.

— Et il vit loin ?

— À quelques heures de marche.

— Allons-y Athos, ne perdons pas de temps. On pourrait peut-être faire une partie du trajet en courant, qu'est-ce que tu en penses ?

— Bonne idée Mouna. *Let's go!*

13

Mouna était exténuée. Elle avait trottiné dans les prés avec Athos jusqu'au pied de la montagne puis avait entrepris sa longue et pénible ascension. Le sentier caillouteux qui menait au sommet était étroit, glissant, sinueux et très escarpé. Un seul pas de travers et c'était la chute assurée vers une mort qui devenait de plus en plus certaine au fur et à mesure qu'ils montaient. Le pied de Mouna avait plusieurs fois dérapé et elle s'était rattrapée de justesse à un rocher ou à une racine qui saillait du flanc de montagne. Courbée en avant, l'avant-bras appuyé sur un panneau en forme de flèche qui pointait vers le chemin qu'ils venaient d'emprunter, Mouna reprenait haleine. Ce n'est qu'en relevant la tête qu'elle lut ce qui était écrit sur le panneau : « Parcours difficile pour experts. 2 h 30 jusqu'à la vallée. » Elle plissa les yeux pour lire un autre panneau, qui pointait vers un autre chemin : « Parcours facile pour débutant. 40 minutes jusqu'à

la vallée. » Une nouvelle fois, elle avait envie de botter les fesses d'Athos.

Le haut de la montagne était un énorme plateau s'étendant à perte de vue et couvert de serres. Mouna et Athos se dirigèrent vers celle la plus proche et y entrèrent, en même temps qu'une abeille qui alla se poser sur un tournesol et commença à le butiner. La fleur se mit à grandir, ses pétales à s'agiter et soudain, son cœur s'assombrit. De gigantesques dents pointues jaillirent de son centre et s'abattirent sur l'insecte. À l'instar d'une plante carnivore, le tournesol se referma et l'engloutit. Il reprit aussitôt son apparence anodine, tournesol inoffensif parmi des centaines d'autres. Mouna, initiée à la botanique par son grand-père amoureux des livres et de la nature, reconnut certaines fleurs mellifères : des pervenches, des bruyères cendrées, des bourraches, des coquelicots, des cistes, de la lavande... La serre s'étirait et multipliait les variétés à l'infini.

À quelques mètres de l'entrée, trois laborantins, habillés de combinaisons, prélevaient des échantillons sur des bulbes. Un quatrième était assis sur un banc, l'œil plongé dans un microscope. Debout à côté de lui, un homme en kimono, sans protection, au regard perçant de samouraï, fixait les deux inconnus qui venaient de rentrer.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il sur un ton sec et saccadé de méchant de manga.

— Nous cherchons monsieur San Monto, répondit Athos, intimidé.

— C'est moi. Que puis-je faire pour vous ?

— On nous a parlé de votre génie et nous mourions d'envie de vous rencontrer.

Mouna s'était dit en le voyant qu'il était du

genre à apprécier la flatterie. Elle ne s'était pas trompée. Le samouraï baissa la garde.

— Alors soyez les bienvenus chez moi. J'aime recevoir des visiteurs intelligents qui savent reconnaître les qualités de leur hôte.

— Merci.

— Je vous ai observés quand vous êtes entrés dans la serre. Vous sembliez très admiratifs de mes tournesols dévoreurs d'abeilles.

— Vos plantes sont monstrueuses, elles tuent les abeilles !

Mouna n'avait pas tenu longtemps dans la flatterie. Le visage de San Monto se rembrunit.

— Non, elles se protègent contre l'agresseur, répondit San Monto de son inflexion retrouvée de samouraï.

— Mais les abeilles n'agressent pas, elles pollinisent les fleurs. Elles collaborent avec elles.

— Laissez-moi rire. Vous, vous collaborez avec le bœuf que vous mangez ? Et vous parlez le langage des fleurs et des abeilles ? lança San Moto d'un ton moqueur. Non. Mais j'ai l'espoir que vous comprendrez le langage du savant que je suis et qui a fait des recherches pendant des décennies. Alors moi ce que je vous dis au sujet des abeilles, c'est qu'elles dérangent les fleurs, et elles me dérangent aussi. C'est parce que la nature est mal faite qu'il en est ainsi. Que les fleurs doivent compter sur les abeilles pour se multiplier est une aberration pure et simple ! En plus, j'ai été piqué sans raison quand j'étais enfant, et depuis ce jour je me suis juré d'exterminer ces sales bestioles. Lorsque j'aurai mis mon nouveau produit sur le marché, elles mourront toutes. Et je les remplacerai par celles que j'ai inventées, plus petites, plus belles, qui ne vous plantent pas leur dard dans la peau et qui n'ont pas besoin de se regrouper par milliers pour former une

ruche. Ça aussi j'ai toujours trouvé détestable.

— Et les fleurs, comment vont-elles se reproduire ?

— En laboratoire, comme tout le reste.

— Et le miel ?

— Vous n'avez pas encore goûté à mon miel de panda ?

— Du miel de panda ? répéta Mouna. Le panda, l'animal ?

— Oui.

— Mais ils ne font pas de miel ?

— Les miens oui. Ce sont des PGM, des pandas génétiquement modifiés. Comme ces gros nounours étaient en voie d'extinction, j'ai pensé que je pourrais les sauver, et les améliorer par la même occasion. Car il faut dire qu'ils n'ont jamais été très utiles. Alors comme ma fille les adore, et qu'elle déteste comme moi les abeilles (c'est une malédiction familiale, elle a aussi été piquée quand elle était petite), j'ai trouvé un moyen de créer des pandas qui pouvaient produire du miel. Vous voyez, nous, les savants, on réfléchit beaucoup ! Laissez-moi vous proposer une dégustation.

San Monto prit sur son bureau un pot étiqueté miel de panda, l'ouvrit, y plongea une cuillère et tenta de la flanquer dans la bouche de Mouna qui recula d'un grand pas pour éviter l'assaut.

— Tu ne veux pas goûter à mon invention de génie ?

— Non merci, je ne suis pas très sucrée.

— Et toi petit, tu ne vas pas refuser ? murmura San Monto à Athos, comme s'il s'adressait à un enfant en culotte courte.

— Volontiers, répondit Athos qui se laissa nourrir comme un bébé.

— Toi au moins tu sais ce qui est bon. Alors ? C'est délicieux hein ? demanda-t-il d'un air satisfait.

La bouche à moitié pleine, Athos mâchonna quelques mots.

— Ch'est chucré, ch'est un peu élachtique, ch'est pas mauvais, mais cha n'a pas beaucoup de goût.

— Même pas un petit arrière-goût de bambou ?

— Euh... non, dit-il en continuant de mastiquer le miel à la texture de chewing-gum.

— Mmm, il faut que j'améliore la formule, elle n'est pas tout à fait au point. Je n'ai pas encore trouvé la source du problème. Dois-je transformer la structure du bambou, choisir un autre animal, ou simplement modifier davantage sa flore intestinale pour donner plus de saveur à ses déjections ?

Athos cracha la bouillie qui lui restait en bouche.

— Vous voulez dire que ce miel est l'excrément du panda ? s'écria-t-il, dégouté.

— Il fallait bien qu'il arrive de quelque part. Par la gueule ce n'était pas pratique, car tout ce qui sortait risquait de se mélanger avec tout ce qui rentrait. Ou alors le panda aurait dû arrêter de manger le temps de vomir son miel, ce qui aurait ralenti la production. J'ai donc pensé qu'il pourrait l'évacuer par ses fesses. Ce n'est jamais bon quand la nourriture fait des aller-retour. C'est mieux tout dans le même sens, de la gueule au pot, en passant par l'estomac, l'intestin, le...

— OK j'ai compris, pas besoin de détails. C'est juste dégueulasse. Beurk !

Mouna se retenait d'éclater de rire. Elle revoyait Athos se moquer d'elle dans sa flaque de merde et elle s'égayait de le regarder en manger.

— Non bien au contraire, c'est très propre, commenta San Monto offensé par la remarque d'Athos, et par le comportement de Mouna qui ne prenait pas au sérieux le fruit de ses recherches. Je vous explique.

Le bambou compose 99% de l'alimentation du panda dans son environnement naturel. Un animal assez pur donc, au niveau de son régime, idéal pour nos expériences. Et bien plus joli qu'une vache! Nos pandas bien sûr, en milieu contrôlé, se nourrissent uniquement de bambous génétiquement modifiés, à haute teneur en sucre. Bien qu'il ait gardé un système digestif similaire à ses ancêtres carnivores, le panda est herbivore. Comme tout bon herbivore qui se respecte, il passe ses journées à manger. Il ingère entre 10 et 40 kilos de bambou qui est une plante très peu nutritive et qui lui apporte très peu de gras. Chez nous, dans nos laboratoires, nos PGM ingèrent des BGM — bambous génétiquement modifiés vous l'avez compris — beaucoup plus nutritifs, et leur EGM, leur estomac quoi, grâce à une bactérie brevetée de mon invention et que je ne peux évidemment pas vous révéler, les digèrent et poussent les sucres vers la sortie. Comme le panda mange beaucoup, il évacue beaucoup, environ 20 kilos par jour. De plus, il le fait quand il dort. C'est donc très facile pour nous de récolter cette énorme quantité de matière fécale que l'on a appelée miel, un nom beaucoup plus sexy qu'excrément ou E4352, histoire que le consommateur se sente à l'aise en l'achetant. Ensuite, il ne nous reste plus qu'à les empoter.

— Mais ça n'a rien à voir avec du miel! fit remarquer Mouna.

— Aujourd'hui non. Mais quand les abeilles auront complètement disparu, ce sera la seule référence valable. Qui se souviendra de la véritable saveur du miel? Quelques ancêtres, qui finiront par se volatiliser également. Ces vieux radoteurs que personne n'écoute et qui commencent la moitié de leur phrase par : « De mon jeune temps... » Mon miel ne mettra

pas plus de deux ou trois décennies à s'imposer.

— Je vois, dit Mouna en se tournant vers Athos qui grimaçait en cherchant à déloger avec sa langue les restes collants du fameux miel de panda. Quel génie, ajouta-t-elle ironiquement.

— Merci. Le transgénique, les OGM, c'est l'avenir ! Regardez-moi par exemple, je suis bien fait non ?

— Comment ça, bien fait ?

— Je suis beau, musclé. Vous me donneriez quel âge ?

Mouna ne savait pas quoi répondre. Ses grands yeux à la fois ronds et bridés qui ne cillaient pas, sa bouche qui s'étirait en permanence comme une petite culotte étendue sur un fil à linge, son front qui ne plissait pas plus qu'un pantalon militaire fraîchement repassé... L'homme avait le visage figé d'une poupée de cire. Mouna avait lu que les premières avaient sans doute été créées au XVIIe siècle. Mais elle se dit que le Japonais devait être d'une fabrication plus récente. Elle hésitait à tenter sa chance par peur de se tromper : San Monto détestait visiblement être froissé.

— J'ai toujours été très mauvaise pour chiffrer les gens. Mais vous avez l'air très jeune.

— J'ai 52 ans. Incroyable non ?

— Incroyable oui, acquiesça Mouna tout en pensant qu'elle avait bien fait de se taire, elle qui lui donnait près de quatre cents ans.

— Et vous croyez que je suis Japonais ?

— Euh, oui, non, enfin, peut-être.

— Et bien je ne le suis pas. Ah ah ! Surprise ! Et comment c'est possible ?

— Grâce au transgénique je suppose ! Là, elle était sûre d'elle.

— Exactement. Avec le transgénique couplé à un

peu de chirurgie esthétique, on peut faire ce qu'on veut. Transformer un serpent en mouton, une biche en lion, une voiture en montagne. Il n'y a que deux limites : l'espace et le temps. L'espace nous manque parfois pour nous développer comme nous voudrions et le temps nous empêche d'avoir tout, tout de suite. Ce sont des adversaires de taille, car nous savons que les deux s'étendent à l'infini. Mais j'ai la foi. Nous y viendrons à bout un jour ou l'autre.

— Mais pourquoi ferait-on ça ? Pourquoi transformer une biche en lion ?

— Pour améliorer le monde. Tu l'aimes comme il est ?

Mouna réfléchit. Elle ne voyait pas trop l'intérêt de transformer une biche en lion. Cependant, peut-être que d'autres choses pouvaient effectivement être changées. Elle ne connaissait du monde que ce que les médias lui en montraient, et de ce qu'elle en avait vu, il y avait encore du progrès à faire. La famine par exemple. Elle avait honte parfois de son corps qui affichait l'opulence alors que dans sa propre ville, à quelques blocs de maison de chez elle, des gens mouraient de faim. Elle s'était par instants fabriqué des excuses, en prétextant qu'elle mangeait trop par peur de mourir de faim si la nourriture venait à manquer. Elle faisait ses réserves, au cas où. Mais elle savait qu'il ne fallait au corps que quelques semaines pour venir à bout d'années de réserves. Elle savait qu'en cas de pénurie alimentaire, elle, la petite grosse, n'avait pas plus de chance de survie qu'un long maigrichon. Car en dessous de 400 calories par jour, que l'on soit maigre ou gros n'a pas d'importance : le corps fonctionne tellement au ralenti que le cœur finit par lâcher, dans les deux cas. Elle savait qu'elle se mentait, pour justifier sa gourmandise. Elle se

remémora cette phrase populaire que lui répétait sa mère, pour la réconforter quand elle avait des remords d'avoir trop mangé : « il vaut mieux faire envie que pitié. » Mais s'il est vrai que les délicieux mets que Mouna mangeait donnaient envie à certains, les conséquences de leur digestion elles, faisaient plutôt pitié. Jamais personne n'avait envié son embonpoint. L'envie et la pitié étaient pour elle indissociables.

Comme si San Monto lisait dans ses pensées, il reprit la parole.

— Regarde-toi, petite fille. Tu t'aimes comme tu es ? Tu n'aimerais pas changer certaines choses en toi ? Ton apparence par exemple ? Et ton ami si petit, n'aimerait-il pas grandir un peu ?

— Si pour grandir je dois me nourrir de cacas d'animaux, je préfère rester comme je suis.

San Monto ignore la remarque et observa Mouna. Elle avait pensé en arrivant qu'il aurait sans doute pu l'aider à maigrir rapidement, mais elle n'était plus certaine maintenant de vouloir essayer une de ses formules de transformation. D'ailleurs, si elle n'en avait pas encore parlé, ce n'était peut-être pas pour rien. Elle préféra changer de sujet et revenir sur sa réflexion antérieure.

— Et on pourrait mettre fin à la famine dans le monde avec ce que vous inventez ?

— Bien sûr, c'est même le but premier du transgénique : multiplier la nourriture pour qu'il y en ait pour tout le monde. Jésus s'est contenté de le faire avec quelques poissons pour quelques privilégiés ; moi je le fais avec tout pour tout le monde ! SAN MONTO TOUT PUISSANT !

Tout en criant sa puissance, San Monto avait écarté les bras. Il avait cogné sans le vouloir le coude du laborantin qui passait à côté de lui. Celui-ci

avait perdu l'équilibre et le plateau qu'il tenait bascula. Une des éprouvettes tomba au sol et se brisa. Un liquide vert s'étendit et une vapeur blanche s'en dégagait. Elle envahit sans délai la serre. Une sirène retentit. San Monto pâlit. Le laborantin prit la poudre d'escampette et les trois autres le suivirent, plus rapides que l'éclair. Mais San Monto restait figé.

— Il faut partir, cria Mouna.

Elle agrippa San Monto et le tira vers la sortie. Athos se mit derrière le scientifique pour le pousser. Ils trouvèrent la porte malgré la fumée, l'enfoncèrent et s'éloignèrent. La serre gonfla, puis se contracta. Elle répéta deux fois ce mouvement de dilatation-contraction avant d'exploser. Par réflexe, Mouna et Athos se jetèrent par terre et se mirent en position fœtale. San Monto n'avait pas bougé. Mouna et Athos se relevèrent et restèrent bouche bée. Rien. Il n'y avait rien autour d'eux. Pas un débris. La serre avait complètement disparu. Mouna vit la porte d'une autre serre se refermer sur les quatre laborantins. Ils étaient déjà repartis au travail, ailleurs. San Monto se décongela et s'écroula.

— Des années ! Il me faudra des années pour tout reconstruire. Je suis ruiné.

— Je ne comprends pas, dit Mouna, qu'est-ce qui s'est passé ?

San Monto lui expliqua que la fiole qui était tombée sur le sol contenait le virus qu'ils avaient mis au point pour détruire toutes ses plantes mellifères transgéniques. Le but n'étant bien évidemment pas de l'utiliser, mais plutôt d'étudier la façon dont il pourrait combattre ce genre de virus en cas d'épidémie. Si un jour, dans un futur proche où il n'y aurait plus que ses fleurs à lui, un virus quelconque s'attaquait à ses cultures uniques, il faudrait pouvoir

réagir vite pour éviter la catastrophe mondiale. Sinon ce serait l'extermination totale des plantes mellifères et les conséquences, immesurables aujourd'hui, pourraient être dramatiques. Il devait être très prudent, car, si Dieu lui-même commettait des erreurs en créant des insectes absurdes, lui-même n'était pas à l'abri d'en commettre également. Et la destruction de sa serre en était la preuve.

Sur ces dernières paroles, le vaillant samouraï se mit à pleurer comme un bébé.

Mouna tenta de le consoler.

— Mais regardez autour de vous, vous avez beaucoup de serres comme celle qui a disparu. Je suis sûr qu'elles contiennent d'autres projets qui vous tiennent à cœur et que vous pourrez continuer à développer.

— Qui vous parle de cœur? Vous ne comprenez pas. Je suis ruiné. J'ai investi une grosse somme qui est partie en fumée. Des actionnaires vivent du résultat de mes recherches. Si je n'ai rien à leur proposer, ils vont m'abandonner et j'aurai beaucoup moins d'argent. Si j'ai beaucoup moins d'argent, ma femme va me quitter et emmener ma fille. Mes amis vont s'éloigner de moi, mes servants vont se trouver de nouveaux patrons et mes clients vont perdre confiance en moi et se détourner de mes produits. Bientôt mes ventes dans d'autres domaines vont être salies par ma réputation de *looser*. Mes usines d'armes vont déposer le bilan, mes dealers vont aller se fournir ailleurs et mes maisons closes vont vraiment afficher fermé. C'est une catastrophe.

— Je suis désolée. S'il y a quelque chose que je peux faire pour vous...

— Oui. Allez-vous-en, oiseaux de malheur. C'est par votre faute que tout ceci est arrivé. Vous et votre

vision étriquée du monde ! Vous ne méritez pas de converser avec un grand homme comme moi.

San Monto était passé de la tristesse à la rage en un instant. Il était clair qu'il valait mieux déguerpir. Mais Mouna voulait quand même lui demander s'il connaissait quelqu'un dans la région qui pourrait l'aider à maigrir.

- Avant de partir, je...
- Plus un mot. Disparaissez !
- OK. Viens Athos.

Mouna et Athos s'en allèrent par le chemin des débutants, abandonnant derrière eux San Monto qui regardait dans le vide le fantôme de sa serre perdue.

14

Au bas du chemin des débutants, un panneau publicitaire indiquait que l'établissement *Le juste manger* se trouvait à 500 mètres. Riche ou pauvre, cherchant à prendre du poids ou à en perdre, en famille ou entre amis, *Le juste manger* ouvrait ses portes à tout le monde sept jours sur sept, de l'aube au couchant. Piquée par la curiosité et se reconnaissant dans la catégorie des gens qui cherchent à perdre du poids, Mouna demanda à Athos si ça ne l'embêtait pas d'y faire un saut. Il accepta.

Était-ce un restaurant, un snack ou une cantine ? L'intérieur du *Juste manger* formait un dégradé de couleurs et d'odeurs. D'un côté, les nappes des tables paraissaient naturellement jaunes, alors que de l'autre elles semblaient avoir été jaunies par le passage du temps. D'un côté, une odeur raffinée émanait des plats alors que de l'autre des relents de charognes agressaient les narines. D'un côté, la

décoration était soignée alors que de l'autre elle était absente. Au milieu se dressait un environnement imprégné des deux mondes, empruntant tantôt l'abondance de l'un, tantôt la sobriété de l'autre. Il y avait donc en réalité trois zones distinctes.

Un énorme enfant avec un bol tout aussi démesuré que lui était assis dans la rangée de droite. Une femme, sans doute sa mère, se tenait debout devant lui et vociférait des menaces pour qu'il termine de manger. L'enfant pleurait et tapait des mains sur la table. Plus la femme criait, plus il pleurait. Elle le réprimandait, lui disait que c'était honteux de faire le difficile alors que des gens mouraient de faim à quelques tables de là. Mais ça ne l'aidait en rien à se calmer. Dans la rangée du milieu, un homme lisait un journal à l'envers. Il le quittait régulièrement des yeux pour scruter son assiette. Il avançait son nez pointu vers son plat, comme pour le humer, avant d'écartier de la fourchette quelques aliments et d'en porter d'autres à la bouche. À côté de lui, dans la rangée de gauche, une adulte avec un groupe d'enfants étaient assis silencieusement. Ils regardaient tous l'unique bol minuscule au centre de la table. Leur corps et leur visage famélique trahissaient leur malnutrition. La femme faisait remarquer au maigrelet qui tendait maintenant ses mains vers le bol de ne pas oublier qu'il en fallait pour tout le monde.

Un homme s'approcha de la porte d'entrée d'un pas décidé.

— Venez, venez, n'ayez pas peur. Vous allez vous régaler, j'en suis sûr ! lança-t-il sur un ton guilleret.

L'hôte ouvrit grand les bras en signe de bienvenue. Sa moustache noire épaisse, colorée ci et là de petits points bigarrés, ressemblait à y regarder de plus près à un garde-manger. Un peu de crème

chantilly sur la droite, une pincée de poudre de cacao sur la gauche, une touche de marmelade aux fruits rouges sur le haut... Ce bonhomme devait avoir un goût très sucré, pensa Mouna. Elle se lécha les babines en s'imaginant lécher celles de son amphitryon.

— C'est que nous ne sommes pas ici pour manger, dit-elle après que sa langue ait repris sa position.

— Vous ne voulez pas de ma cuisine, c'est ça ? Elle n'est pas assez fine pour vous peut-être ?

Sur cette dernière phrase, l'homme s'était rapproché de Mouna et mis sur la pointe des pieds tout en lui brandissant un doigt accusateur. Il était d'un gabarit normal, plantes des pieds au sol, et il pouvait se fondre dans la masse. Mais une fois sur les pointes, son corps semblait s'étirer indéfiniment vers les confins de l'univers. Sa moustache étoilée de nourriture se perdait alors dans l'espace sidéral et dessinait une galaxie parsemée de planètes inconnues.

— Non, ajouta Athos. C'est que mademoiselle fait régime.

— Ah, mais il n'y a pas de problème, j'ai ce qu'il vous faut, rétorqua le moustachu. Sur votre droite vous avez les tables développées, au centre celles en voie de développement et sur la gauche enfin, les tables tiers-mondistes. Dans votre cas je vous conseille celles de gauche. De plus, vous bénéficierez de tarifs très avantageux ! Vous n'avez pas réservé, je suppose ?

— C'est que nous...

— De toute façon il ne faut pas réserver pour ces tables-là, interrompit l'homme. Si vous voulez bien me suivre.

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, Mouna fut agrippée par le bras, entraînée vers une table et

assise de force sur une chaise. Le moustachu invita ensuite Athos à prendre place en face d'elle.

— Une petite minute, je vais chercher les menus et je reviens tout de suite.

Il terminait à peine sa phrase que déjà il était de retour avec deux cartes dans les mains.

— Voilà. Une pour vous madame, et une autre pour monsieur.

Mouna le remercia. Elle se dit que ça ne coûtait rien d'y jeter un œil. Son estomac qui gargouillait la mettait mal à l'aise. Elle aurait été heureuse de le faire taire. Plus d'une fois, elle s'était excusée des bruits caverneux que produisait son ventre. Mais en s'excusant, elle avait augmenté sa gêne. Car l'odeur fétide qui se dégageait de sa bouche était vraiment insupportable. Son corps était comme une poubelle à ordure vide mal nettoyée dont elle soulevait le couvercle à chaque parole. Mieux valait la garder fermée.

Mouna ouvrit le menu et resta sans mot. Ses illusions s'estompèrent rapidement.

— Mais il n'y a rien là-dedans !

— Non, madame, réagit le moustachu d'un air péremptoire. C'est seulement pour vous faire patienter, car le temps d'attente peut être très long. Ici on ne mange pas à la carte, mais à la chance. Je vous explique, c'est assez simple.

Il s'assit à côté de Mouna et continua. Sa voix jusque là puissante était maintenant teintée de discrétion.

— Le monsieur là-bas à la table développée aura bientôt terminé. Il ne pourra certainement pas finir car il n'arrivera normalement pas au bout, il a beaucoup trop dans son assiette. De plus, il est sûrement allergique à certains ingrédients qui lui feront écarter certains

aliments. Et enfin, à cause des normes sanitaires qui changent régulièrement, une partie de son repas lui sera ôtée avant même qu'il ait eu le temps de l'ingérer, parce qu'elle sera estimée impropre à la consommation.

Mouna commençait à comprendre. Elle l'interrompit.

— Et vous voulez dire que ce sont ses restes que nous mangerons ?

— Pas directement non, mais j'y viens. Quand le client l'aura décidé, il fera signe au serveur qui lui retirera son assiette et ira la déposer à ce monsieur au centre. Aujourd'hui vous êtes chanceux, il n'y a que lui et il ne semble pas très épais. Mais de toute façon si vous faites régime ce n'est pas important. Les centristes vident en général un peu plus le plat, parfois complètement. Mais là aussi vous avez de la chance, je connais ce type, il est plus gourmet que gourmand. Les normes sanitaires ne sont pas les mêmes dans cette zone. Il faut du temps avant qu'elles y arrivent, quand elles arrivent. Ces clients peuvent donc manger ce que ceux des premières tables se voient interdire. Ils en sont généralement très friands. Ils sont également beaucoup moins réceptifs aux allergies. Mais ces personnes ont quand même certaines règles. À quelques exceptions près, ils ne mangent que les aliments qui n'ont pas été touchés par les individus des tables développées. C'est qu'ils ont leur fierté ! Et c'est là que vous intervenez. Il y a toujours quelques os à ronger, quelques lambeaux de carottes râpées noyés dans l'excédent de vinaigrette collés à l'assiette, ou encore une rondelle de pomme de terre dont l'œil aura échappé à la vigilance du cuisinier, mais pas à celle du consommateur. Un repas assez léger donc, exactement ce que vous recherchez. Le serveur ira collecter les résidus et les transférera dans un bol

pour que vous, les gens du tiers-monde, puissiez vous régaler, en toute frugalité.

Mouna trouvait cet établissement cruel et n'avait aucune envie de s'y éterniser. Comment pouvait-on exiger de personnes affamées qu'elles attendent les hypothétiques restes de goinfres ?

Athos leva le bras pour prendre la parole, mais Mouna l'abaissa aussitôt en lui faisant de grands yeux, sachant très bien qu'il allait demander une table développée.

— Encore une chose, ajouta le moustachu. Je n'ai plus une seule paille disponible. Les derniers clients avaient les dents pointues et les ont mâchouillées jusqu'à les trouser. Il m'en reste des neuves, mais vous comprenez que je ne peux pas vous les donner, elles sont réservées aux tables développées. Si vous avez soif, il vous faudra laper la sauce des plats plutôt que de l'aspirer avec une paille. Enfin, si vous avez la chance d'en recevoir bien sûr. J'en suis désolé.

Il s'apprêtait à rajouter quelque chose quand le serveur se rapprocha.

— Excusez-moi de vous déranger monsieur, mais il semble que nous ayons un problème à la table numéro douze. La femme nous demande un doggy bag.

— Hum, ça, c'est la poisse ! Une usurpatrice ! C'est la deuxième cette semaine, et nous ne sommes que mardi, répondit le moustachu énervé.

— Une usurpatrice ? interrogea Mouna intriguée.

— Une cliente de table développée qui prétend avoir un chien et qui veut emporter les restes. C'est mauvais pour mon commerce. Je connais très bien cette dame et son fils, ce sont des réguliers. Je sais très bien qu'ils n'ont pas de chien. Il va falloir que

j'arrange ça. Je ne vais pas les laisser partir avec ma marchandise.

Le moustachu s'excusa, se leva et s'éloigna.

Mouna en profita pour faire signe au serveur.

— Je suis désolée, mais nous n'allons pas pouvoir rester.

— Un problème mademoiselle ?

— C'est que j'ai un besoin urgent de perdre des kilos, beaucoup de kilos. Je ne crois pas être au bon endroit pour ça.

— Peut-être pourriez-vous rencontrer ma tante ?

— Et qui est votre tante ?

— Son nom est Diane Lagarce, une grande professionnelle de la maigreur. Elle est directrice artistique de sa propre maison de haute couture. Justement elle entraîne ses filles aujourd'hui, parmi lesquelles se trouve ma fiancée. Diane est un peu spéciale vous verrez. Vous pouvez lui dire que vous venez de la part de Fernand, son neveu.

— Vous êtes sûr qu'on ne la dérangera pas ?

— Oh, on dérange toujours ma tante, vous ne devez pas vous inquiéter pour ça. Pour y aller, c'est très simple. Vous sortez de l'établissement, continuez tout droit sur cinq cents mètres, prenez la première à gauche puis la deuxième à droite et vous y êtes. À peine dix minutes à pied. Vous ne pourrez pas manquer le bâtiment. Le garde à l'entrée est un ami. Si vous lui dites « Attention à toi fainéant sinon t'auras à faire à Fernand ! » il vous laissera passer. C'est un code entre nous.

— Euh, bon d'accord. C'est très gentil de m'aider.

— J'ai moi-même eu des problèmes de poids, et je sais qu'un petit coup de pouce est toujours le bienvenu.

— Merci pour les renseignements.

Mouna salua Fernand et fit signe à Athos de se lever. Avant de franchir le seuil de la porte, elle jeta un dernier regard par-dessus son épaule en direction de la table où elle s'était assise. Il y avait déjà une famille de cinq personnes qui avait pris la place...

15

La maison de haute couture Lagarce se situait rue Lagarce derrière la fontaine du même nom. Impossible de la louper. Le code avait fonctionné auprès du garde qui avait indiqué à Mouna et Athos l'étage où ils trouveraient Diane Lagarce. « Elle est en pleine répétition avec ses modèles, il faudra vous faire tout petits », avait-il dit, avant d'afficher une mine toute penaude et de détourner les yeux d'Athos.

L'ascenseur qui conduisait Mouna et Athos au troisième ouvrait ses portes sans détour sur la salle de répétition. Ils tombèrent nez à nez avec Diane.

— Une petite grosse et un nain ! Il ne manquait plus que ça ! On veut me tuer dans cette maison ! J'avais demandé deux techniciens de surface pour changer trois ampoules et regardez-moi ce qu'on m'envoie. Vous venez d'où et vous êtes qui d'abord ?

— Je suis Athos.

— Et moi Mouna et...

— Merci, j’en sais déjà assez. Poucet et Rondelette. J’imagine que ça ne vous dérange pas que je vous appelle ainsi. Je ne suis certainement pas la première à vous trouver des sobriquets sur base de vos physiques ingrats ! Vous devez...

— Je m’appelle Mouna, pas Rondelette !

— Taisez-vous petite impertinente ! Mais où donc avez-vous appris de telles manières ? On ne vous a jamais dit de ne pas interrompre une adulte qui vous parle ? Non, sûrement pas. Là où vous avez grandi et grossi, ça m’étonnerait que l’on s’intéresse au savoir-vivre.

— Vous ignorez tout de moi !

— Regardez comme vous êtes sapée, fringuée, asticotée. Comme un sac à patates ! Et les patates tout le monde sait d’où elles viennent. Des champs ! Je suppose que vous vous croyez belle et que vous vous êtes dit qu’en faisant le nettoyage dans ma maison j’allais vous remarquer et vous faire défiler, comme ça a été le cas des trois femmes de ménage vous précédant que j’ai licenciées.

— Non, je ne suis pas là pour..

— Taisez-vous Rondelette, ne mentez pas. Toutes les filles veulent devenir mannequins. Elles pensent que c’est facile et immédiat. Mais c’est tout un savoir-faire qui s’apprend. Regardez, ces filles qui avancent en rythme sur la musique, vous croyez qu’elles sont nées comme ça, qu’elles marchaient dignement, la tête haute et le corps bien droit avant de venir ici ? Du travail Rondelette, voilà ce que ça demande ! Et à vous voir, vous n’avez pas dû en fournir beaucoup. Mais c’est normal me direz-vous. Une patate ne sait pas ce que c’est que le travail. Une patate ne laboure pas, elle se laisse passivement labourer.

Malgré les insultes que lui adressait Lagarce, Mouna avait envie d'éclater de rire. Elle, envie de défiler ? Elle observait la scène. Une dizaine de filles faisaient la queue sur un tapis rouge. Aucune ne restait immobile. En attendant leur tour, elles gesticulaient sur place en souriant. Elles vrillaient, s'abaissaient et se relevaient, lançaient une jambe en avant, puis l'autre, sautaient et retombaient en pointes... On aurait dit de mauvaises imitations de danseuses de ballet. Elles avaient toute la même coupe de cheveux, la même taille, la même physionomie filiforme. Le tapis circulaire (en forme de piste d'athlétisme) était traversé en son milieu par un passage étroit, un chambranle sans porte gardé par deux hommes, pas plus large que l'espace entre deux barreaux de prison. De l'autre côté de l'encadrement, une carotte était suspendue à un fil. Une lumière rouge marquée « on air » clignotait pour indiquer à la fille la plus proche du contour de porte qu'elle pouvait avancer et tenter sa chance.

La mannequin actuellement coincée dans le cadre avait resquillé. Elle avait poussé la candidate précédente hors du tapis qui s'était foulé la cheville puis affalée de tout son long. Celle-ci s'était redressée rapidement, s'était inclinée comme pour saluer un public imaginaire, avant de rejoindre en boitant le bout de la file et de se remettre à gesticuler sur place, comme toutes les autres.

Lagarce devait avoir des yeux dans le dos. Car alors qu'elle semblait n'avoir rien vu, sans même détourner la tête de Mouna elle s'écria :

— C'est bien Sofia ! Voilà une attitude très professionnelle. Une candidate vous pousse, vous tombez, mais aussitôt vous vous relevez et vous continuez la tête haute.

Diane observait Mouna d'un air suspicieux. De toute évidence, Rondelette ne prenait pas la situation au sérieux et elle se retenait de pouffer de rire. Mouna baissa les yeux dans l'espoir de contenir son hilarité. Mais dès qu'elle redressa la tête, l'envie lui reprit. Dans le dos de la styliste, les filles dans la file se mordaient les bras, se pinçaient les fesses, se tiraient les cheveux... Et lorsqu'une d'entre elles poussa un petit cri de douleur trop audible, elle le dissimula en entonnant une chanson : « Aïe euh ! ... Aïeux, aïeux ! Vous me rappelez les jours heureux-eu-eu... » Lagarce arrêta enfin de dévisager Mouna et se tourna vers sa chanteuse : « Adriana, vos talents de chanteuse ne m'intéressent pas. Vous vous croyez où ? À une audition pour Miss Monde ? Le concours de Miss Monde n'est que dans trois mois vous avez encore le temps de vous y préparer si vous voulez, mais pas ici. Quant à vous Silvia, dépêchez-vous. On vous attend. »

Silvia, coincée dans le chambranle, tendait un bras dans l'espoir d'attraper la carotte. Il lui manquait quelques centimètres. Elle rentrait le ventre, inspirait profondément en se mettant sur la pointe des pieds, se déhanchait... Mais rien n'y changeait.

Lagarce frappa dans les mains. La musique s'interrompit.

— Silvia Silvia Silvia, vous n'avez pas suivi les conseils de la nutritionniste n'est-ce pas ?

— Si... mais... je...

Silvia tentait de se justifier, mais la pression du cadre sur sa poitrine l'empêchait de respirer et de s'exprimer.

— Il n'y a pas de mais, vous êtes *out* ! Dehors, virée ! Allez, emmenez-la, à la casse !

Lagarce fit signe aux deux malabars en faction de part et d'autre du chambranle. Ils le désolidarisèrent d'un coup sec du socle dans lequel chaque pied était posé. Ils le portèrent à bout de bras, comme s'il s'agissait d'un paquet de plumes. Silvia, toujours coincée dedans, agitait ses pieds dans le vide en pleurant.

— Une femme ne pleure pas Silvia, ajouta sèchement la styliste. Une femme ne peut pas pleurer, encore moins qu'un homme. Un peu de dignité enfin ! Pensez donc que si vous aviez du mascara – et croyez-moi que vous en auriez bien besoin pour camoufler les horribles traits de cette hideuse face qu'est la vôtre – il serait en ce moment même en train de couler le long de votre joufflu visage. Allez, les filles, ici ce n'est pas un cirque. Continuez !

Les mannequins, après avoir renfilé leurs sourires figés, se mirent à nouveau à se dandiner. Deux autres malabars avaient déjà substitué le chambranle et remplacé les gardes précédents. La musique reprit de plus belle et Lagarce s'en reprit à Mouna.

— Et vous deux, vous allez rester là sans rien faire ? Vous me les changez mes ampoules oui ou non ?

— C'est que nous ne sommes pas des ouvriers. Nous sommes des amis de Fernand, votre neveu.

— Fernand ? Ce petit imbécile ? Je lui ai dit cent fois qu'il ne devait pas claironner partout qu'on était de la même famille. Mais je vous prends à témoin. Vous pourrez lui dire quand vous le verrez que sa fiancée Silvia a échoué lamentablement.

— Vous le lui direz vous-même. Et où l'emmène-t-on ? demanda Mouna qui avait retrouvé son sérieux.

— À la casse.

— Vous la jetez à la casse ?

— Non bien sûr. Nous allons la renvoyer chez elle. C'est une fille sans avenir maintenant. Mais il faut d'abord briser le chambranle dans lequel elle est coincée. Nous ne pouvons pas la rendre dans cet état à ses parents.

— Pourquoi voulez-vous des mannequins aussi minces ?

— Mais mon Dieu, vous n'y comprenez rien Rondelette ! Enfin, venant de vous, la question ne devrait pas m'étonner. Si on les choisit si minces, c'est parce qu'elles sont humaines. Et d'entre tous les êtres que Dieu a faits, elles sont à la fois les plus laides et les plus convaincues d'être les plus belles ! Il est donc de mon devoir divin de les cacher au maximum, même si je suis abattue de présenter d'aussi belles créations sur d'aussi laides créatures. Pour cette raison je les prends minces. Au plus elles sont fines, au moins on les voit ; au moins on les voit, au plus il y a de place pour admirer leurs toilettes ! Vous comprenez maintenant ?

— Euh, oui, répondit Mouna peu convaincue, mais soucieuse de ne pas contredire la styliste.

— Regardez l'élégance d'un portemanteau. Il se tient droit, fier, et porte à merveille les vêtements. C'est sur eux qu'il faut prendre exemple. Ou encore une planche à repasser. Est-ce qu'elle a besoin de rondeurs pour mettre les habits en valeur ? Bien sûr que non. On n'arriverait pas à avoir des vêtements sans plis si elles étaient vallonnées. Le seul problème avec ces accessoires, c'est qu'ils ne bougent pas. Et les clients aiment voir les vêtements en mouvement pour se faire une idée de ce à quoi ils pourraient ressembler s'ils les portaient. Quelle bande de gros

incrédules ! Nous les grands couturiers, les professionnels du métier, nous sommes des artistes malheureux. Nous ne travaillons pas pour embellir les gens comme certains se l'imaginent. Nous fabriquons des œuvres d'art que beaucoup d'individus, imbus d'eux-mêmes se croient dignes de porter. Des créations de génie qui devraient figurer dans les listes des plus prestigieux musées. Au lieu de ça, nos œuvres incomprises sont reproduites en séries et terminent sur des boudins qui les dévalorisent. Mais que voulez-vous, le monde immonde veut être à la mode !

Mouna regarda les mannequins défiler. Lagarce ne devait pas beaucoup aimer ces filles pour les faire marcher de cette façon, et les filles ne devaient pas s'aimer beaucoup non plus, pour accepter cette humiliation.

— Et puis-je savoir pourquoi ce cher Fernand vous a dit de venir me trouver ?

Mouna expliqua qu'elle recherchait des conseils pour maigrir rapidement. Lagarce lui répliqua que si tel était son objectif, elle ferait mieux d'aller prier dans la chapelle d'à côté ; c'est d'un miracle que Mouna avait besoin selon elle, pas d'un régime. Une autre solution était la clinique esthétique Lafrebot, mais encore fallait-il avoir des moyens que Mouna n'avait certainement pas. Prise d'un élan de bonté soudaine, Lagarce, qui voulait en vérité que Rondelette et Poucet débarrassent le plancher au plus vite, leur fit un cadeau : deux places pour assister le soir même à une émission de télé-réalité. La raison de son geste était simple : elle n'avait ni le temps ni l'envie d'y aller. Elle détestait ce genre de spectacle ridicule où l'on faisait la part belle aux gros. Elle était sûre que Mouna se sentirait comme

un poisson dans l'eau. Enfin, comme une baleine dans un océan avait-elle rectifié. Quant à Poucet, vu le nombre de personnes complexées et difformes qui y seraient, on ne se moquerait pas de lui. La pitié était affaire des gens misérables et il en rencontrerait plein des affreux comme lui. Il se fondrait dans la masse. Et de la masse, il y en aurait ce soir, mais pas de celle qui fond! Allez oust! Sur ces dernières paroles, Lagarce avait balayé l'air de la main en direction de l'ascenseur et avait signalé à un des gardes-chambranle d'accompagner Mouna et Athos jusqu'à la sortie.

En bas de la maison de haute couture, Athos ne retenait plus sa joie. Il avait toujours rêvé d'assister à une émission télé. Et grâce à cette pimbêche, dans quelques heures, il allait pouvoir réaliser son rêve.

16

« On ne risque rien d'aller se renseigner, on est quand même devant et on a le temps avant que le spectacle ne commence ». Voilà ce qu'avait dit Athos pour inciter Mouna à franchir le seuil de la porte de la clinique esthétique Lafrebot. En imaginant qu'elle en ait les moyens, même avec l'aide financière qu'Athos lui proposait, elle n'était pas sûre d'avoir envie de faire de la chirurgie pour affiner son corps. D'un autre côté, cela lui permettrait peut-être de retrouver sa famille rapidement. Alors, oui, elle avait accepté d'y entrer.

— Bonjour et bienvenus à la clinique Lafrebot. Je serai à vous dans un instant. Vous pouvez déjà préparer votre carte d'identité, votre carte d'assurance santé et votre carte de sécurité sociale.

— Nous venons juste pour prendre quelques renseignements, répliqua Mouna à l'hôtesse d'accueil. Je n'ai pas mes papiers sur moi.

— Bon, restez là, je vais voir si on peut vous

recevoir quand même.

Mouna et Athos s'assirent dans la salle d'attente bondée de gens plus bizarres les uns que les autres. À côté de Mouna se tenait la femme-caniche accompagnée de son chien. Ou était-ce un caniche-femme accompagné de sa maîtresse ? Difficile à dire tellement la ressemblance était frappante. Les deux empruntaient des traits autant à la race humaine qu'à la canine. Le travail esthétique avait consisté à modifier la silhouette de la femme et de son caniche en renforçant certains traits ou au contraire en les diminuant afin d'atteindre un physique à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Si l'allongement du bas du visage de la femme n'était pas très convaincant, le raccourcissement du museau du chien par contre était une réussite. Malgré l'étrange apparence du caniche, ses belles petites boucles blanches bien peignées donnaient l'envie de le caresser. Celles que sa maîtresse s'était faites implantées sur tout le corps n'inspiraient en revanche aucune démonstration d'affection. Au niveau des attributs intimidants, les deux étaient ex aequo : personne n'aurait aimé recevoir un coup de griffes ou de canines ni de la femme ni de son chien. À côté d'Athos, droite comme un i, la femme patchwork lisait un catalogue de mode. Son visage aurait été peut-être harmonieux si ses multiples greffes avaient été de la même teinte. Mouna compta cinq couleurs de peau différentes : rosée, laiteuse, claire, mate et noire. Sa carnation représentait l'internationalisme par excellence. Il y avait également dans la salle d'attente une pom-pom girl, une fée, un espion gentleman, des jumeaux extra-terrestres, une cigogne, un clou, une planche de surf et un haricot. Ou quelque chose comme ça.

Quand une seconde pom-pom girl entra et

qu'elle se fit toiser par la première, elle ne s'assit pas dans l'unique siège vide, mais alla directement crier au scandale à l'hôtesse d'accueil qui lui expliqua sereinement qu'elle s'était trompée d'un jour et qu'elle devait revenir le lendemain. En dépit de l'agressivité de la pom-pom girl, l'hôtesse gardait son calme : oui elle comprenait qu'il était dégradant de tomber sur une copie de soi, surtout quand on avait plus de septante ans et qu'on avait dépensé des fortunes pour ressembler à une petite jeunette, mais ce genre de désagrément, bien que très rare, arrivait parfois. Il était pour cette raison important de respecter les heures et les jours de visite avec précision. La pom-pom girl irritée traversa la salle, écrasant au passage le pied de sa rivale, et s'en alla en claquant la porte.

L'hôtesse d'accueil soupira, se leva et rejoignit Mouna et Athos. Elle leur demanda de la suivre jusque dans le bureau au fond du couloir où les attendait Amandine, la commerciale. Mouna lui expliqua en quelques mots qu'elle cherchait à maigrir rapidement et que la solution de la chirurgie esthétique lui était passée par la tête, mais qu'elle n'en était pas convaincue. Elle avait peur des effets secondaires et du coût de l'intervention. Amandine lui montra d'abord un catalogue d'opérations classiques, telles la liposuction ou la pose d'un anneau gastrique. Mouna eut à peine le temps de voir : Amandine faisait défiler les pages plus vite qu'une caméra les images d'un film. Le docteur Lafrebot pouvait bien sûr les réaliser — il pouvait tout faire —, mais il ne recommandait pas ce type d'opération trop archaïque. Sa méthode unique d'*aspiration Splash* permettait d'obtenir des résultats bien meilleurs, plus rapidement et sans trop de

complication. En quoi consistait *l'aspiration Splash* ? Il fallait un peu de patience pour le savoir, car Amandine devait entretenir le suspens jusqu'au bout et essayer de vendre un peu plus de rêve. Elle commença son speech qui n'en était plus à sa période de rodage en proposant la formule *Au moins cinq fois plus belle*. Elle expliqua que pour un prix très avantageux le docteur Lafrebot pouvait refaire Mouna complètement, de la tête aux pieds, mais attention, pas n'importe comment. C'est la cliente qui choisissait à quoi ou à qui elle désirait ressembler, et qui déterminait le nombre de parties de sa physionomie à changer. À partir de cinq, elle pouvait profiter de leurs tarifs dégressifs. Sur le formulaire que reçut Mouna figurait chaque détail du corps : les oreilles, le front, les yeux, le nez, les hanches, le ventre, etcétera. Elle devait cocher ce qu'elle voulait modifier et indiquer le nom de la personne à laquelle elle emprunterait le design. Elle pouvait par exemple copier le menton de son actrice favorite de sa série télé préférée, ou encore les courbes d'une mannequin célèbre, ou la chevelure vue dans une pub de shampoing... Tout était possible. Ils avaient même parfois des demandes un peu plus originales comme des nez de fourmilier ou des oreilles de lapin. Leur bon docteur Lafrebot était un véritable magicien du bistouri et génie de la création, à en croire les propos élogieux de la commerciale. La chose importante qu'il fallait savoir était qu'il y avait une énorme différence de prix entre les modèles, suivant qu'ils appartenaient à l'une ou l'autre catégorie. La première catégorie regroupait les modèles du domaine public, dont faisaient généralement partie les animaux, sauf ceux par exemple qui appartenaient à des stars ; la deuxième catégorie comprenait les physionomies de

personnes prestigieuses ou simplement riches, protégées par droit de porteur. Donc si certains tarifs semblaient parfois un peu prohibitifs, c'est qu'ils incluait le versement de ces droits aux célébrités dont on reproduisait les formes. En cas de budget limité, il y avait toujours la possibilité de prendre des personnalités décédées qui n'étaient pas protégées. Ou alors des membres de la famille, ou des amis qui accepteraient de se faire mouler gratuitement le portrait par leurs imprimantes 3D dernière génération et qui signeraient un contrat les interdisant de réclamer des royalties. Mais Amandine le déconseillait fortement, car Mouna risquait de le regretter rapidement : les patients se lassaient vite de ce genre de traits ordinaires souvent très grossiers. Copier quelqu'un qui n'était pas célèbre n'avait pas beaucoup d'intérêt n'est-ce pas ? Qui voudrait ressembler à quelqu'un qui ne ressemble à personne et qui n'est même pas connu ? avait conclu Amandine.

Mouna n'en croyait pas ses oreilles. Elle avait entendu parler de la chirurgie esthétique comme tout le monde, mais elle n'avait pas suivi son avancée. Tout était nouveau pour elle, et des plus étonnants.

— Vous devez savoir également, poursuivit Amandine, que notre compagnie a breveté certains profils de stars que nous sommes les seuls à pouvoir copier. Nous en avons l'entière exclusivité. Nous avons un catalogue que vous pouvez consulter à votre guise. D'ailleurs, en vous regardant, je me demande si je n'ai pas déjà vu votre menton quelque part dans notre liste de designs protégés.

— Euh, je ne sais pas, dit Mouna troublée. Il est possible que mon menton ressemble à celui de quelqu'un d'autre.

— Je dois vérifier s'il n'est pas la copie d'un

menton célèbre protégé. Si c'est le cas, je vais devoir vous facturer les droits de reproduction.

— Quoi ? s'insurgea Mouna. C'est quoi ces droits ?

— Les droits pour garder les mêmes traits qu'une célébrité, c'est normal. Mais vous pouvez aussi décider de ne pas vous en acquitter et vous faire faire une petite chirurgie esthétique chez nous pour que notre cher docteur Lafrebot le change afin qu'il ne ressemble plus à celui d'une personne qui soit hors de votre budget, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, je ne vois pas.

— Vous devez comprendre que certaines reproductions de parties de corps de personnalités richissimes sont très onéreuses. Vous ne pouvez pas vous balader impunément avec le même menton qu'un milliardaire si vous êtes sans le sou, c'est normal. Imaginez l'humiliation que cet homme ressentirait s'il vous croisait un jour. Enfin, que vous choisissiez de payer les droits ou de faire la chirurgie, peu importe. Mais je vous conseille l'une ou l'autre de ces solutions, car si vous refusez, c'est le procès assuré et ça peut vous coûter très cher.

— Mais je n'ai jamais fait d'opération esthétique ni quoi que ce soit de ce genre. Tout est naturel, je suis née comme ça et je ne veux pas changer de menton ni payer pour le garder.

— Je suis née comme ça, ce n'est pas ma faute ! répéta Amandine ironiquement. Toujours la même rengaine. On n'entend que ça dans les tribunaux. Heureusement que les juges ne sont pas dupes et aveugles, et qu'ils savent reconnaître quand un organe est la copie presque conforme d'un autre, qu'il soit naturel ou pas importe peu dans notre métier. Tout ce qui compte, c'est d'être beau et de faire respecter les droits de chacun. C'est un peu

facile d'avoir un menton de star et de prétendre que l'on n'en veut pas ! Et à la star qui souffre, vous y avez pensé ? Elle qui doit supporter de voir des gens de la populace lui ressembler. C'est pour ça que nous avons mis en place les droits de porteur et de reproduction, afin de les protéger et de leur apporter une compensation en cas de copie. Attendez une seconde, où ai-je mis mon catalogue...

Amandine se baissa et plongea dans un tiroir du caisson de son bureau.

— Attendre pour quoi ? répliqua Mouna. Pour vous payer votre droit de voleur ? C'est hors de question. Bande d'escrocs ! Viens Athos, on s'en va.

Mouna empoigna le bras d'Athos et se leva.

— Une petite minute, pas si vite, lança Amandine en émergeant de son tiroir, un gros catalogue à la main.

— Quoi encore ?

— Vous croyez que vous pouvez vous en sortir comme ça ? Regardez là en haut, dans le coin.

Mouna se tourna, leva la tête et vit une caméra de surveillance.

— Et alors ?

— Alors ? La caméra vient de prendre un beau cliché de vous de face. Merci, ce sera plus facile pour nos labos. D'ici demain, grâce aux images de haute résolution, nos ordinateurs auront découpé votre corps en rondelle pour en comparer chaque partie avec notre base de données. Et dès qu'il y a ressemblance, bingo ! On vous fait payer. Vous n'imaginez pas toutes les similitudes qu'on peut trouver chez une seule personne. Et rien n'échappe à notre œil de lynx ! (C'est comme ça que nous appelons notre programme). Il serait préférable pour vous qu'on s'en tienne au menton, vous ne croyez pas ?

— Vous n’avez pas honte ?

— Je ne fais que mon travail, mademoiselle. Et je suis fière de participer humblement à la fabrication d’un monde meilleur !

— C’est ça pour vous un monde meilleur ? J’en ai assez entendu, je m’en vais. Essayez de me rattraper pour voir !

Mouna fit encore quelques pas.

— Moi non, mais les agents voyeurs le feront, dit Amandine sur un ton sarcastique. Et vous ne leur échapperez pas très longtemps.

— Et c’est quoi, ce truc d’agents voyeurs ?

— Ce sont des personnes assermentées qui traquent les pirates esthétiques. Ce sont des physionomistes qui font régulièrement des descentes dans des clubs, dans des salons de beauté, ou même chez des particuliers pour repérer les délinquants. La loi leur permet d’aller partout afin de lutter contre le vol. Car la piraterie esthétique c’est du vol. Et si vous quittez cette pièce en connaissance de cause, vous deviendrez une criminelle.

— J’hallucine ! s’esclaffa Mouna nerveusement.

— Amandine, vous m’avez envoyé le dossier de la grenouille ?

Un homme en blouse blanche venait de passer sa tête par la porte.

— Oui c’est fait. Justement je voulais vous voir.

— Pourquoi Amandine ?

— Pourriez-vous me dire docteur, si le menton de cette jeune fille vous fait penser à celui d’une de nos célébrités ?

— Attendez Amandine, laissez-moi regarder de plus près.

Le docteur sortit ses binocles, s’approcha de Mouna, lui agrippa le menton et l’observa comme un

antiquaire tenant en main un objet inanimé.

— Hum... oui, je le reconnais. C'est le même que celui de la princesse Veronika. Mais elle ne l'a pas protégé, il est libre de droits. Maintenant si vous voulez bien m'excuser Amandine, j'ai du travail.

Le docteur s'en alla et Amandine, les cœurs dans les yeux, ne s'en détourna pas jusqu'à ce qu'il disparaisse. Rouge pivoine, elle prétextait avoir perdu son stylo sous son bureau pour y plonger et y cacher sa gêne. Elle reprit la parole depuis son refuge :

— Je vous l'avais dit, c'est un génie. Vous avez vu ? Il vous a examiné seulement quelques secondes et hop ! il a tout de suite pu vous dire à qui vous ressembliez. Extraordinaire n'est-ce pas ?

Remise de ses émotions, elle refit surface, sans stylo.

— Ce qui fait que... Mais, où sont-ils passés ?

Mouna et Athos avaient profité de la gêne d'Amandine pour s'éclipser. Pas la peine d'attendre les explications de la méthode d'*aspiration Splash*, la question de la chirurgie était réglée. Mouna ne changerait rien à son apparence et n'irait pas se faire charcuter par les bistouris du docteur Lafrebot. Ni d'aucun autre d'ailleurs !

17

Athos, qui dissimulait difficilement son impatience, cherchait un moyen pour tuer les longues heures qui le séparaient du spectacle. Il avait proposé à Mouna d'entrer au grand salon annuel du bien-être qui se tenait dans le hall omnisport de la ville, situé à mi-chemin entre la clinique Lafrebot et la chaîne de télévision. Il avait échangé de l'argent local contre des jetons pour payer les services et les produits exhibés par les exposants.

Le lieu était bondé et chaque stand avait son lot de badauds. Mouna et Athos décidèrent de s'arrêter au premier pour écouter le discours du présentateur. Ils eurent à peine le temps de s'asseoir au dernier rang que l'animateur se dirigea vers eux.

— Toi petite, comment t'appelles-tu ?

— Mouna.

— Dis-moi Mouna, n'y a-t-il pas quelque chose en toi que tu aimerais changer ?

Elle allait ouvrir la bouche quand le gourou la lui

obstrua de la main.

— Non Mouna. Ne me dis rien. Lève-toi et suis-moi au-devant de la scène afin que tout le monde te voie bien.

Face à la détermination du présentateur, Mouna s'exécuta. Arrivé sur la scène, l'homme prit un air sérieux, fronça un sourcil, l'autre, puis s'écria : « Je sais ! »

Le public sursauta. Mouna respira.

— Tu voudrais changer de look, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, on peut dire ça comme ça.

— Ne me dis rien. Tu veux... tu aimerais... tu voudrais maigrir !

— Oui.

— Vous pouvez m'applaudir bien fort, mesdames et messieurs, ce n'était pas facile. Mais grâce à *FlashLucidity*, j'ai pu deviner le problème de Mouna. Dépêchez-vous de passer commande, car il ne nous reste que quelques flacons. Mais je crois que ce qu'il te faut Mouna, c'est *LichtTulip*, le produit miracle cent pour cent naturel à base de plantes et d'extraits de tulipes. Tu vas pouvoir perdre tes kilos et les remplacer par des muscles sans même t'en rendre compte. N'est-ce pas formidable, mesdames et messieurs ? Mais je sais qu'il y a des sceptiques dans la salle, alors rien de tel qu'une démonstration. Je tends le bras droit devant moi comme ceci, et Mouna va mettre toute sa force pour me le faire baisser. Vas-y Mouna... Comme vous le voyez, j'ai assez bien résisté. Maintenant si tu veux bien boire une petite gorgée de *LichtTulip*... Voilà, comme ça... et tu rappuies sur mon bras... Incroyable, mesdames et messieurs. Vous avez vu avec quelle facilité cette jeune fille m'a déstabilisé ? Avec sa nouvelle force, elle m'a presque déboité l'épaule. On peut l'applaudir.

— Mais moi je cherche surtout à perdre des kilos et à m'affiner. Et là je ne vois pas la différence !

— Ah ah ! Et qu'est-ce que j'avais dit, mesdames et messieurs ? Je l'ai dit et je le répète : grâce au *LichtTulip*, on perd des kilos et on gagne de la force **sans même s'en rendre compte** ! Et c'est ce qui arrive à notre petite Mouna qu'on applaudit bien fort et qui peut retourner à sa place.

Mais Mouna ne rejoignit pas son siège. Déçue, elle fit signe à Athos de la suivre jusqu'au stand suivant, qu'elle espérait plus intéressant. S'y tenait un homme seul en costume fuchsia, aux yeux bleu azur profonds et globuleux que les badauds observaient comme une bête sauvage que nul n'osait approcher.

Le professeur Lügner proposait une solution pour venir à bout de la cigarette, de la boulimie, de la dépression, de l'insomnie, de la perte de cheveux, du mal de dos, de la difficulté d'apprendre une langue étrangère... En résumé, il offrait une solution unique à tous les problèmes de la société : l'hypnose. En l'échange de seulement trois jetons, le professeur recevait l'intéressé dans son arrière-boutique, à l'écart des regards indiscrets. Prise d'un élan de courage, Mouna l'aborda et le suivit. Après avoir expliqué sa volonté de maigrir rapidement et malgré son appréhension, elle s'allongea sur un récamier de cuir dissimulé derrière un mur de carton censé l'isoler de la foule. Pourtant peu convaincue d'atteindre un état serein dans ces conditions, elle ferma les yeux et commença directement à se détendre en écoutant la voix suave du professeur qui l'invitait à entreprendre un périple.

« 10... 9... 8... 7... 6... 5... 4... 3... 2... 1...

Tu écoutes ma voix Mouna, et tu es tranquille. Je vais t'emmener faire un voyage dans l'espace et

dans le temps. Nous allons faire une régression culinaire. Remontons ensemble le temps et figeons-le à une époque où le palais ne connaissait pas encore les saveurs d'aujourd'hui. Tu vas t'envoler et atterrir quelque part en Europe, dans une famille de paysans, des agriculteurs dont la vie est rythmée par les changements de saisons. Ils ne sont pas riches, car le seigneur de cette terre qu'ils cultivent à la sueur de leur front perçoit un lourd tribut. Il est impensable de manger des endives en été, ou des tomates en hiver. Les moyens de conservation sont rudimentaires. Le frigo est un mot qui n'existe pas encore. Seuls le sel et la fraîcheur d'une cave permettent de garder un tant soit peu les aliments. Manger est une question de survie et non un plaisir. Il peut le devenir, mais seulement les jours de fête. Le reste du temps, il faut se contenter du maigre repas peu varié qui est dans l'assiette. Rien de bien alléchant.

Tu t'assieds aux côtés du fermier et de ses trois enfants. La surface de la table n'est pas très reluisante. Il y a ça et là des miettes de pains moisis, des bouts inachevés de petits riens. L'odeur qui émane de la pièce est rance, nauséabonde. Elle pique au nez. Tu reconnais la puanteur de l'urine. Les animaux se mêlent aux hommes dans cette pièce exiguë et sombre. Les poules, les canards, les oies, le chien... tout ce petit monde assiste à ce qu'ils osent appeler ici un repas. Tu regardes à nouveau les minuscules déchets sur la table et parmi eux tu identifies des défécations. L'odeur du dégoût vient remplacer celui de la pisse. Tu te demandes si les excréments proviennent uniquement des animaux de la ferme. Vu le manque d'intérêt pour les conditions d'hygiène, il y a de quoi se poser des questions.

Peut-être que tes hôtes aussi après tout se soulagent n'importe où ! Si la noblesse en avait l'usage aux périodes de gloire de Versailles, que devait-il en être dans les familles défavorisées ? Pas de chance, tu as atterri dans l'une d'entre elles. Tu essaies de faire le vide dans ton esprit, car tu sais que tu vas devoir manger dans ce climat. Tu as faim, très faim. Le cœur se soulève un peu. Une envie de vomir te surprend. Mais vomir quoi ? Tu n'as rien dans l'estomac. Le seul liquide qui pourrait te remonter, c'est de la bile. Et tu n'as pas envie d'en rajouter, le spectacle est déjà assez écœurant. Tu es vissée sur le tabouret, assez mal assise, et tu regardes la femme de maison apporter le repas. Tu crains le contenu de la marmite. Et pourtant, tu as toujours faim, très faim. Ou peut-être déjà un peu moins ? Elle pose violemment la marmite sur la table dans un bruit de fonte qui vient rompre le silence. À la soupe ! dit-elle. Si certains croyants prient avant de manger, c'est parce qu'il leur en faut du courage et du soutien divin ! Si la prière avant le repas a tendance à se perdre de nos jours, c'est sans doute qu'il n'y a plus de raison d'implorer Dieu dans sa miséricorde quand le festin est royal ! Tu oses avancer le nez au-dessus du chaudron et là tu comprends pourquoi tu n'entendais plus une mouche voler. Elles sont toutes dedans. Elles flottent à la surface de ce plat aux trois états. Le premier état est liquide. On dirait une soupe aux légumes verts. On en mangerait. Presque ! Le deuxième est gazeux. L'ébullition dénonce une cuisson presque anormale, une température à se brûler la langue, la bouche, l'œsophage et tout le reste. Sans doute fallait-il chauffer longtemps pour tuer les bactéries. Le troisième état est solide. Le bouillon résiste quand la

femme tourne dedans. La louche à la main, avec une poigne de mégère, elle mélange abondamment. Tu découvres en détail ce qu'il contient. Tu es omnivore tu te rappelles? Tu peux tout manger. Ça tombe bien, il y a de tout. Des tripes, du museau, des yeux qui te font tourner de l'œil à chaque cuillerée. Tous les abats se mêlent à la soupe, de ceux que tu savais comestibles à ceux que tu n'aurais jamais imaginé devoir manger un jour. La fermière te regarde en arborant un sourire dont la plus belle partie est édentée. L'autre partie est sombre, les chicots noir charbon remplacent depuis longtemps le blanc émaillé des dents. Dans une envolée d'haleine fétide, elle te demande ton bol. Il n'a sans doute jamais été lavé et son bois est infecté de petits vers. Le contenant sera donc à l'image du contenu. Après la première louche, tu lui fais signe poliment de la main d'arrêter là, car tu prétends ne pas avoir fort faim. Elle te fait remarquer que tu ne dois pas faire la fine bouche et qu'il faut bien manger pour avoir des forces pour l'hiver. Et puis, c'est comme ça chez eux, chez les pauvres, ils n'ont rien, à part le sens de l'hospitalité. Toi, tu penses qu'ils ont davantage le sens de l'hospitalisation. Avec ce qu'ils te donnent, tu es persuadée que ton corps ne le supportera pas et qu'il te faudra une pharmacie complète pour y remédier. Seulement ici, tu ne risques pas de trouver de quoi te soigner. Tu ne peux compter que sur ton instinct de survie.

La femme te rend ton bol en le tapant violemment sur la table, écrasant sous le poids de la soupe épaisse un cafard qui courait à la recherche de détritrus. Des éclaboussures brûlantes te sautent au visage et semblent te dévorer la peau, comme s'il s'agissait d'acide sulfurique. La maîtresse de maison

comprend ton écœurement à la vue du cafard écrabouillé. Elle te mime de le manger avant qu'un de ces enfants assis à ta droite se jette dessus et le noie dans sa soupe. « C'est pour les vitamines » te dit-elle avec son noir sourire ventilé. « Et puis, le cafard, faut pas le laisser prendre le dessus, parce qu'elle est belle la vie non? » Et toute la petite tablée rit en cœur, dans une émission générale de postillons. Il pleut de la salive dans un vacarme de kermesse aux boudins. Et tu as envie de pleurer, ou de fuir, mais tu n'en fais rien. Tu crains d'être rattrapée et dévorée par cette famille affamée. Tu prends ton courage à deux mains, ton bol aussi, et tu portes le bouillon encore brûlant à tes lèvres. Tu te dis qu'à cette température, le goût n'en sera qu'atténué.

Pas si terrible finalement. C'est très chaud, très mauvais, mais ça te paraît jouable. Ça, c'est pour la première gorgée. La deuxième amène son lot de surprises. Elle est autant à boire qu'à manger. Tu connais les quatre saveurs principales : le sucré, le salé, l'acide et l'amer. Peut-être aussi as tu déjà entendu parler d'une cinquième appelée umami, propre aux acides glutamiques et découverte au début du vingtième siècle par un japonais. Et bien voilà. Aujourd'hui, tu peux en faire le tour, le tour du monde des cinq saveurs en un seul repas. À moins que tu viennes d'en trouver une sixième? Celle que nul ne peut goûter de son vivant, la saveur de la mort. Tu as l'impression que ta bouche meurt au contact de la nourriture et que ton corps suivra. Comment peuvent-ils absorber cette chose infecte? Tu cherches à filtrer les gorgées en serrant les dents, mais ça te donne encore plus la nausée, et ça n'empêche pas des petits bouts de chairs de se

faufiler dans la bouche, avec un sale effet de surprise. Tu n'en peux plus, tu vas craquer. Tu n'as plus faim. C'en est trop. Ton hôtesse insiste pour que tu manges, mais tu lui fais face et lui tends le bol en disant que tu en as assez. Tu te lèves et sors de la maison d'un pas décidé, sans te retourner. Tu claques la porte et t'éloignes en marchant sur l'herbe fraîche. Tu respirez l'air abondamment. Tu revis. Tu te nourris de cet air pur qui t'emplit les poumons. Tu te couches dans l'herbe et tu fermes les yeux. Tu es sereine et détendue. Tu t'endors paisiblement. Ton sommeil est léger et réparateur. Tu te sens en sécurité. Tous tes nerfs sont relâchés et jamais tu ne t'es sentie aussi bien. Ton sommeil est de plus en plus léger. Tu commences à te réveiller. Quand je dirai un, tu seras complètement réveillée et tu te sentiras bien sous tous rapports. 10... 9... 8... Tu te réveilles lentement. 7... 6... 5... C'est très bien... 4... 3... 2... Tu ouvres les yeux et te sens bien. Et 1 ! C'est fini. De retour parmi nous, sereine et en pleine forme. »

Le professeur Lügner tendit sa carte de visite à Mouna. Une seule séance n'allait pas être suffisante pour régler son problème, ils devraient se revoir à raison d'une fois par semaine pendant au moins trois mois. Résultats garantis ! « Ou remboursé ? » avait demandé Mouna. « Il n'y a pas de ou » s'était contenté de répondre le docteur avant de lui indiquer la sortie.

Vaporeuse, elle avait l'impression de marcher sur du coton. La sensation était très agréable. Le résultat allait-il être efficace ? Peut-être au bout de quelques séances. En tout cas dans l'immédiat certainement pas. Car le contenu du stand suivant la fit saliver plus que jamais. Les sucreries étaient son péché mignon et celui d'Athos également. Il avait

profité de l'absence de Mouna pour s'y rendre et s'y goinfrer. Il feignait d'y avoir été qu'en observateur, mais le chocolat bio qui lui dessinait encore une moustache et une barbichette le décrédibilisait. Sentant la faim gagner du terrain dans cet environnement d'odeurs aguicheuses, Mouna demanda à Athos de partir. Il ne restait de toute façon plus qu'une heure avant le spectacle.

18

Après avoir fait une queue interminable devant la porte d'entrée du plateau télé, Mouna et Athos furent dirigés par une ouvreuse à leur place, au balcon, au troisième rang du coin VIP, l'espace réservé aux célébrités. Mouna regarda autour d'elle espérant reconnaître une tête de star, mais aucun visage ne lui était familier. La dimension des fauteuils de la dernière rangée juste derrière la sienne l'étonna. Ils étaient bien plus larges que tous les autres. Elle compta dix sièges dans sa rangée et seulement quatre, dont un vide, dans la dernière. Les spectateurs qui occupaient ces places avaient de toute évidence des problèmes pondéraux auxquels la production avait accordé une attention toute particulière.

La salle se remplit, les lumières se tamisèrent sur le public et s'intensifièrent sur le plateau. Le show commençait.

— Bonsoir à toi, public en délire. Je suis très

heureux de te retrouver cher public, pour cette huitième semaine de la saison 5 de *Die or Diet*.

Vous êtes toujours aussi nombreux à suivre nos candidats qui eux par contre sont de moins en moins nombreux, mais de plus en plus...

— LIGHT! cria le public majoritairement accoutumé à suivre l'émission.

Le présentateur ballota son nœud de cravate et poursuivit :

« Il nous reste six candidats qui devront s'affronter ce soir devant vous pour continuer dans cette aventure extraordinaire. Nous avons Jeremy et son régime *En Formes* qui a déjà perdu 16 kilos, suivit de Guillaume et sa perte impressionnante de 15 kilos grâce à son régime *Soupe aux petits pois*, puis vient Cassandra et son régime *Groupe ethnique* qui en a perdu 12, Martin qui est à moins 10 kilos avec son régime *Acides aminés*, la sexy Emmanuelle qui talonne Martin avec sa perte de 9,5 kg et son régime *Fruit de la passion*, et enfin Émilie à la queue du peloton qui a perdu 8 kg grâce à son régime *Couleur jaune*, mais qui n'a pas perdu l'espoir de remonter dans le classement. On peut les applaudir tous bien fort pour leurs efforts, car on sait que ce n'est pas facile pour eux de résister.

« APPLAUDISSEZ »

« Rappelons qu'ils sont enfermés depuis huit semaines dans les cuisines du château, qu'ils y voient défiler quotidiennement des plats qui ne leur sont pas destinés et qu'ils doivent perdre un maximum de poids pour rester dans la course. Pas facile tous les jours d'être un DIETEUR! On les applaudit encore bien fort.

« APPLAUDISSEZ »

« À l'issue de la soirée, ils ne seront plus que cinq.

Deux d'entre ces candidats arriveront derniers dans notre grand jeu, mais seulement l'un d'entre eux sera é-li-mi-né et devra quitter définitivement l'émission. Et c'est vous, devant votre poste de télévision, qui sauverez votre candidat préféré, en appelant au numéro qui apparaît maintenant sur vos écrans.

« Ils sont star du rock, du cinéma, grand couturier, mannequin, chanteur et réalisateur, ils savent ce que c'est de faire régime, de garder la ligne et de lutter contre les envies pour rester beaux et minces, je vous demande d'applaudir le jury !

« APPLAUDISSEZ »

« Et enfin, nos sponsors et parrains de l'émission. Ils ont consacré leur vie entière à créer un monde meilleur, ils se sont oubliés eux-mêmes en s'enfermant des heures, des mois, des années dans leurs laboratoires pour développer les meilleurs régimes pour que vous puissiez maigrir et vous sentir bien dans votre peau. Ils sont encore six, comme le nombre des candidats, car vous le savez, c'est la règle, chaque parrain doit quitter le jeu en même temps que son poulain, et chacun d'entre eux espère être représenté au mieux et le plus longtemps possible par son candidat. Ils sont là ce soir, pour venir encourager leur star, vos stars, veuillez applaudir ces créateurs de génie : les parrains ! »

La foule s'emballa une fois de plus, emmenée par le chauffeur de salle qui agitait son carton « APPLAUDISSEZ » en faisant des singeries. Le présentateur se rapprocha de Jeremy et lui enroula le bras autour des épaules.

— Alors Jeremy, on meurt ou on maigrît, *Die or Diet* ?

— Je maigris mec. Mo-ti-vé, avec le régime *En Formes* !

— Peux-tu nous rappeler Jeremy, en deux mots, en quoi consiste ton régime ?

— Pour être en forme, il faut manger les bonnes formes. Si tu veux être mince, tu manges des aliments minces, de longs rectangles comme les asperges par exemple, et si tu veux être un gros bonhomme, il suffit de bouffer des aliments ronds comme des patates. Ton corps prend la forme de ce que tu manges. Alors si t'es fan de pommes de terre, la seule façon d'en manger pour ne pas grossir, c'est d'en changer la forme pour les affiner. Il suffit de les couper en frites. Et ça marche ! C'est prouvé scientifiquement !

— Incroyable Jeremy, et tu en es la preuve. Es-tu prêt à relever ton nouveau défi ?

— Ouais mec, toujours prêt ! *Give me five !*

Jeremy, surexcité, leva la main qui resta suspendue, en attente que le présentateur lui offre la sienne pour la toper.

— Euh, c'est cela oui Jeremy. Peut-être une autre fois.

Le présentateur refusa l'invitation de Jeremy. Il ne voulait pas lâcher son micro qu'il tenait fermement, et en plus, ce n'était pas son genre de taper dans la main d'un gros adulte stressé et encore pubère qui cherchait à se la jouer cool. Jeremy, ne voulant pas laisser tomber sa main dans le vide, la fit remonter pour se la passer dans ses cheveux enduits d'un gel tellement collant qu'il eut ensuite du mal à l'en dégager. Le présentateur retira son bras des épaules de Jeremy et se dirigea vers Guillaume.

— Et toi Guillaume, comment tu te sens ? Une petite louche de soupe aux petits pois te ferait plaisir ?

Pris d'une nausée soudaine, Guillaume se mit la main sur la bouche. Il se tortilla sur place dans tous les sens, comme un asticot prisonnier d'un hameçon.

— Excusez-moi, dit-il en essayant de desserrer les dents, j'ai vraiment une envie pressante. Et il s'encourut, une main sur la bouche, et l'autre sur l'arrière du pantalon.

Le présentateur, confus, se tourna vers une autre candidate.

— J'espère que Guillaume nous reviendra vite. Et toi Émilie, ma petite Émilie, comment s'est passée cette semaine ? Pas trop difficile ?

— Un peu oui, mais j'ai tenu le coup.

— Pas d'écart alors ? La voix du présentateur était enrobée de perfidie.

— Non, je suis restée fidèle au jaune.

— Et bien malheureusement Émilie, nous avons des images qui témoignent du contraire. Regardons ensemble.

L'écran géant et les moniteurs dispersés dans la salle projetèrent des séquences filmées pendant la semaine au château. Dans l'une d'elles, on y voyait clairement Émilie, qui avait l'autorisation de ne manger que des aliments jaunes, s'enfiler une banane pas assez mûre. Elle avait entravé son régime jaune avec du vert !

— Oh !

Le public était déconfit, il se sentait trahi. Le présentateur cabotin surjoua l'affligé.

— Alors, Émilie, dis-nous, pourquoi nous avoir menti ?

Émilie se mit à pleurer. Entre les larmes, elle expliquait qu'elle ne savait pas ce qui lui avait pris. Ne trouvant rien de jaune à se mettre sous la dent — absence qui était bien sûr orchestrée par la production pour pousser à bout la candidate — elle avait eu un moment de faiblesse. Elle s'était dit que manger une banane pas mûre passerait inaperçu.

Mais maintenant elle le regrettait et elle ferait tout pour ne pas être éliminée du jeu.

— Tu te rends compte Émilie, qu'en plus des gens qui te soutiennent, c'est ton parrain que tu as déçu ?

— Oui je sais, je suis vraiment désolée. Je ne le referai plus. Pardon. Et elle se remit à pleurer.

— Laissons un professionnel te juger Émilie, pour voir ce qu'il en pense.

Le présentateur se tourna vers le coin des parrains et monsieur Lefit prit la parole. L'inventeur du régime jaune expliqua l'importance de suivre à la lettre ses préceptes. Monsieur Lefit se décrit comme étant un médecin renommé qui avait étudié pendant des années les bienfaits de la consommation exclusive d'aliments jaunes, et qui était arrivé à la conclusion que leurs effets positifs sur l'organisme étaient irréfutables et qu'ils entraînaient une perte de poids rapide. Bien sûr, il fallait accompagner son régime (comme tous les autres présents dans le concours) d'une bonne hygiène, de sport et de rigueur. Mais comme Émilie n'avait pas respecté ce troisième commandement, il ne fallait pas s'étonner si après le régime ne fonctionnait pas. Il termina en rappelant que le jaune était la couleur de la vie, allant du jaune d'œuf au soleil, en passant par le poussin, le canari ou le tournesol.

« Il a oublié de mentionner que c'était aussi la couleur du beurre, de la pisse ou de la jaunisse », ironisa Athos.

Le public applaudit fortement le discours de Lefit et le présentateur annonça une page de publicité.

La première publicité faisait la promotion de la saison à venir de l'émission. « Tu as entre 18 et 40 ans, entre 90 et 200 kilos, et tu voudrais participer à *Die or Diet?* Inscris-toi dès aujourd'hui à nos tests de

présélection et deviens toi aussi un de nos SUPER DIETEURS. » La deuxième, produite par les laboratoires Foudeaux, vantait une poudre pour gagner rapidement du poids. Une jeune femme s'exprimait en ces termes : « J'étais mal dans ma peau que j'avais sur les os. Trop maigre, j'étais inexistante, tout le monde m'ignorait. Je voulais devenir quelqu'un, être célèbre. Je rêvais de participer à *Die or Diet*. Mais avec mes 48 kilos pour mon mètre soixante-neuf, je n'avais aucune chance. C'est alors qu'une amie m'a parlé de *Gagnekilos*. En trois mois j'ai pris 43 kilos et j'ai enfin pu m'inscrire à l'émission et reprendre goût à la vie. Merci, *Gagnekilos*, merci! » La pub se refermait sur une photo de la femme avant son gain de poids, et une autre après. Elle était méconnaissable! Même sa dentition et sa couleur de peau avaient changé. Mouna pensa que cette annonce aurait pu également servir pour une crème à bronzer ou un dentifrice, elle aurait fait un tabac. Dans la troisième publicité, également produite par les laboratoires Foudeaux, un homme mince et musclé d'une quarantaine d'années faisait l'éloge d'une poudre miracle nommée *Perkilos*. Il avait perdu 20 kilos en 5 semaines et les photos étaient là pour le prouver. Décidément se dit Mouna, les gens qui changent de poids font tous du banc solaire ou partent tous prendre des vacances au soleil. La quatrième annonce proposait une réduction de trente pour cent sur l'abonnement dans un club de fitness à toute personne qui s'inscrivait pour une durée de trois générations avant la fin de la saison de *Die or Diet*.

Mouna se désintéressait du show. Elle n'était pas fan de l'émission, encore moins de la publicité, et elle commençait à s'ennuyer. Athos lui, dont l'assise était rehaussée par des coussins, était subjugué par

le spectacle. Mouna se retourna, intriguée par ces trois inconnus du dernier rang qui étaient davantage plongés dans la pénombre que le reste de la salle.

— Tu veux un autographe ? lui proposa amicalement l'homme opulent juste derrière elle.

— Euh, non merci. Je me demandais qui vous étiez...

— Tu ne me reconnais pas ? Tu n'es pas une habituée de l'émission ?

— Non, c'est la première fois.

— Je suis Mike, grand gagnant de la saison 3. Enchanté. Il tendit la main pour saluer Mouna.

— Moi de même. Je suis Mouna.

La femme à côté de Mike se pencha vers elle et se présenta à son tour : Je suis Iris, gagnante de la saison 2.

Et encore plus loin, encore plus gros, le dernier des trois s'inclina : je suis Henri, gagnant de la première saison.

Mouna ne savait pas quoi faire. Ils arboraient tous un grand sourire de satisfaction et attendaient vraisemblablement qu'elle dise quelque chose.

— Ah, euh, félicitations à vous tous, les... gagnants ! bredouilla-t-elle.

— Merci ! lui répondirent-ils en cœur, avant de se renfoncer d'un air satisfait dans leur fauteuil et de continuer à regarder la pub.

Mouna s'adressa à nouveau à Mike :

— Excusez-moi, mais, je me demandais, le grand gagnant de la saison 4 n'est pas là, il n'a pas pu venir ?

— C'est surtout qu'il n'a pas été invité. Ils ont modifié les contrats l'année passée suite à un problème avec les sponsors. Fini les places VIP pour les gagnants des années précédentes s'ils n'ont pas

pu garder le poids qu'ils avaient à la fin de l'émission. Et Georges n'a pas tenu le coup, pas plus que nous, mais il n'a pas eu la chance de signer un contrat en or comme le nôtre. Je l'ai eu au téléphone hier. Il est un peu déprimé en ce moment, il aurait aimé venir. Il se sent seul, rejeté et abandonné. C'est très dur ce qu'il vit, on est tous passés par là.

— Ah oui, j'imagine.

— Je te laisse Mouna, l'émission reprend.

Le public applaudit et le présentateur réapparut sur la scène en riant, avant d'afficher un air chagrin.

— Nous voulions avoir une pensée toute spéciale ce soir pour Natalia qui n'est pas encore sortie de l'hôpital, mais qui, d'après les médecins, s'en sortira. Nous rappelons quand même que Natalia avait perdu plus de trente kilos grâce à sa *Cure huile de palme*. Alors Natalia, si tu as recouvré la vue et l'audition et que tu nous regardes, remets-toi vite et reviens nous dire bonjour, car le public en délire est là, **il t'attend, il t'aime, on t'aime tous ! WOUAH !**

« APPLAUDISSEZ »

« Merci pour vos applaudissements, ça lui ira droit au cœur j'en suis sûr. Maintenant les candidats vont s'affronter dans le défi du jour : les GAVEURS !

Les règles sont simples. Chaque candidat, qui aura une pince à linge sur le nez, ne pourra respirer que par la bouche. Mais dans chaque bouche, nous aurons pris soin au préalable d'y fourrer deux tuyaux : le premier relié à une bonbonne d'oxygène et le deuxième à une cuve remplie de nourriture liquéfiée. Chaque réservoir de nourriture est gradué afin de voir clairement le niveau qui descend. À chaque bouffée d'oxygène, le candidat avalera également du liquide grassement nutritif, s'écartant

par là même du régime qui lui est imposé. Les deux candidats qui en auront avalé le plus perdront et seront soumis au vote du public. Car ce soir le jury restera muet, mesdames et messieurs. Vous serez les seuls à juger nos candidats et à désigner celui qui devra être repêché.

« Je vois que Guillaume est de retour et que tous les candidats sont prêts, mains dans le dos, pince sur le nez, entonnoir dans la gorge. Ils devront retenir leur respiration le plus possible pendant les douze longues minutes qui vont suivre. Alors, à vos marques, prêts, partez ! »

Le spectacle était navrant, écoeurant. Les candidats rougissaient, bleuissaient, verdissaient. À bout de souffle, ils se contorsionnaient jusqu'à atteindre les limites de l'évanouissement avant de reprendre leur respiration. Du liquide visqueux filait de leur bouche, se mêlait à leur bave et dégoulinait sur leurs vêtements. Ils en avaient partout ! Les gens dans la salle riaient et applaudissaient. De petits groupes de supporters criaient leur soutien à l'un ou l'autre. Et Mouna avait envie de pleurer. Elle se tourna vers Athos qui avait lui aussi détourné les yeux du spectacle. Sans dire un mot, elle se leva et quitta la salle. Athos ne mit pas longtemps à la rejoindre.

— Finalement, ce n'était pas aussi bien que je le pensais. Allez viens Mouna, allons trouver un coin pour passer la nuit.

Et Mouna le suivit. Le spectacle auquel elle venait d'assister avait rempli son estomac toujours vide d'un profond dégoût qui ne laisserait entrer aucun aliment pendant encore un bon bout de temps...

19

C'est beau une ville qui sommeille. On pourrait croire qu'à la nuit venue, elle s'illumine de mille veilleuses pour rassurer ses enfants endormis. Mais il n'en est rien. Toutes ces lumières ne sont là que pour vous rappeler que demain est un autre jour et qu'il vous faudra consommer à nouveau. Afin de minimiser le risque de vous perdre dans la cohue diurne, les néons, les spots, les vitrines éclairées vous aident à graver dans votre mémoire le trajet que vous ferez inconsciemment les jours suivants. Ils vous signalent que vous devrez passer manger les meilleurs kebabs chez Aziz, acheter votre pain frais du jour à la boulangerie de Christiane, profiter d'une deuxième pizza à moitié prix chez Tony ou encore vous enfilez le super burger triple étage du snack dont tout le monde oublie le nom, mais personne la taille énorme et le petit prix des plats. Sans doute parce qu'elle n'avait rien dans le ventre, Mouna conscientisait ce soir la quantité impressionnante de

publicités en tous genres, qui ne devait certainement pas être plus élevée que dans sa ville. La tentation était à tous les coins de rue. Elle n'avait fait le compte que des enseignes alimentaires, mais bien sûr il en allait de même pour n'importe quel autre type de produits. Il fallait être vu à tout prix, de jour comme de nuit.

Mouna errait dans le centre urbain avec Athos. Elle pensait aux raisons qui la poussaient à vouloir maigrir. En avait-elle vraiment envie pour elle-même, était-ce nécessaire pour sa santé ou était-ce avant tout pour plaire, pour rentrer dans le moule bien étroit de cette société moderne? Comment ne pas tomber dans la dépendance de l'excès? Tout était organisé autour de la consommation de masse, autant la promotion pour toutes ces « bonnes choses » qu'elle adorait et qui la faisaient grossir que celles des articles de minceur. Comme s'il était normal d'ingérer à outrance les produits néfastes sachant que d'autres, souvent tout aussi néfastes, promettaient d'en effacer les traces. Mais les promesses n'étaient jamais tenues et on faisait toujours semblant d'y croire, pour continuer à manger sans compter, en toute impunité. Elle sentait qu'elle voulait maigrir oui, mais peut-être pas pour les bonnes raisons.

Alors qu'elle entamait la traversée d'un pont avec Athos, une voix l'extirpa de ses pensées.

— Ne vous approchez pas ou je saute !

L'homme, du mauvais côté du garde-fou, fixait la route à une vingtaine de mètres en contrebas avec l'envie manifeste de faire un grand plongeon.

— Ne vous approchez pas ou je saute, répéta Athos avec arrogance. Vous avez copié cette tirade de quel film ?

L'homme tourna la tête et dévisagea Athos avec angoisse. Malgré la poigne avec laquelle il serrait le garde-fou, plus d'une fois il avait manqué de lâcher prise.

— Allez-vous-en.

— Non. Le pont est à tout le monde. Alors soit vous vous jetez tout de suite, soit vous attendez que l'on ait traversé. Mais hors de question de faire demi-tour.

Mouna faisait signe à Athos de se taire. Était-ce une façon de s'adresser à un suicidaire ?

— Écoutez monsieur. Ne faites pas attention, mon ami divague. Calmez-vous et dites-nous qui vous êtes. Comment vous appelez-vous ?

— Je... Je m'appelle Gabriel. Mais c'est sans importance, je suis presque mort.

— Voici Athos, mon compagnon de route. Et moi je suis Mouna.

— Allez-vous-en et laissez-moi mourir en paix.

— Pas sans savoir pourquoi vous voulez faire ça, répondit Mouna.

— Cela ne vous regarde pas.

— Oh que si ça me regarde. Car si vous sautez alors que nous nous trouvons sur ce pont, une enquête sera ouverte et de témoins nous pourrions très bien devenir suspects, voire coupables. Si nous ignorons tout de vous et que nous n'avons aucun élément pour justifier votre acte, il nous sera difficile de nous défendre. S'il vous plaît, revenez de notre côté de la balustrade et dites-nous ce qui ne va pas. Après ça vous serez libre de faire ce que vous voulez.

Gabriel marqua un long moment d'hésitation puis se décida à enjamber le garde-fou. Il reprit son souffle, puis la parole.

— Vous connaissez Cheyenne? Je suppose que oui, tout le monde la connaît.

— Je suis désolée, mais je ne vois pas qui c'est, rétorqua Mouna. Je ne suis pas d'ici.

— Cheyenne est la mannequin la plus célèbre de la région, et même au-delà des frontières. Regardez, j'ai une photo d'elle. Elle est belle non ?

Gabriel serrait la photo fermement dans sa main et lui faisait faire des aller-retour nerveux entre Mouna et Athos sans les laisser la toucher.

— Elle me fait un peu penser à...

— À qui ? s'enquit anxieusement Gabriel.

— À... Athos se ravisa. Non, à personne.

— Oui, très belle en effet, conclut Mouna avant que l'homme remette la photo dans son portefeuille.

— C'est ma fiancée. Enfin, c'était. Tout est fini maintenant.

— Je suis désolée, répliqua Mouna.

— Désolée ? Mais de quoi ? Vous ne savez rien de moi ! Gabriel faisait preuve d'une agressivité soudaine qui avait supplanté sa tristesse. Mouna en fut déconcertée.

— Euh... désolée d'être désolée alors ! Mais peut-être pourriez-vous nous en dire un peu plus sur votre histoire.

— Vous allez me trouver ridicule.

— C'est déjà fait ! lâcha Athos.

Mouna le toisa de ses grands yeux furieux qui lui coupèrent l'envie d'en rajouter. Gabriel continua.

— Cheyenne était l'amour de ma vie. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, ça a été le coup de foudre. Pas pour elle évidemment, mais juste pour moi. Elle ne pouvait pas me voir depuis la page trente-quatre de *Mode & Passions*. Cheyenne était à l'époque une mannequin débutante encore peu

connue, mais à l'avenir prometteur. Je commençai à collectionner les magazines où elle apparaissait. Elle passa rapidement de la page trente-quatre de *Mode & Passions* à la vingt-deux d'une autre revue, puis à la cinquième d'une troisième avant de faire la couverture d'une quatrième et de s'envoler dans une carrière internationale. J'étais complètement épris d'elle. J'épluchais pendant des journées entières toutes sortes de publications et découpais les images et les articles la concernant. Puis j'ai commencé à lui écrire. Je n'ai eu au départ que des réponses polies et formalisées. Mais je me suis acharné, lui envoyant parfois plusieurs lettres par jour auxquelles j'adjoignais en certaines occasions des photos de moi. Petit à petit, ses réponses devenaient plus personnelles. On aurait dit qu'elle voulait se confier, mais qu'elle se méfiait. Je pouvais sentir sa solitude, sa tristesse. Et je n'avais qu'une seule envie, c'était de la consoler et de passer le reste de mes jours à ses côtés. Mais elle m'écrivait qu'une telle chose était impossible et que je devrais me contenter d'un amour épistolaire. J'y étais bien sûr opposé et je me faisais de plus en plus insistant. Jusqu'au jour où j'ai reçu un mot de son père. Il me demandait d'arrêter d'importuner sa fille. Cheyenne ne voulait plus entendre parler de moi. Dorénavant, ce serait lui qui filtrerait son courrier et il ne laisserait passer aucune de mes lettres. Comme je ne supportais pas de rester sans nouvelles et que je devenais fou, je décidai de me rendre à son domicile pour tenter de la rencontrer. J'engageai un détective qui mit le temps nécessaire à manger toutes mes économies pour trouver son adresse. Mais quand je suis arrivé sur place, Cheyenne n'y était pas et je fus accueilli par son père. Enfin, celui qui prétendait l'être. Face à ma détresse, il me fit

promettre de garder le secret, secret que je m'apprête à vous révéler, sans aucun sentiment de trahison. Son père, son géniteur ou son créateur, appelez-le comme vous le voulez, était infographiste. Sa fille Cheyenne n'existait que sur papier. Elle était le fruit de son imagination. Une femme parfaite qu'il avait inventée en mélangeant les traits de mannequins connus, à l'aide de ses programmes informatiques. L'agence de publicité pour laquelle il travaillait avait poussé le vice jusqu'à modéliser Cheyenne en 3D et avait créé de toute pièce des défilés de mode où elle était la star. Aucun journaliste ne l'avait jamais vue, ni personne d'autre. Et ils étaient nombreux ceux qui prétendaient l'avoir rencontrée. Deux personnes s'occupaient de trier le courrier de ses admirateurs et d'y répondre. Son créateur était l'une d'elles. Il lui était bien sûr interdit de révéler l'imposture sous peine d'annulation de contrat par l'agence qui le menaçait régulièrement de le mettre à la rue s'il ne respectait pas ses engagements. Car sa conscience le rongait. Il ne supportait plus son travail. Les lettres que je lui avais envoyées l'avaient bouleversé. Les photos aussi. Il m'avait trouvé très beau et je l'avais fait rêver. Âgé de trente-cinq ans, il vivait seul et n'avait jamais osé avouer son homosexualité à son entourage. Il était tombé amoureux de moi. Il savait que je ne l'aimerais jamais, mais il s'était inventé une romance à travers les réponses à mes lettres qu'il écrivait au nom de Cheyenne. Il était désolé de m'avoir trahi, mais il avait reçu l'ordre de maintenir l'illusion auprès des fans de sa création. Et d'entre tous, j'avais été son plus fervent admirateur. Tout ça, c'était il y a une semaine. Je vous passe les détails, mais en plus de Cheyenne, j'ai tout perdu. Mon appartement, mon travail, mes espoirs... Je n'ai plus

de raison de vivre.

Gabriel se tut. Émue, Mouna voulait prendre la parole, mais tout ce qui lui venait à l'esprit lui semblait inapproprié. Athos lui, n'avait que faire d'être incongru.

— Je ne dirais pas ça si j'étais vous, lança-t-il vaporeusement.

— J'ai tout perdu. Je suis perdu.

— Vous avez dit que le créateur de Cheyenne s'était inspiré de mannequins. Moi je crois qu'il s'est surtout inspiré de ma cousine.

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre Cheyenne ressemble comme deux gouttes d'eau à ma cousine Anne. Vous pourriez me remonter sa photo ?

Gabriel s'empressa de mettre la main au portefeuille, d'en sortir la photo et de la donner à Athos, sans aucune retenue cette fois.

— C'est tout à fait elle. Je dirais même que Anne est un peu plus jolie.

— Quoi ? Plus jolie que Cheyenne ? Vous voulez rire ?

— Est-ce que j'ai l'air de rigoler ?

Gabriel observa longuement les expressions d'Athos avant de répondre par la négative.

— Je vais vous faire une proposition. Vous allez juger par vous-même de la beauté de ma cousine. Si vous ne la trouvez pas aussi jolie que Cheyenne, je vous paie le resto. Dans le cas contraire, c'est vous qui régalez. Marché conclu ?

Gabriel hésita à serrer la main d'Athos puis finalement accepta.

— C'est d'accord, marché conclu.

— Alors, maintenant, éloignons-nous de ce bord, ça me donne le vertige.

Athos sortit de sa poche un crayon et un bout de papier sur lequel il écrivit ses coordonnées et celles d'un ami qui pourrait héberger Gabriel pendant quelques jours, le temps qu'Athos avait besoin pour rentrer chez lui, contacter sa cousine et organiser un rendez-vous. Gabriel reprenait du poil de la bête. Il esquissa un sourire en récupérant sa photo et le papier qu'il joignit dans la pochette transparente de son portefeuille. Il remercia Athos puis confirma connaître le chemin pour aller jusqu'à la maison de son ami avant de disparaître dans l'obscurité.

Perdus dans leurs pensées, sans un mot, Athos et Mouna se remirent en route. Athos rompit en premier le silence.

— À quoi ça tient parfois !

— C'est vrai cette histoire de cousine ?

— Hum... Anne a les yeux verts. Cheyenne aussi.

— Pourquoi as-tu dit ça ?

— Pour éviter qu'il se tue.

— Mais une fois qu'il va se rendre compte qu'elle n'a rien à voir, il risque de vouloir se suicider à nouveau.

— C'est possible, mais pas certain. D'ici là, il lui arrivera peut-être quelque chose de positif qui lui fera retrouver le goût de la vie.

— Oui, mais dans le cas contraire...

— Dans le cas contraire, j'aurai prolongé son existence et rempli son cœur de beaux espoirs. La vie tient parfois à peu de choses, et l'espoir en est une. As-tu vu cette brillance dans ses yeux quand je lui ai parlé de ma cousine ?

— Oui.

— Lorsque tu sauves la vie de quelqu'un Mouna, tu ne sais jamais si c'est pour une heure, un jour, un an ou dix. Il peut mourir dans cinq minutes en traversant

la rue comme dans cinquante ans de vieillesse. On ne sauve pas les gens à moitié ni pour une durée précise. On les sauve, c'est tout. Et ce soir nous pouvons être heureux d'avoir sauvé une vie. Je pourrai dormir tranquille. Et je sais d'ailleurs où nous allons passer la nuit. Je comptais demander l'hébergement chez mon ami qui vit près d'ici, mais la place est prise et il ne pourra pas nous accueillir en plus de Gabriel. Mais j'ai une autre idée. Viens Mouna, suis-moi...

20

Pour sa deuxième nuit, Athos emmena Mouna à l'abri dans une tour qui tombait en ruine, à une demi-heure de marche de la ville. Cette tour avait fait corps autrefois avec un château qui avait été détruit par un tremblement de terre. Une légende racontait qu'elle avait été rachetée par un architecte et sa famille, composée de sa femme Flore et Éléonore, sa fille âgée de seulement trois ans. Tous trois y avaient vécu paisiblement pendant une dizaine d'années avant d'être confrontés à la tragique adolescence d'Éléonore. Belle, mince, studieuse, radieuse, elle avait eu tout pour elle dans son enfance. Les plus valeureux camarades de classe comme les plus timides surpassaient leur peur du ridicule pour déclarer leur flamme qu'elle éteignait toujours rapidement et poliment, expliquant qu'elle s'estimait trop jeune pour se lancer dans une histoire amoureuse. Vint le jour où elle se sentit fin prête. Ironie du sort ou cruauté de l'adolescence, ses formes avaient changé

au point de faire fuir ses plus fervents conquérants qui ne voyaient en sa féminité précoce que le résultat d'un acte de sorcellerie. Tous les garçons se liguèrent contre elle, rejoints par les filles jalouses qui pouvaient enfin avoir leur revanche sur celle qui avait accaparé tous les regards masculins pendant de nombreuses années. Éléonore passa de l'enfant la plus radieuse de l'école à la plus terne, en l'espace de quelques semaines. Fermement décidée à stopper sa transformation pubère, elle entra en guerre contre nature. Elle commença par éliminer de petites choses anodines de son alimentation, puis de plus grandes, qui ensuite se multiplièrent avant d'emporter la totalité d'un repas par jour, puis de deux et de ne laisser au troisième que le minimum pour survivre. De temps en temps, quand vraiment elle ne tenait plus, elle se ruait sur tout ce qu'elle trouvait de comestible et le dévorait jusqu'à regret. Ces festins connaissaient tous la même fin, au fond de la cuvette des toilettes après avoir été éjectés par les deux doigts de la culpabilité. Éléonore avait fini par arrêter de croire les mensonges de la balance qui la supportait avec de plus en plus de légèreté et ceux de ses parents qui la considéraient avec trop de gravité. Elle n'avait confiance qu'en son amie Anorexia et en son miroir. L'image que reflétait ce dernier était restée inchangée depuis ce jour où, en larmes, elle s'y était vue avec les mêmes yeux que ceux des enfants moqueurs, perception horrible que sa mémoire allait figer, refusant d'accepter toute transformation que son corps subirait par après. Anorexia quant à elle était la seule qui ne s'était pas moquée. Anorexia l'acceptait comme elle était, elle ne la jugeait pas, elle l'aimait, elle. Anorexia lui tint la main jusqu'au dernier souffle, puis l'emporta et la dirigea dans la mort, au-delà du miroir. Mais Anorexia

n'avait enlevé que le corps d'Éléonore ; son âme trop lourde dont elle ne savait que faire demeurait dans la tour.

Selon la légende, le fantôme d'Éléonore y errait toujours. Ses parents, détruits par le chagrin et croyant qu'ils deviendraient fous s'ils restaient dans cette tour imprégnée de tristesse, l'abandonnèrent. Elle tomba à nouveau en ruine, en s'effritant sur les vestiges des souvenirs de ce qui avait été, il y a bien longtemps, une famille heureuse. Le lieu n'avait jamais trouvé de nouveaux propriétaires. Il servait de refuge pour les voyageurs qui cherchaient un toit pour une nuit, ou pour les curieux téméraires qui connaissaient la légende et qui voulaient l'affronter.

Athos prétendait ne pas avoir peur des fantômes. Il disait en avoir rencontrés quelques-uns et qu'en général, ça se passait bien. Il affirmait que les gens étaient molestés par eux à cause de leur manque de diplomatie. Il regrettait d'ailleurs que ne soient donnés nulle part des cours de communication spectrale non violente. Car souvent, ces âmes en peine étaient frustrées. Leur caractère devenait vite acariâtre à force de tourner en rond toutes les nuits sans occupation, à part effrayer parfois quelques humains qui communiquaient peu, pas ou mal avec eux. Trouver les mots justes et prendre le temps de les écouter suffisaient généralement à les calmer.

Athos avait déjà dormi dans cette tour et n'y avait jamais rencontré personne, vivant ou mort. Il n'y était plus retourné depuis trois ans, mais rien n'avait changé : la porte d'entrée en bois était toujours branlante, l'intérieur sale et anachronique, le plafond du premier étage à moitié effondré, la fenêtre du second dépourvue de vitres et le toit envolé. Mais le troisième étage, en meilleur état que

tout le reste, ferait l'affaire pour y passer une nuit. Rien de bien luxueux, mais au moins l'air n'y était ni trop froid ni trop saturé de poussières. Comme la nuit précédente, Athos, à peine installé dans un coin de la pièce, se mit à ronfler aussitôt. Mouna admirait les gens qui s'endormaient n'importe où n'importe comment, mais ce n'était pas son cas. Elle était fatiguée oui, mais également nerveuse. Le genre de mélange qui pouvait la maintenir éveillée pendant de longues heures. Elle ressassait les événements de sa journée. Elle n'avait pas encore trouvé de solution rapide pour s'affiner, mais peut-être qu'elle devait se faire une raison et accepter de maigrir progressivement, en prenant son temps et en restant motivée. Elle s'étonnait d'ailleurs de son endurance. La faim au bout de deux jours ne la tirait pas autant qu'elle aurait pu se l'imaginer. Elle pensait à tous ces moments où elle avait grignoté en cachette, dans l'incapacité d'attendre l'heure du repas.

Sachant qu'elle ne s'endormirait pas facilement, elle décida de partir à la découverte de la tour. Elle alluma la lampe à huile qu'Athos avait trouvée à la cuisine, descendit les escaliers prudemment et alla jusqu'à la bibliothèque du salon. Elle fut attirée par un livre sur la première rangée qui, contrairement à tous les autres, était dépourvu de poussière. Elle put en lire aisément le titre : *Album d'Éléonore*. Elle l'ouvrit et tourna les pages, une à une, lentement, admirant la beauté de cette petite fille que l'on voyait grandir au fil des ans. Chaque photo était méticuleusement datée et commentée. Les premiers pas d'Éléonore, ses premières bougies, sa première rentrée scolaire... Toutes les grandes premières y étaient, jusqu'à sa douzième année. L'histoire n'allait pas plus loin. Mouna remit le livre en place et scruta ses voisins, espérant

trouver la suite. Mais les couvertures poussiéreuses étaient illisibles. Elle tira l'ouvrage à la gauche de l'album et souffla dessus puis le balaya du revers de la main. Un nuage de poussière virevoltante se forma et de fines particules vinrent titiller ses narines, gratouiller le fond de sa gorge et picoter ses yeux. Elle fut prise d'une quinte de toux puis d'éternuements à répétition.

— Atchoum ! Atchoum !

— Bouh...

— Atchoum !

— Bouh...

— Aaaatch... !

— Bouh...

L'index étiré sous le nez, Mouna avait retenu son dernier éternuement afin de discerner le son qui lui faisait écho.

— C'est toi Athos ?

— Bouh...

— Il y a quelqu'un ?

Elle remit le livre en place et orienta sa lampe vers le centre puis les coins du salon : rien. Elle était pourtant certaine d'avoir entendu...

— Bouhouhou !

Ah oui, maintenant, pas de doute. Quelqu'un à la voix très fluette était occupé de pleurer. Elle tendit l'oreille pour essayer de deviner d'où provenaient les gémissements.

— Bouhouhou ! Je n'y arriverai jamais.

— Euh... Est-ce que je peux vous aider ? Qui est là ? Où êtes-vous ? Mouna paniquait. Elle pensait avoir trouvé l'origine de la voix, mais elle ne voyait personne.

— Je suis ici.

Mouna se rapprocha de la table du salon et vit un pâle rai de lumière qui s'agitait entre un vieux bol

en bois et une antique assiette ébréchée. Il était tellement étroit qu'il en était presque imperceptible. On aurait dit un de ces fins spaghettis, un Capello d'Angelo animé qui cherchait une casserole pour s'immerger. Mouna tamisa sa peur en ajoutant de la fermeté dans son intonation.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le fantôme d'Éléonore. Bouh !

De toute évidence, le fantôme cherchait à lui faire peur. Mouna repensa à ce que lui avait raconté Athos ; elle devait être diplomate.

— Si tu veux m'impressionner, et bien sache que ça ne marche pas. Mais si tu veux qu'on parle ensemble, gentiment, je suis prête à t'écouter.

Elle tira fermement une chaise de sous la table et après avoir vérifié qu'elle était en bon état, elle s'assit.

Après un court silence, elle entendit à nouveau Éléonore sangloter.

— Bouhouhou... Je n'effraie personne. Je suis un fantôme catastrophique. Bouhouhou.

Mouna regrettait d'avoir été aussi dure avec elle. Elle rectifia : « Enfin, je crâne un peu, car tu m'as quand même flanqué une sacrée trouille, tu sais. »

— C'est vrai ?

Éléonore reprenait de l'espoir.

— Euh, oui, dit Mouna. Mais il te manque un peu de confiance en toi et ta voix ne porte pas assez, j'ai du mal à t'entendre. Attends, j'ai une idée.

Elle se leva d'un bond, retourna à la bibliothèque, arracha la page d'introduction d'un livre de cuisine qui lui semblait sans intérêt et la roula en un cône qu'elle porta à son oreille après avoir rejoint Éléonore.

— Ça ira mieux comme ça. Parle pour voir.

— Tu m'entends ?

— Oui. C'est parfait. Je ne me suis pas encore

présentée. Je suis Mouna et je suis enchantée de faire ta connaissance Éléonore.

— Moi aussi Mouna.

— Tu ne m'en voudras pas si je suis un peu brusque dans mes paroles, mais c'est la première fois que je m'entretiens avec un fantôme et je ne connais pas toutes les formules d'usage.

— Ce n'est pas grave tu sais, j'ai moi-même un peu perdu l'habitude de parler avec des vivants.

— Pourquoi cherchais-tu à me faire peur ?

— Euh, parce que c'est mon rôle, je suis un fantôme. Et puis je n'aime pas que des gens viennent chez moi et s'installent comme s'ils étaient chez eux sans me demander mon avis. Alors j'essaie de les faire fuir.

— Excuse-moi, je ne voulais pas être grossière. Est-ce que tu es d'accord que mon ami qui dort au troisième étage et moi-même passions la nuit ici ?

— Oui j'accepte. Soyez les bienvenus.

Mouna pensa qu'Athos avait eu raison : un peu d'écoute et de courtoisie suffisaient à apaiser un fantôme.

— Et qu'est-ce que tu continues à faire ici Éléonore ?

— J'attends quelqu'un.

— Et qui est ce quelqu'un ?

Éléonore, dérangée par la question, hésita.

— Euh, une amie.

Mouna pensa directement à la légende. Était-elle donc vraie ?

— Et ça fait longtemps que tu l'attends ?

— Cela fait tellement longtemps que j'en ai perdu le compte.

Éléonore se remit à pleurer.

— Calme-toi, et raconte-moi ce qui ne va pas.

— Je ne veux pas t'embêter avec mes problèmes,

sanglota Éléonore. Il est tard et tu dois être fatiguée...

Elle laissa sa phrase en suspens, avec l'évidente volonté de continuer de parler.

— Non, je n'ai pas sommeil. Et tu ne m'embêtes pas du tout. Raconte-moi tout.

— D'accord.

Éléonore conta son histoire qui concordait avec la légende, mais à laquelle elle ajouta quelques détails, notamment sur la fin de sa vie.

Peu de temps avant sa mort, alors qu'elle n'avalait déjà presque plus rien, elle diminua encore sa ration quotidienne. Conséquence de la lecture d'un livre consacré à une femme qui prétendait vivre de lumière sans se nourrir, Éléonore avait décidé d'en faire autant. C'est uniquement le soleil qui allait la sustenter. Et elle y parvint, au bout de deux semaines. Elle n'avait plus faim, ne mangeait vraiment plus rien et se sentait bien. Mais ce n'était pas la seule chose qui avait changé. Elle ne supportait plus la lumière du jour dans laquelle elle était censée puiser son énergie vitale, et ne sortait de son lit que la nuit. Impossible de rester éveillée pendant la journée. Après quelques jours elle s'était interrogée : si elle ne se nourrissait plus de lumière, alors de quoi ? Ces deux dernières semaines, en accord avec Anorexia, elle avait arrêté de se regarder dans le miroir. Éléonore savait qu'elle pouvait avoir confiance en son amie qui, si elle notait un changement, s'empresserait de le lui signaler. Mais quand elle eut retrouvé son énergie, elle eut envie de jeter un œil dans le miroir. Et elle découvrit qu'il ne reflétait rien, à part un fin rai de lumière. Elle se tourna dans tous les sens et cette lumière l'accompagna dans son mouvement. Incroyable ! C'était elle ! Dans un premier temps elle se félicita d'avoir atteint l'apogée de la minceur et gronda

Anorexia de ne lui avoir rien dit. C'est depuis ce jour que son amie était partie, fâchée. Mais Éléonore ne s'en était pas inquiétée, persuadée qu'elle reviendrait. Elle était devenue maigre comme personne d'autre ne l'avait jamais été. Et elle était fière. Elle voulait montrer à ses parents qui avaient trop de fois insisté pour qu'elle mange, qu'il était possible de vivre sans rien avaler, elle en était la preuve. Enfin, ça c'était ce qu'elle croyait. En réalité, aveuglée par son obsession de maigrir, elle était passée de vie à trépas sans même s'en rendre compte. Quand enfin elle comprit qu'elle ne faisait plus partie du monde des vivants, elle chercha à rentrer en contact avec ses parents, mais ne parvint qu'à les faire fuir. Elle n'espérait plus que le retour d'Anorexia, la seule à pouvoir l'aider. Elle l'attendait chaque nuit, patiemment, refusant de croire qu'elle l'avait complètement abandonnée.

— Tu n'as vu personne en arrivant Mouna ? demanda Éléonore quand elle finit son récit.

— Non.

— Tu es sûr ?

— Oui.

— Ce n'est pas encore pour aujourd'hui qu'Anorexia viendra. Peut-être demain.

Athos avait briefé Mouna sur l'attitude à prendre avec un fantôme, mais il n'avait rien mentionné sur la marche à suivre avec un fantôme qui attendait le retour improbable de son amie imaginaire. Elle hésita, ne sachant pas ce qu'elle encourrait à mentir à Éléonore, mais finalement se décida.

— Écoute, je ne t'ai rien dit en arrivant, mais, Anorexia, je la connais, c'est elle qui m'envoie.

— Quoi ?

— Elle m'envoie pour te dire qu'elle ne reviendra pas.

— Non, ce n'est pas vrai.

Éléonore était en crise et ne voulait rien entendre. Elle défia Mouna de lui décrire son amie. Ce ne devait pas être un problème si comme elle le prétendait elle l'avait rencontrée. Alors Mouna se lança. Anorexia avait des cheveux châtain lisses qui descendaient en dessous des épaules, le front large, le visage oblong, la peau mate et de grands yeux vert émeraude. Elle avait un point de beauté au coin de la bouche et une discrète tache de naissance à la cheville que l'on pouvait confondre aisément avec un mini tatouage. Sa taille était svelte, ses jambes longues et son corps élancé. Sa physionomie était tellement délicate qu'elle semblait avoir été sculptée dans de la soie.

Mouna n'alla pas plus loin dans la description de cette magnifique petite fille de douze ans qu'elle avait admirée sur les dernières pages de l'album d'Éléonore. Le faisceau lumineux ne s'agitait plus. Une fine goutte en perla et s'écrasa sur le sol. Éléonore pleurait de vraies larmes.

— Elle t'a dit pourquoi elle ne voulait plus me voir ?

— Oui. Anorexia a rencontré quelqu'un d'autre.

Mouna ne regretta pas son mensonge. Il fut salutaire pour Éléonore. Avant qu'elle ne disparaisse complètement, elle s'était matérialisée. Mouna avait pu lire la joie qu'Éléonore avait éprouvée en admirant dans le miroir du salon le corps de ses douze ans retrouvé. Puis, elle y avait été absorbée. Libérée d'Anorexia, elle pouvait enfin reposer en paix.

21

Mouna mit encore du temps à s'endormir, perturbée par sa rencontre avec le fantôme d'Éléonore. Comme la première nuit, elle rêva du Baron. Muette, elle ne put à nouveau que l'écouter.

« Alors Mouna, jeune exploratrice en quête de trésor, tu as dû surmonter bon nombre d'épreuves auxquelles tu ne t'attendais pas, n'est-ce pas? Tu as été énergique, courageuse, et tu as relativisé beaucoup de choses. Tu ne t'es pas posée en tant que victime et tu as essayé d'améliorer la situation d'autrui, en oubliant la tienne. Tu t'es découverte pleine de ressources. L'aventure Mouna! La drogue naturelle qui dope la dopamine! La variété, le changement, le mouvement...

« Tu sais Mouna, tous les régimes ont un point commun : ils viennent détruire une habitude, celle de mal manger. Et c'est suffisant pour maigrir, car l'esprit adore la nouveauté. Mais très vite, quand la routine s'installe à nouveau et qu'il ne voit plus rien d'autre arriver que les éternelles feuilles de salade, il réclame

du changement et rebasculé souvent dans les excès. C'est pour cette raison que la majorité des régimes fonctionnent sur le court terme, mais pas sur le long : ils rompent la monotonie de l'abondance, mais instituent celle de la disette. Faire régime, c'est comme faire une révolution. Et les révolutions, qui renversent souvent des régimes qu'elles estiment trop stricts, sont généralement suivies par une période anarchique où tout est permis, avant de retomber dans un régime parfois plus tyrannique que celui qu'elles réprimaient.

« Les régimes que tu imposes à ton corps, tu en fais l'inventaire que tu gardes bien enfoui profondément dans ta mémoire. Mais ton cerveau ne veut plus connaître cette affreuse disette. Il ne veut plus que tu le privas de ce qu'il aime. Alors par instinct de survie, il ordonne au corps de stocker. Il lui fait entreposer d'abord les vilaines graisses dans les endroits qui gênent le moins. Comme un magasinier qui range les caisses dans une réserve, il est attentif à sa mobilité. Il doit pouvoir atteindre rapidement ses provisions. Il range les premières caisses, les premières graisses, bien au fond, à l'abri des regards, pour ne pas les avoir dans les pieds. Mais bientôt il ne peut plus. Lorsqu'il y en a trop, l'entrepôt déborde. Il ne peut plus accéder aux premiers aliments qu'il a stockés et qui vont finir par pourrir. Ça lui fait mal. Il devra d'abord tout bouger pour y accéder. Mais il n'en a pas le courage. C'est trop dur pour lui. Il est en charge du stock et personne ne peut l'aider car il est le seul à savoir comment sont entreposées les caisses. C'est son ordre, son désordre. Il doit trier, se débarrasser du superflu. Mais il a peur, peur de perdre ses réserves. Qu'as-tu peur de perdre Mouna ?

« Il y aura toujours quelqu'un, que ce soit un médecin esthétique ou un politicien, pour prétendre que son programme est ce qu'il te faut. En réalité, ils se basent sur des statistiques. Mais tu es unique, et tu as trop de valeurs pour être réduite à un nombre. Un étranger qui te prescrit ce qui est bon pour toi suit une grille universelle ; ton cerveau qui te le prescrit se base sur une grille personnelle. Apprends à te connaître, à connaître ton corps. Car toi seule peux savoir ce qui est bon à ton épanouissement. Ton corps vient sans notice, c'est à toi de l'écrire. C'est à toi de le découvrir, de l'écouter, de le comprendre. Et comme les plus beaux trésors sont toujours ceux qui sont enfouis au plus profond, tu vas devoir travailler à retourner cet univers qui te fait toi, l'unique. Alors prends courage, patience, aies confiance et ne te sous-estime pas. Jamais ! »

Le Baron se dirigea vers la porte du tribunal et l'ouvrit. Les juges, l'arbitre, la foule et le pèse-personne attendaient Mouna. Elle posa les deux pieds sur la balance et regarda les mots défiler, sans sourciller. Elle ne sourcilla pas davantage quand l'arbitre abaissa son bras et elle apprécia la fraîcheur que lui procura le mouvement. Ce qu'elle apprécia encore plus, ce furent les acclamations du public : confiance était inscrit en grosses lettres sur la balance !

22

Le matin du troisième jour, Mouna se leva d'un bond et alla directement secouer Athos. N'étant pas certaine de retrouver seule la cascade, elle avait encore besoin de lui. Bien que peu convaincue de pouvoir se faufiler dans la brèche de la montagne, elle voulait essayer à nouveau afin d'évaluer sa progression. Elle espérait ne pas rester coincée dès le début et gagner quelques mètres.

Mal réveillé, Athos s'était montré un peu bougon. Il avait trainé les pieds en grommelant des mots étrangers aux gens de bonne humeur, mais bien familiers aux ornithologues. Une fois arrivé sur place, il s'était affalé près du bassin et en avait pompé l'eau avec avidité, après quoi il s'était radouci et avait souri pour la première fois. Mouna en avait fait autant et avait multiplié les souvenirs gustatifs en buvant, avant de s'étendre dans l'herbe et d'arborer le même sourire béat que son compagnon de route.

Il lui fallait maintenant élaborer une stratégie. Elle

se leva et alla observer attentivement la brèche zigzagante qui creusait la roche. Elle mima de la main les déplacements que son corps devrait réaliser pour passer : commencer avec le flanc droit en premier, rentrer le ventre puis le dos et se grandir un maximum, trois pas sur la gauche, deux sur la droite, s'accroupir, marcher en canard, pivoter, se coucher et ramper sur deux mètres... puis l'inconnu. D'après Athos, la brèche était profonde d'une dizaine de mètres environ dont seulement cinq étaient visibles depuis l'entrée. Il pria Mouna de l'attendre, fit en un éclair l'aller-retour et confirma son évaluation. Les cinq mètres qu'elle ne pouvait pas voir ne représentaient pas plus de difficultés que les cinq premiers. Un jeu d'enfant sans doute, pour Athos ou pour un contorsionniste, mais un calvaire pour Mouna. Ses tendances claustrophobes ne l'aideraient sûrement pas à se sentir en confiance pour se dégager en cas de problème. En proie à la panique dans les lieux confinés, elle se savait vulnérable. Mais elle n'avait pas d'autre choix que de surmonter ses peurs. Athos l'encouragea et la rassura en lui rappelant qu'il était là pour la soutenir. Mouna retint sa respiration, présenta son flanc droit à la montagne et entama son avancée dans la faille. Mais elle alla à peine plus loin que la première fois et fit rapidement demi-tour. Déçue, elle se dit qu'elle ne passerait jamais à moins d'être plate et décharnée. Elle s'assit sur une pierre et se prit la tête entre les mains. Voyant sa détresse, Athos cherchait une solution. D'après Mouna, il ne pouvait pas lui ramener la clef dont elle avait besoin, elle devait la décrocher de l'arbre elle-même. D'après lui, l'arbre de la connaissance se trouvait dans le jardin caché par cette montagne. Mais il n'était pas certain qu'il y

ait une clef. Un aller-retour, qui ne devrait pas lui prendre plus d'une heure, permettra d'en avoir le cœur net. Mouna le laissa partir et le regarda d'un air désabusé se glisser avec aisance dans le passage impossible.

Elle n'avait plus qu'à patienter. Sans montre, cette heure allait peut-être lui paraître une éternité au bout de laquelle ne viendrait que du désespoir. Car si la clef n'était pas là, où était-elle et combien de temps lui faudrait-il pour la trouver? Et si Athos confirmait sa présence, cela ne voulait pas dire pour autant qu'elle serait capable un jour d'aller la chercher. Dans les deux cas, la chute du mystère ne lui plaisait pas.

Perdue dans ses pensées, face contre terre, Mouna ne vit pas l'homme se rapprocher d'elle et ne l'entendit pas la saluer. Mais la question qu'il lui posa ensuite la sortit de sa pessimiste rêverie.

— Accepteriez-vous que je vous dessine, jeune fille ?

La voix provenait d'un vieillard voûté qui avait un chevalet sous le bras et un baluchon sur l'épaule. À quelques mètres d'elle, il la fixait d'un œil vif et vigoureux qui contrastait avec son apparente sénilité. Son arrivée soudaine et son allure la laissèrent pantoise un instant, mais elle se ressaisit rapidement.

— Une autre fois peut-être, mais là, ce n'est pas le bon moment.

— Permettez-moi d'insister. Cela ne prendra qu'une demi-heure tout au plus. Ce n'est pas souvent que j'ai l'occasion de rencontrer un aussi beau modèle.

Mouna se dit que le vieil homme avait certainement besoin de lunettes. Elle ne voulait pas le vexer et elle

avait envie de lui faire plaisir. Mais d'un autre côté, l'idée de maintenir la pose pour découvrir ensuite son portrait plus catastrophique que nature ne la tentait pas trop. Car non seulement le vieil homme ne voyait pas qu'elle n'avait rien d'un beau modèle, mais en plus il tremblait de partout. Il tressaillait comme un nageur à la sortie d'une baignade dans une mer de glace. Il lui était certainement impossible de dessiner correctement. Sans doute était-il un artiste malheureux de prendre de l'âge et qui s'accrochait à son pinceau comme à la vie. Mais si tel était le cas, pourquoi ne pas lui consacrer un peu de temps ? D'autant plus que Mouna n'avait rien d'autre à faire.

— C'est d'accord.

— Merci. Vous verrez, ce ne sera pas long.

Le vieil homme sortit son attirail du baluchon puis déploya son chevalet. Mouna voulut s'asseoir, mais il la pria de rester debout et de se décontracter. Mal à l'aise et ne sachant pas quoi faire de ses bras, elle se tortillait nerveusement et regrettait déjà d'avoir accepté. Jusqu'à ce que le vieil homme pose ses premiers coups de pinceau. Un grand frisson la parcourut. Les tremblements du vieillard l'avaient quitté comme par magie. Il tenait deux pinceaux, un dans chaque main, et frappait la toile de petits gestes courts, précis et délicats.

Coite, Mouna admirait le ballet des pinceaux de l'artiste qui ne regardait même pas son œuvre. Son visage ne se détournait pas d'elle. Elle ressentait chaque parcelle de son corps là où le peintre posait le regard. C'était comme si chaque coup d'œil qu'il portait sur l'un ou l'autre détail de son anatomie lui transmettait de l'énergie sous forme de chaleur. Malgré l'immobilité qu'elle devait maintenir tout en

restant naturelle, elle se sentait bien. Et quand l'artiste lui annonça qu'il avait fini, elle ne le crut pas, elle avait l'impression qu'il venait à peine de commencer. Il l'invita à voir le résultat. Elle s'approcha lentement, en réfléchissant à ce qu'elle allait dire si le dessin était vraiment horrible. Mais lorsqu'elle le découvrit, elle s'arrêta de penser. De respirer même. L'œuvre était magnifique. Mouna était magnifique ! Enfin, sur la toile. Car ce n'était pas elle, ça ne pouvait pas être elle, elle ne se reconnaissait pas. Enfin, si... Enfin, non. C'était elle sans être elle. Troublée, elle se tourna vers l'artiste dans l'espoir qu'il lui vienne en aide. Délicatement, il lui prit la main droite, lui fit tendre l'index et suivre les courbes de son tracé à quelques centimètres de la peinture. Il l'invita à faire de même avec l'index gauche synchronisé sur le droit, mais le long de son corps. De cette manière, les lignes qu'un doigt suivrait sur la toile, l'autre le toucherait dans la réalité. L'artiste commença par le pourtour des yeux, du nez, de la bouche, du menton pendant que Mouna répliquait le geste avec application en longeant son visage. Il lui demanda ensuite de fermer les yeux. Il continua à la guider alors qu'elle n'y voyait plus rien. Les deux index synchronisés glissèrent sur le cou, firent un aller-retour aux épaules pour descendre le long de la poitrine jusqu'au nombril, puis contournèrent le ventre et les hanches. Mouna trichait de temps en temps en entrouvrant les yeux, pensant que l'artiste quittait les courbes de son dessin flatteur pour les faire correspondre à la réalité. Mais il n'en était rien, tout était reproduit à l'identique. Son corps était la peinture, la peinture était son corps. L'artiste lâcha la main de Mouna et recula. Il lui demanda ensuite de porter la main

gauche à son front et la droite à son ventre et de rester concentrée sur son ressenti pendant cinq minutes, sans bouger, les yeux fermés, en prenant de lentes et profondes respirations. Puis il se tut. Quand Mouna rouvrit les yeux, il n'était plus là. Il avait disparu en emportant avec lui son chevalet, son baluchon et son œuvre. Il n'y avait plus aucune trace de son passage. Mais l'image de cette belle fille, au crépuscule de l'adolescence et à l'aube de l'âge adulte, demeurait gravée dans l'esprit et dans la chair de Mouna.

Machinalement, elle se dirigea vers la brèche. Elle ferma les yeux et y entra, puis avança en caressant la roche. Son corps semblait épouser les formes de la montagne et ne plus rencontrer aucun obstacle. Il était souple, élastique, fluide. Forte de cette nouvelle perception d'elle-même, elle se faufila sans crainte jusqu'à la sortie et regretta même que sa traversée gracieuse fût si courte.

23

À la sortie de la brèche, Mouna ouvrit les yeux sur un pré vallonné en contrebas duquel apparaissait une forêt luxuriante à l'abondante diversité : il n'y avait pas trois arbres identiques. Deux bouleaux s'élevaient près de deux palmiers qui dansaient à côté de deux chênes accolés à deux figuiers, puis deux séquoias, deux baobabs, deux hêtres et une myriade d'autres paires inconnues. Une sorte d'arche de Noé végétale où les espèces se mêlaient entre elles sans contrainte. Le chemin de terre qui y menait se séparait en deux et formait un Y. L'ensemble rappelait à Mouna l'anatomie humaine qu'elle avait étudiée pour son cours de biologie. Elle suivit la trachée jusqu'à l'entrée des poumons et hésita à emprunter la bronche de gauche ou celle de droite qui s'enfonçaient toutes deux jusqu'aux alvéoles, dans la forêt épaisse. Mais elle n'abandonna pas son choix au hasard : Athos venait sur le sentier de droite.

— Bravo Mouna ! J'étais certain que tu y arriverais.

— Est-ce que tu as vu la clef? demanda-t-elle impatiente.

— Je n'en suis pas sûr, mais je crois avoir remarqué au sommet un objet qui ressemblait à une clef. Il te sera plus facile qu'à moi d'y monter et d'aller vérifier. Suis-moi c'est par ici.

Mouna s'étonna du manque de curiosité d'Athos. Il ne lui posa aucune question sur la technique qu'elle avait utilisée pour se frayer un passage au sein de la montagne. Elle avait le sentiment en l'observant qu'il jouait un rôle innocent, mais qu'en réalité il était au courant de bien plus de choses qu'il ne laissait paraître. Sans doute que s'il ne l'interrogeait pas, c'est parce qu'il savait. Elle était de plus en plus convaincue que, sous des airs parfois véreux, arrogants, cyniques, balourds — la liste des défauts apparents d'Athos qu'elle avait dressée dans ses états d'énervement était trop longue pour les énumérer tous — se cachait une espèce d'ange gardien aux bonnes intentions et aux instincts protecteurs dont le but était de la mener à bon port. Et voilà maintenant qu'elle y arrivait. L'arbre, dont le sommet diffusait les rayons du soleil et illuminait les alentours comme un fanal, s'érigait majestueusement au milieu d'une clairière, tel un phare en pleine mer. Aucun doute possible. C'était lui. L'élu. L'unique. Il n'y en avait pas deux comme lui. Il se panachait d'une innombrable variété de fleurs et de fruits. Un véritable patchwork de couleurs qui s'étirait jusqu'à la cime et se confondait avec le ciel, perdu dans la lumière du soleil. Passé l'étonnement que ce ne soit pas un pommier, sans même s'attarder sur la grandeur de la tâche, Mouna entama son escalade sous les encouragements d'Athos. La dernière fois qu'elle avait grimpé dans un arbre, elle devait avoir huit ou neuf ans. Et malgré les

quelques dizaines de kilos supplémentaires qu'elle devait hisser aujourd'hui, elle ressentait la même aisance qu'autrefois. Elle retrouvait cette joie de petite fille, insouciant de chuter dans son passé et instinctivement confiante d'atteindre le sommet, peu importe la difficulté. Chaque nouvelle branche mère d'un niveau supérieur lui offrait une réminiscence d'une période heureuse de sa vie. La première lui avait rappelé sa première bougie sur son premier gâteau d'anniversaire, ses premiers pas, ses premiers mots dissyllabiques, ses premiers rires, ses premières découvertes ; la deuxième lui avait remémoré ses deux ans et ses premières marches d'escalier bravées, ses premières expériences culinaires, ses premières danses, ses premiers coups de pieds dans un ballon... En montant dans l'arbre, elle avançait en même temps en âge et les souvenirs se rapportaient à des événements de plus en plus récents. Arrivée à la seizième branche, alors qu'elle revoyait son père pourtant d'un naturel peu démonstratif l'enlacer en lui disant qu'il l'aimait le matin de son anniversaire, elle aperçut enfin la clef. Il lui manquait quelques centimètres pour l'attraper. Elle se dressa, en équilibre sur la branche et tendit le bras. Sa main toucha la clef, mais son corps bascula en arrière en cherchant à se restabiliser. Elle sentit son dos rentrer en contact avec le feuillage touffu de la seizième branche qui ploya. Elle tomba à l'étage inférieur, et ainsi de suite, jusqu'en bas. Heureusement, l'arbre avait amorti sa dégringolade et l'avait déposée au sol avec l'attention et la délicatesse d'une mère qui fait prendre un bain pour la première fois à son bébé. Abasourdie, elle se demandait si elle aurait le courage et la force de grimper à nouveau. Jusqu'à ce qu'un objet lui percute le front. La clef ! Par chance ou par miracle, elle l'avait suivie dans sa chute. Mouna redressa son buste,

s'accouda et tendit la clef à Athos qui se penchait au-dessus d'elle, inquiet.

— Je l'ai Athos ! La clef de ma liberté !

— Félicitation Mouna ! Tu vas bien ? Tu n'as rien ?

— Non je n'ai rien et je vais très bien. Ça y est Athos, je vais pouvoir rentrer chez moi.

— Oui Mouna, tu as fait un parcours incroyable. Moi je n'y suis jamais arrivé. Mais c'est normal je suis beaucoup plus âgé que toi. L'arbre est pour moi beaucoup plus haut et j'ai beaucoup trop d'années à passer en revue.

Athos aida Mouna à se relever. Elle n'était pas sûre de comprendre. Athos ne voyait-il pas le même arbre qu'elle ? Était-il différent pour chacun ?

« Je comprends tes interrogations Mouna. L'homme n'est pas près de percer tous les mystères de l'univers. Peut-être ne le sera-t-il jamais, du moins de son vivant. Et peut-être qu'il doit en être ainsi. Car que ferions-nous de la connaissance universelle ? »

Mouna comprit alors ce que l'arbre offrait à ceux qui y grimpaient. Il leur faisait don d'un cadeau d'une valeur inestimable : la connaissance de soi.

« Allez viens Mouna, partons d'ici, il se fait tard. »

Mouna suivit Athos à travers la forêt jusqu'à la faille dans la montagne qu'elle passa sans souci.

Sur sa route, régulièrement, Mouna regardait la clef. Elle se rendait compte qu'elle allait avoir un problème. La forme de la clef était des plus banales et aurait pu convenir à ouvrir n'importe quelle serrure, ce n'était pas ça qui l'inquiétait. La première chose qu'elle avait remarquée était la fine pellicule métallique qui l'enrobait et qui lui servait sans doute de protection. La texture et l'odeur l'avaient interpellée ensuite, la laissant très perplexe. Elle n'y avait tout d'abord pas cru. Elle l'avait tâchée et retâchée, humée jusqu'à effacer

tout doute. Et maintenant elle se demandait comment. Comment, *Bon Dieu comment*, allait-elle libérer la pomme du guéridon à l'aide d'une clef en chocolat ?

24

Mouna craignait que le chemin du retour soit aussi long et difficile que celui de l'aller, voire davantage. Elle en avait marché des kilomètres l'estomac vide depuis le premier jour. Aurait-elle le courage de répéter son périple en sens contraire ? Elle se dit qu'elle pourrait trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Mais l'idée ne lui plaisait pas plus que ça. Elle préférerait se présenter devant le Baron dans ce nouveau corps sain qu'elle s'était modelé. Elle en éprouvait une certaine fierté. Ne rien manger pendant plus de deux jours avait été pour elle un exploit que jamais elle n'aurait pensé réaliser. Et c'est au Baron qu'elle le devait. Du statut de ravisseur, il était passé à celui de bienfaiteur. Sacrée promotion ! Elle rêvait également de raconter son histoire à ses parents, bien qu'elle doutait fort qu'ils la croient. Puis elle se ravisa en regardant sa clef. Il ne pouvait s'agir que d'une farce. Le Baron s'était moqué d'elle et n'avait aucune intention de la laisser

rentrer chez elle. D'un autre côté, ce qu'elle avait vécu dans cette aventure n'avait rien de rationnel. Alors après tout pourquoi pas. Elle avait l'air solide cette clef en chocolat !

— Ça va Mouna, pas trop fatiguée ?

— Non ça va Athos. Tu es sûr de pouvoir me conduire au palais ?

— Oh oui, c'est très facile. Fais-moi confiance.

Athos avait mis le cap vers l'ouest, en direction de la sortie d'éégout où ils s'étaient rencontrés la première fois, ce qui semblait logique. Mais Mouna commençait à bien le connaître.

— Attends Athos, lui cria-t-elle en s'arrêtant. Tu me promets de prendre le chemin le plus court ?

— Ah, celui-là ? D'accord. Alors viens, c'est mieux par ici. Et il repartit vers l'est.

Il ne changera jamais, pensa Mouna. Mais même avec ses défauts, elle l'aimait bien.

Ils marchèrent dix minutes avant d'arriver à une montagne. De loin, Mouna ne l'avait pas reconnue. Elle ne l'avait jamais vue sous cet angle. De ce côté, le palais juché en son sommet était invisible. Mais elle était certaine qu'Athos l'avait amenée au bon endroit, en un temps record.

Mouna se mit à rire aux éclats et Athos la rejoignit dans son fou rire épidémique. Après avoir retrouvé son calme, elle lui demanda confirmation :

— Au final, le jardin était à dix minutes du palais c'est ça ?

— À vrai dire, il est plutôt à vingt-cinq minutes du palais. Tu dois encore compter au moins un quart d'heure pour monter les escaliers qui te mèneront à la porte qui s'ouvre sur le hall principal. Tu crois que tu y arriveras ?

— Après tout ce qu'on vient de vivre ce ne sont

pas quelques marches qui vont nous... Mouna interrompit sa phrase et sa bonne humeur quand elle comprit qu'Athos ne l'accompagnerait pas. Elle le lisait dans ses grands yeux noyés : son chemin à lui s'arrêtait là. Elle sentait aussi sa propre tristesse s'élever de son cœur et chercher à s'évader en torrents. Comme pour éviter de contaminer l'autre, chacun baissa le regard vers le sol et se frotta les yeux. Mais ils savaient tous les deux que si les larmes pouvaient être essuyées du bout des doigts, les sentiments quant à eux étaient impalpables et aucun mouvement ne permettait de les effacer. Alors ils redressèrent la tête et s'abandonnèrent à leurs émotions, se jetant dans les bras l'un de l'autre.

— Tu me manqueras Mouna.

— Toi aussi Athos, tu me manqueras.

— Prends soin de toi.

— Je ne t'oublierai jamais Athos. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi.

— Merci à toi...

Ils se séparèrent et Mouna se dirigea vers la grotte creusée dans la colline. Avant d'entamer son ascension, elle fit un dernier signe de la main à son ami.

— Bonne chance Mouna, murmura Athos.

25

La montée avait duré une éternité. Mouna avait eu l'impression de faire du surplace en avançant à l'aveugle dans cet escalier en colimaçon, sans lumière. Elle avait tenu la clef bien fermement dans sa main par crainte de la perdre, mais avait relâché la pression de temps en temps de peur de la déformer en la faisant fondre. Elle était intacte. Pendant qu'elle récupérait, en haut des marches, elle se remémorait ces gâteaux au chocolat que lui préparait sa maman quelquefois et qu'elle engloutissait encore chauds à la sortie du four. L'appel du chocolat lui était fatal. C'était comme si, à distance, il criait son parfum brutal pour attirer l'attention et, une fois qu'elle s'en approchait, il murmurait ses fragrances subtiles pour qu'elle le dévore. Les premières bouchées étaient toujours électrisantes. Les suivantes, décevantes, recherchaient désespérément la sensation première sans jamais l'atteindre : soit elles devenaient fades par le goût persistant du chocolat déjà présent en bouche,

soit elles le renforçaient jusqu'à l'écoeurement. Dans les deux cas, le plaisir était gâché. Mais le chocolat avait un pouvoir amnésique. Il savait se faire désirer, aimer, adorer, rejeter, abandonner, détester, puis désirer à nouveau. Elle avait avec lui une relation passionnée. Il lui était arrivé de se réveiller dans la nuit et d'aller sur la pointe des pieds en chiper un morceau à la cuisine. Il l'attirait comme un amant dont elle voulait, mais ne pouvait se détacher. Il était son Roméo qui l'attendait une fois la nuit tombée à son balcon, et qui l'invitait à le rejoindre. Il trouvait toujours les beaux mots pour la faire succomber à son charme et éveiller en elle le désir de le croquer à pleine dent, à l'insu de tous.

Le Roméo qu'elle tenait dans la main aujourd'hui avait un pouvoir bien plus grand que celui du meilleur des séducteurs, si toutefois elle ne le mangeait pas : sa clef devait lui permettre de recouvrer la liberté.

Mouna ouvrit la porte, la referma et en observa la poignée. Elle était rentrée par la porte du coeur. La luminosité du hall l'aveugla et il lui fallut cligner des yeux quelques fois avant d'y voir clair. Rien n'avait changé, ou presque. La pomme était toujours là, emprisonnée sous la cloche de verre. Mais à côté du guéridon se trouvait un pèse-personne, le même que celui qui lui était apparu en songe. Elle s'en approcha et quelle ne fut pas sa surprise de lire le mot sur le cadran : confiance, comme dans son dernier rêve. La porte de la chambre où elle s'était réveillée il y a deux jours s'ouvrit et le Baron en sortit, accompagné d'un petit bonhomme.

— Athos ! s'écria Mouna.

— Non, moi c'est Porthos. Je suis son frère.

Mouna le regarda de plus près. Il lui ressemblait

à s'y méprendre. Il avait la même taille, la même tête, le même sourire... mais il était un peu plus gros qu'Athos.

— Pour ceux qui ne nous connaissent pas tous les deux, ce n'est pas évident de voir que je suis l'aîné et que j'ai bien plus de maturité. Je suis quand même né seize minutes trente-quatre secondes avant mon frère, ce n'est pas rien. Ça me donne plus d'expérience. Mais malheureusement, Athos n'en tient pas assez compte. J'espère qu'il ne t'a pas trop embêtée.

En réponse à Porthos, Mouna hocha la tête avec tristesse. L'idée qu'elle ne reverrait sans doute plus jamais son ami la déchirait.

— Bien, je crois qu'il est temps pour Mouna d'essayer sa clef et de faire sa dernière pesée, annonça le Baron en pointant du doigt le guéridon et la balance.

Mouna eut un doute. Avait-il bien dit dernière pesée ? Ses deux précédentes avaient-elles été réelles ? Ou alors peut-être que le Baron avait la capacité de se glisser dans ses rêves. Après tout ce qu'elle avait vécu, tout lui paraissait plausible.

— Tu n'as pas l'air très pressée de partir, Mouna. On t'attend, ajouta le Baron impatient.

Mouna caressa la boule de verre du guéridon puis introduisit la clef dans la serrure et essaya de la tourner délicatement dans le sens des aiguilles d'une montre. Rien ne se passait, la clef ne bougeait pas. Elle essaya dans l'autre sens. Idem. Elle la sortit, la remit, l'enfonça un peu plus, un peu moins, la remua en douceur. Toujours rien. Elle la tourna à nouveau vers la droite avec un peu plus de force dans son poignet. Et malgré toute la précaution qu'elle y prenait, la clef se brisa. Tout était perdu. Avec la tête

et la tige de la clef dans la main gauche, Mouna tenta de déloger l'autre morceau resté coincé. Mission impossible. En grattant, elle ne faisait qu'aggraver la situation : le chocolat s'effritait de plus en plus. Elle avait échoué.

— Je n'y arrive pas.

Le Baron haussa les épaules.

— Et alors, qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Mouna se sentit tout à coup stupide d'avoir cru possible de libérer la pomme d'Adam avec une clef en chocolat.

— Il y a deux jours, tu te trouvais idiot de partir à la recherche d'une clef suspendue à la branche de l'arbre de la connaissance, n'est-ce pas ? demanda le Baron.

— Oui, c'est vrai, avoua-t-elle.

— Et maintenant que tu l'as, c'est le fait qu'elle soit en chocolat qui te dérange ? Mais tu ne te poses plus la question de la véracité du fruit, c'est devenu secondaire.

— C'est encore vrai, opina Mouna tristement.

— Tu n'as pas cru à mon histoire d'Eden, mais tu t'es quand même lancée dans l'aventure, faute de mieux. Petit à petit, tu n'as même plus pensé à sa véracité. Tu voulais trouver le jardin, la clef, pour t'évader de ce palais que tu avais imaginé comme un paradis, mais qui était en réalité ta prison. Pendant toutes ces années, tu avais poursuivi le rêve d'y être emmenée, mais jamais tu n'avais tenté quoi que ce soit pour le découvrir par toi-même, et tu en souffrais. Les rêves que l'on ne tente pas de réaliser sont des prisons Mouna. Puis une fois ici, tu as fait le choix de faire la quête de l'impossible. Tu as cru pouvoir trouver la clef et tu l'as fait. Tu as cru

pouvoir t'affiner pour te glisser dans le passage étroit qui menait au jardin et tu y es arrivée. Tu voulais maigrir à tout prix dans un but bien précis et bien plus noble que la vaine recherche de la perfection physique. Tu as vu en la pomme le symbole de ta liberté, alors que pour d'autres elle était celui du péché originel. Et tu voulais la gagner ta liberté, coûte que coûte. Tu es partie en pensant à toi, à ta liberté, mais en cours de route tu as appris à penser à celle des autres. Et même si parfois tu as eu l'impression de dériver et de ne pas garder le cap que tu t'étais fixé, tu as toujours retrouvé la foi ! Ne la perds jamais, elle est ta meilleure guide. La foi peut soulever des montagnes, et c'est un jeu d'enfant pour elle de soulever le corps d'une petite fille comme toi. Alors laisse-la t'emporter, laisse-la te guider sans résistance. Et tant que tu la suivras, tu ne te sentiras jamais seule. Que tu aies foi en la science, en la religion, en l'art, en l'avenir ou en la possibilité de trouver une clef libératrice n'a pas beaucoup d'importance, du moment que tu avances dans le sens du vent et que tu progresses, sans entraver la progression des autres. Car tu l'as vu dans ton aventure : les gens qui poursuivent des rêves égoïstes finissent seuls, et il ne peut en être autrement. Si ta foi n'est pas noble, elle ne te mènera qu'à ta propre déchéance. Mais avec tout ce que tu m'as montré, toute cette persévérance, cette compassion, cette révolte contre l'injustice, cette ténacité dont tu as fait preuve, je ne vois pas pourquoi la foi devrait t'abandonner. Alors, toi non plus, ne l'abandonne pas.

Le Baron se tut. Mouna était partagée entre plusieurs sentiments qu'elle était incapable d'exprimer. Elle se remémora son aventure, les personnages

qu'elle avait rencontrés, ses rêves, la brèche dans la montagne... C'est alors qu'elle eut l'idée de se laisser guider par son instinct. Sans détour, elle avança vers le pèse-personne. Elle connaissait la routine pour l'avoir déjà exécutée deux fois en songe. Mais maintenant, elle sentait ses jambes, ses bras, les pulsations de son cœur. Tout était bien réel. Elle posa les deux pieds sur la balance. Elle fixa le cadran, les yeux grand ouverts. Elle fut décontenancée du résultat. Le cadran montrait un grand espace blanc entre deux mots. Le premier était illisible, car partiellement caché par le bord du cadran. Le second mot, auquel l'aiguille aspirait autant que Mouna, s'affichait pleinement : liberté ! Elle y était presque. Encore un petit effort. Elle se mit à sauter pour atteindre cette liberté. Mais bien sûr, après avoir vu plusieurs fois cette liberté tant espérée bien centrée, l'espace blanc finissait toujours par l'expulser. Mouna s'immobilisa après trois tentatives infructueuses.

Le Baron reprit la parole :

— Tu savais que les textes religieux ne parlaient pas de pomme ?

— Non.

— Ils ne mentionnent que le fruit défendu, sans préciser de quel fruit il s'agit. Ce sont les artistes peintres qui ont choisi la pomme pour représenter le fruit du péché. Et cette image est restée.

Mouna leva un sourcil. Elle n'était pas sûre de comprendre où le Baron voulait en venir.

— Tu sais quel est mon péché mignon ?

— Non.

— J'ai un faible pour les madeleines. Une fois par semaine, je m'achète trois de ces gâteaux délicieux et je les déguste. C'est comme un rituel pour moi. Et toi, qu'est-ce qui te fait craquer ?

Mouna ne mit pas longtemps à trouver son fruit défendu. Elle en tenait un bout entre les mains.

— Le chocolat, répondit-elle.

— Alors, vas-y, laisse-toi aller. Mange-le, tu l'as bien mérité. Ce chocolat-là ne te fera aucun mal, bien au contraire.

Mouna hésita, puis enleva le reste d'emballage du morceau de sa clef, la porta à sa bouche et la mordit. Divin ! Surnaturel ! Céleste !

— Et moi ? demanda Porthos en la regardant. J'ai aussi faim.

Mouna rouvrit les yeux qu'elle avait clos pour mieux apprécier le goût.

— Tiens si tu veux, je peux partager. Elle cassa en deux le bout de tige qui lui restait et le tendit à Porthos.

— Finalement non merci, dit-il. Moi je préfère les pommes.

Il se dirigea vers le guéridon. Sa tête arrivait à hauteur de la serrure du socle. Il leva la main droite et l'approcha du bord de la cloche. Avec une aisance déconcertante, il l'inclina en la poussant vers le haut. Il y avait juste l'espace qu'il fallait pour laisser passer son autre main et prendre la pomme. Il la libéra puis la croqua à pleine dent.

Mouna resta bouche bée.

— Simple n'est-ce pas ? releva le Baron. Encore fallait-il y penser. On t'a fait croire que tu n'avais pas droit aux choses de valeur. Les tableaux de maître, on ne peut que les regarder dans les musées, mais on ne peut pas les toucher. Alors quand tu vois une pomme exposée comme celle-ci, tu te dis qu'elle doit être sacrée. En plus elle se trouve dans un palais, que dirige un Baron. Si je l'avais enfermée sous une cloche à fromage sur une table en bois dans une

cabane et que je m'étais présenté à toi sous la forme d'un clochard, fort est à parier que tu m'aurais ri au nez et que l'histoire aurait été toute différente. Tu t'es laissée prendre par mes apparences travaillées et tu es passée à côté de la simplicité. Mais d'un autre côté, ton expérience n'aurait certainement pas été autant enrichissante. N'est-ce pas Porthos? Tu sais de quoi je veux parler.

— Tout à fait, monsieur le Baron.

— Quant à toi Mouna, je crois qu'il est temps de rentrer chez toi.

Le Baron eut un sourire. Mouna aussi quand elle regarda le cadran de sa balance. La liberté y était maintenant bien centrée.

Des larmes perlèrent sur son visage. Elle descendit et alla enlacer le Baron. Porthos lui attrapa la main et l'emmena vers la porte qui dissimulait l'abîme dans lequel elle avait failli tomber. Alors qu'il s'apprêtait à l'ouvrir, elle eut un mouvement de recul, avant d'examiner la ciselure. Un autre dessin avait pris la place de la tête de mort. Le détail en était infini. Elle y reconnut immédiatement sa propre image, et la main par laquelle elle avait été gravée. L'œuvre était une reproduction miniature de son propre portrait que le vieil homme avait peint, près de la cascade. Confiante, elle franchit avec Porthos le seuil de la porte et la referma derrière elle...

26

Au moment où Mouna, accompagnée de Porthos, quittait le palais pour rejoindre sa famille, Athos entra dans le hall de marbre blanc.

— Elle va me manquer, monsieur le Baron.

— À moi aussi Athos.

— Vous ne trouvez pas que nos méthodes sont un peu brusques parfois ?

— Pour éviter l'accident de la route, il faut souvent braquer violemment.

— Sans doute...

— Alors Athos, qui est le prochain sur la liste ?

— Je ne sais pas monsieur le Baron, laissez-moi regarder.

— De qui seras-tu la mauvaise conscience ?

— Encore un ado de seize ans, mais un garçon cette fois.

— Et quel est son problème ?

— Il croit tout savoir.

— Ah bon. Et que veut-il faire quand il sera grand ?

Homme de loi ou politicien ?

— Politicien, monsieur le Baron.

— Encore un qu'il faudra remettre sur le droit chemin. Tu veux parier sur quelle porte Athos ?

— Vous savez bien qu'avec les gens qui ambitionnent ce type de profession, il n'y a que deux choix possibles.

— Que cela ne nous empêche pas de parier Athos. Alors, couronne ou argent ?

— Je choisis la couronne.

— Dans ce cas, il me reste l'argent. Viens Athos, allons planter un nouveau décor.

— Avant de partir, est-ce que je peux voir, monsieur le Baron ?

— Voir quoi ?

— Vous me faites chaque fois marcher. Vous savez, le destin auquel Mouna a échappé.

— Toujours cette curiosité malsaine, Athos.

— C'est qu'à force de jouer les petits démons j'y prends goût.

— Allez vas-y, tu connais le chemin.

Athos se dirigea vers la cloche et la referma. Une fumée blanche l'emplit et des images apparurent à l'intérieur. Le film d'une vie se déroulait sous ses yeux. Dans cette vie, Mouna n'avait jamais découvert le palais et n'avait jamais rencontré le Baron ou Athos, et n'était jamais partie à l'aventure, à la recherche de la clef. Après avoir erré tristement dans sa ville, elle était rentrée directement chez elle pour rejoindre ses parents qui l'attendaient pour fêter son seizième anniversaire avec une dizaine d'amis et toute sa famille. Ils étaient les uns sur les autres dans sa petite maison, assis autour d'une table où trônait un énorme gâteau au chocolat, éclairé par les lumières fortes des projecteurs que ses parents avaient loués pour l'occasion. Ils se mirent à chanter

tous en cœur « Joyeux anniversaire ». Mouna s'encourut. Et elle ne s'arrêta pas. À partir de ce jour, elle devint obnubilée par son poids. Elle allait faire un régime éclair et atteindre en moins d'un an ses objectifs minceur. Dans cette vie, elle étudiait le commerce et se transformait en une femme d'affaires redoutable. Elle ouvrait des boutiques de mode, créait sa ligne de produits aminçissants et l'unique poids sous lequel elle croulait était celui de l'argent. Dans cette vie, elle avait renié ses parents qu'elle tenait pour responsables de son enfance de petite grosse dont elle avait eu honte. Dans cette vie, elle perdait tout après le scandale des enfants qui travaillaient comme des esclaves dans ses usines, avant de tout regagner, et de tout démultiplier, en dissimulant, en corrompant, en détruisant encore davantage. Dans cette vie, elle était mariée à un businessman qu'elle croisait, de temps en temps, et qui était le géniteur de ses deux fils qu'elle croisait avec la même régularité que leur père. Dans cette vie, elle était sèche, amère, aigrie, triste, seule.

Athos releva la tête.

— Et maintenant ? demanda-t-il au Baron.

— Quoi maintenant ?

— Je peux avoir l'autre aperçu ?

— Vas-y, ne te gêne pas.

Athos souleva la cloche et la rabaissa à nouveau. Une image apparut. Elle se figea une dizaine de secondes, puis disparut.

— Tu sais Athos que c'est ainsi ?

— Oui. La vision était courte, monsieur le Baron, mais je vous en remercie.

Athos aurait voulu en voir davantage. Mais il connaissait la pudeur du destin. Il savait que s'il le regardait avec insistance, il se déroberait et irait

frapper à la porte de quelqu'un d'autre. Et il n'avait pas envie que Mouna échappe à une si belle destinée. Car il avait eu le temps de reconnaître son visage jovial. Dans l'apparition, elle devait avoir dans les trente ans. Sa physionomie avait très peu changé. Elle était un peu ronde, mais sa rondeur avait quelque chose de beau et d'impertinent à la fois, comme si elle s'adressait au monde en disant : « je m'en fous ! » Elle était assise, en tailleur, et faisait la lecture au milieu de dizaines d'enfants de toutes les couleurs qui l'écoutaient avec attention. Ils semblaient tous être fascinés autant par l'histoire qu'elle leur contait que par les trois petites baies rouges qui jonchaient le sol devant elle sur un mouchoir blanc. Le livre qu'elle tenait dans les mains, Athos le connaissait, pour en être un des héros, comme dans plusieurs autres récits qui avaient précédé celui-là. Il était fier en le voyant, en pensant que dans quinze ans et peut-être plus, on se souviendrait encore de lui à travers ces pages, « *L'aventure de Mouna, aux confins de la faim.* » Et il s'en alla avec ce sentiment qu'une fois de plus, il était devenu un grand homme !

Fin